

NOUVEAUX FANTÔMES BRETONS



Du
Laurens
de la
Barre


Arbre d'Or

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Du Laurens de la Barre

NOUVEAUX FANTÔMES BRETONS

CONTES, LÉGENDES ET NOUVELLES



© Arbre d'Or, Genève, février 2004
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

LETTRE-PRÉFACE

Cher compatriote et ami,

Vous remettez donc votre barque à la mer ? Vous quittez nos rivières pour prendre le large, et en partant, vous me demandez, comme le poète, « de protéger votre course lointaine ». Hélas ! je n'ai rien de commun avec les patrons des navigateurs ! Que saint Brendan, saint Budoc ou sainte Azénor vous protègent ! Ils connaissent les étoiles du ciel et les écueils de la mer. Pour moi, vieil ermite du rivage, dont le sablier se vide et dont la boussole est brisée, je ne puis faire que des vœux pour mes amis et leur crier de loin : Bon voyage !

Depuis quand, et avec quel intérêt je vous suis dans vos pérégrinations à travers le monde enchanté ; vous le savez.

Votre première cueillette de récits merveilleux, Les Veillées d'Armor (1857), promettait ce qu'on devait trouver Sous le Chaume (1865), et présageait Les Fantômes Bretons (1879). En vous voyant tous les soirs, l'hiver, au coin du feu, parmi vos fermiers de Comanna, le crayon à la main, prenant tant de notes, on ne pouvait que bien augurer du résultat : aussi avez-vous satisfait notre maître à tous, le public. S'il sait apprécier la conscience des recherches, la fidélité, l'exactitude, il aime surtout les choix faits avec goût ; et quand les conteurs racontent bien et l'amuse, il leur pardonne jusqu'à leurs caprices, et même un peu d'arrangement. Ce qu'il ne pardonnera jamais, c'est le mauvais goût, le mauvais

style, la prétention, le pédantisme, le réalisme grossier, la lourdeur et la platitude allemandes. Ses préférés sont toujours ce bon vieux Perrault, pour la France, et chez nous Souvestre et Féval, auxquels vient de se joindre un artiste au crayon sobre et fin, M. Paul Sébillot, qui écrit comme il peint, c'est-à-dire d'après nature, mais moins que vous, je crois, pour tout le monde.

Quant aux autorités rustiques, elles sont parfaitement indifférentes au public ; il juge même inutile qu'on allègue des noms inconnus, d'ailleurs difficiles à vérifier, à moins de l'originalité de votre père Jolu ou de ce berger ami de Walter-Scott. Vous avez suivi la méthode du grand conteur écossais, et elle ne vous a pas nui. Piquant rapprochement ! Vous aussi, vous avez été juge de paix de votre canton ; et à la sortie du prétoire, on vous a conté plus d'une de ces bonnes histoires de voleurs que vous dites si bien.

Vous deviez nous en faire jouir, lors de la renaissance de l'Association Bretonne, et venir égayer nos soirées archéologiques. Elles manquaient un peu de musique, comme on dit, et nous avions besoin qu'on détendit un arc dont la corde, sans vous, aurait pu se rompre, selon l'heureuse image de M. de Kerdrel.

Au moment où je vous écris, je lis la preuve de vos nouveaux succès dans les procès-verbaux du dernier congrès breton : le président se félicite de vous donner la parole, et le secrétaire constate « la bonhomie spirituelle et la verve étincelante » avec laquelle vous avez conté, au milieu « des applaudissements et des rires non interrompus de l'auditoire ». C'est le conte de Saint Quay et les femmes curieuses qui les souleva. Nous n'avions pas ri d'aussi

LETTRE-PRÉFACE

bon cœur depuis cette soirée de Vitré dont nos femmes et nos filles partent encore : elles prétendent même que l'ombre de M^{me} de Sévigné, cachée dans un coin de la salle, riait avec elles, en écoutant l'histoire de L'Homme emborné, et en retrouvant dans vos récits quelque chose du naturel, du goût, de la légèreté, de l'esprit et du ton de bonne compagnie de ses lettres inimitables.

Continuez, cher ami, de nous distraire. Vos charmants Fantômes feront peut-être évanouir ceux qui troublent notre sommeil...

Encore une fois, bonne chance à votre barque enchantée, et comme disent nos marins : À Dieu vat ! À Dieu !

H. DE LA VILLEMARQUÉ
Château de Keransker, 23 janvier 1881

INTRODUCTION : CONTES ET CONTEURS BRETONS

I

J'ai autrefois étudié (préface des *Veillées de l'Armor*) le caractère des conteurs bretons-armoricains. Des divisions furent introduites, des dénominations présentées... mais je ne tardai pas à reconnaître, avec d'excellents critiques, que la classification des conteurs en *marvaillers* et *disrévellers*, c'est-à-dire conteurs *badins* et *sérieux*, avait été trop tranchée, trop absolue.

La querelle n'était pas grave ; et je ne viens pas aujourd'hui rouvrir les hostilités. Je me propose, plutôt au moyen de citations et de simples remarques que de raisonnements logiques et combinés, d'étudier le caractère, les sources naturelles, la moralité, l'harmonie (si je puis employer ce terme) qui ont présidé à l'inspiration des contes et des légendes d'Armor.

Le caractère de nos récits doit être complètement breton, la source toujours bretonne. Prétendre que ces récits sont des traditions orales, venues chez nous de l'Asie, sur le glaive sanglant des Barbares, non, pour mon compte et en dehors de toute discussion scientifique, je ne saurais m'incliner devant cette prétention humiliante pour le génie de nos conteurs.

Ainsi, on nous dit, avec une certaine autorité, que ces traditions, ces contes ont été apportés en Bretagne

par les Persans et les Arabes, puis par les croisades, ou antérieurement par les invasions des Arabes et des Sarrasins dans la France méridionale.

Telle est, je crois, la *donnée* d'une école qui veut tout juger, tout expliquer, même nos naïves histoires, par des démonstrations scientifiques.

Oh ! ne faisons pas en ceci un étalage inutile, et surtout ne mettons pas les Sarrasins dans cette affaire. On dit, il est vrai, que parcourant les chemins souvent nuageux de la haute science, les Celtes sont venus de l'Asie ; et l'on ajoute que les traditions ont dû les suivre... Les suivre un jour peut-être ; mais non s'acclimater à notre pays brumeux, à notre ciel sombre.

Est-ce que les croyances, les idées bretonnes portent des reflets sérieux, irrécusables et non fantaisistes des vieux mythes de l'Asie centrale ? Je ne le crois pas. Si l'on y rencontre de naïves superstitions, des métamorphoses, des féeries, ne sont-elles pas empreintes d'un cachet incontestable de terroir, comme d'un parfum de lande et de *louzou*, qu'un vrai Breton aime et reconnaît aisément ? Ce ne sont pas les Sarrasins qui parlent à tout propos dans nos *veillées*, tantôt du diable, du purgatoire, de l'enfer, tantôt des anges, des saints, de la Sainte Vierge et de Jésus... Et dès lors, une assimilation sans preuves réelles n'est pas admissible pour un esprit breton et chrétien. Repoussons les invasions étrangères dans nos traditions populaires et restons Bretons encore... toujours, s'il plaît à Dieu !

À l'appui de ce que j'avance, voici quelques citations.

Le début des *Trois Rencontres* (*Foyer Breton*, E. Souvestre) offre, comme tant d'autres contes, le type de la manière bretonne la plus originale : « Du temps que Jésus et sa mère venaient souvent visiter la Basse-Bretagne, alors que l'on trouvait sur les routes autant d'ermitages de saints que l'on voit aujourd'hui de maisons neuves ayant près du seuil une mangeoire et une touffe de *gui*... »

Si nous interrogeons les traditions locales, nous voyons le bon saint Houardon voguer sur la mer en furie, poussé par un souffle angélique, mais formidable...

Nous voyons le fameux géant Hok-Bras, de gigantesque mémoire, après avoir creusé la rade de Brest pour y prendre un bain de pied, se reposer de ces travaux d'Hercule en attachant *la lune*, sa vieille tante, comme il disait, sur le clocher de Saint-Houardon. Nous voyons encore saint Herbot recoller avec du beurre frais la tête de Trémeur, coupée par Comorre ; puis *l'Homme emborné*, délivré de sa compagne de pierre par Isaac Laquedem, le Juif-Errant (dans les *Premiers Fantômes*).

Et le conte de *Jésus-Christ en Basse-Bretagne*, raconté par Maharit Fulup, de Pluzunet ; et recueilli par M. Luzel, vient-il aussi de l'Orient ?

Ce récit est vraiment original et l'un des plus purement bretons que l'on puisse trouver. En fait d'enchantements, il ne contient que des miracles naïfs.

Pourquoi vouloir à toute force donner à nos contes des origines plus curieuses que certaines, et surtout peu nécessaires. Nos bardes, nos conteurs n'ont-ils

pas eu assez pour s'inspirer de l'aspect sauvage et mélancolique de leur pays ; des bruits monotones mais grandioses de la mer qui bat ses rivages ; des souvenirs relativement récents rapportés jadis de la Cambrie ; des noirs rochers qui couvrent nos landes ; des vastes forêts peuplées de fantômes et de mystérieuses apparitions ; enfin, des pierres druidiques qu'habitent tant de nains imaginaires ?...

C'est là justement, me diront peut-être mes savants contradicteurs, c'est là que nous trouvons la preuve de notre système. Voyez les contes de l'Allemagne, nains, fées, *erdmannchen* ou petits hommes de la terre, dépeints dans les ouvrages de MM. Grimm, Wyss, Vander-Hagen ; toutes ces créations viennent de l'Orient, et la similitude entre les nains de la Germanie et les korrigans de l'Armorique est incontestable.

Ici, j'accorde une certaine ressemblance, mais cette ressemblance n'existe jamais dans la forme générale, encore moins dans le fond ; elle ne se trouve parfois que dans des détails assez singuliers, j'en conviens, jamais dans l'esprit de la fable ni dans le génie du conteur¹.

Et d'ailleurs, il faut distinguer. Si l'on trouve quelquefois des points de contact entre les nains d'Allemagne, gnomes ou *erdmannchen*, et les korrigans d'Armorique, il ne s'ensuit pas que les uns ou les autres soient frères de ces génies orientaux, dont la puissance et la méchanceté sont aussi démesurées que la taille immense.

¹ Voir *Les Présents des Gnomes*, de MM. Grimm, p. 5.

Les *gnomes* de l'Occident étaient bienveillants pour les campagnes qu'ils habitaient jusqu'au jour où un méchant tailleur, ivrogne, que les *teuz* avaient roulé dans la boue, imagina de chauffer le dolmen sur lequel les nains venaient s'ébattre le soir. Les nains s'y brûlèrent horriblement et quittèrent le pays en chantant :

*Ils ont rôti tous nos petons,
Adieu, malheur à leurs maisons.*

Et c'est depuis ce temps, peut-être, que la terre est si dure à ouvrir.

Mais les nains bretons n'obéissent, pas comme les *erdmachen*, « à des rois et reines qui portent sur la tête de magnifiques couronnes d'escarboucles et de diamants ». Lorsque les *teuz* ou *korrigans* se répandent la nuit sur la terre, ce n'est pas, comme les autres, « parmi les fleurs odoriférantes, au bord des sources les plus pures, pour y danser joyeusement² ». Non, les nains de notre pays sont lugubres comme nos landes semées de roches noires et nos falaises désolées par le vent d'hiver. Ils sont danseurs, il est vrai, mais leurs danses et leurs refrains (*lundi, mardi, mercredi...*) sont funèbres et présagent ou donnent la mort...

II

« Les poésies populaires de toutes les nations offrent des analogies frappantes, et cela se conçoit. Elles sont l'image de la nature, dont le type, comme

² Voir M. L. Alexandre, *Les Erdmachten*.

l'a dit M. de Châteaubriand, se trouve gravé au fond des mœurs de tous les peuples. »

Ces lignes judicieuses sont de M. de la Villemarqué et confirment notre thèse. Oui, les traditions populaires présentent à l'origine et dans tous pays des termes naturels de comparaison ; mais la ressemblance est toujours, comme les races, modifiée par le climat, le ciel et l'aspect de la nature. On trouve au fond de leurs traditions tous les reflets de l'individualité des nations. Ressemblance, plus ou moins réelle ou fortuite, ne veut pas dire imitation, copie ou parenté. S'il en était autrement, adieu l'individualité des peuples et de leur génie, et nous n'avons plus qu'à nous reconnaître tous plus ou moins Indiens, Arabes ou Chinois...

M. E. Souvestre a écrit dans l'Introduction du *Foyer breton* : « Si vous voulez comprendre jusqu'à quel point les contes populaires reflètent le caractère des races, opposez à ces voluptueuses visions de l'Asie une des traditions du nord... » Voici comment il continue, après avoir cité la funèbre légende de Dyring, dont les petits enfants mouraient de faim : — « Quelle distance entre cette sombre légende et les riantes féeries des Arabes ; comme on sent qu'ici tout est changé, le ciel, les croyances, les hommes : tout-à-l'heure, on ne nous montrait que palais étincelants d'or, que fées charmantes et prêtes au plaisir, que bassins d'eau vive embaumée par les roses, que festins délicieux ; et maintenant, c'est une morte qui soulève de la tombe ses jambes fatiguées, c'est une mère qui vient réclamer pour ses enfants des cierges et du pain. »

Quelle différence radicale, n'est-ce pas ? Des deux côtés c'est la fantaisie, l'invention : l'une sombre, pieuse, austère ; l'autre voluptueuse, étincelante.

En Orient, c'est le plaisir, l'ivresse, la volupté qui inspirent le poète ; chez nous, la plupart du temps, le barde taille ses récits dans la piété, dans la douleur, dans la vertu !

Je sais bien que nos contes ne sont pas tous tristes, au contraire ; les récits joyeux et merveilleusement naïfs luttent par leur nombre et leur importance avec les histoires sérieuses. Mais si l'on y regarde de près, le conte le plus gai renferme toujours un côté sombre ou terrible, moral ou pieux, à moins qu'il ne soit complètement altéré par l'imagination peu scrupuleuse de certains marvaillers.

Je crois donc pouvoir, dès à présent, dire en principe et poser comme une règle qui admet peu d'exceptions, que la plupart des *légendes* bretonnes ont puisé leur source dans les gestes pieux des saints de l'Occident et dans la notion merveilleuse des splendeurs du paradis, mais que nos *contes*, lorsqu'ils ne sont pas trop altérés, trouvent leurs détails les plus originaux dans la lutte continuelle de l'esprit du *Bien* contre l'esprit du *Mal*, dans les ruses singulières employées par des *innocents baptisés avec de l'huile de lièvre*, comme on dit, pour jouer de bons tours au diable ; dans la recherche des trésors cachés au fond des cavernes ou gardés dans des palais enchantés par des dragons, des nains ou des ogres... (trésors que l'on ne trouve jamais, et qui fondent la plupart du temps comme des rêves, sous la main calleuse des pauvres chercheurs)...

Non, ce n'est pas l'Orient qui a inspiré les vraies traditions de l'Armorique. Nos conteurs ne ressemblent guère à des *Schéhérazades*, et n'allument pas, pour illuminer leurs *scènes*, les lustres de diamant du *Calife*. Je veux bien supposer un instant qu'une fable orientale, plus étincelante et plus belle que la plus belle des *Mille et une Nuits*, ait été transportée chez nous sur les ailes de quelque génie : eh bien, cette fable a dû mourir, comme mourrait bientôt, dans les brumes de nos hameaux, une sultane ou une plante rare des jardins du harem, faute de clarté, de chaleur et de soleil. — Tout au plus pourrait-on prétendre qu'un peu d'alliage de ce genre s'était infiltré dans les anciens récits par des ruisseaux taris depuis plus de mille ans. Cet alliage aussi a succombé, a disparu sous le naïf et sombre génie de l'*esprit* armoricain.

C'est dans cet ordre d'idées que j'ai réuni les contes et les traditions populaires que l'on va lire. Pour moi, je les crois purement bretons ; mais pourtant, c'est à vous, lecteur, qu'il appartient de décider...

III

Voici donc *la veillée* qui commence. Le foyer breton n'est pas brillant d'ordinaire. La lande pétille, il est vrai, dans l'âtre fumeux, mais le grand chaudron de fonte où les pommes de terre chuchotent en cuisant, étouffe singulièrement lumière et chaleur. D'ailleurs, la lumière ne consiste qu'en un lumignon de résine que le vent fait trembler dans sa fourche de bois. Qu'importe ! la cheminée est vaste et tiède, et cinq ou six fumeurs s'y tiennent à l'aise.

Dans un coin, sur un tronc de chêne équarri, qui représente le fauteuil de l'aïeul ou de l'étranger, le conteur, le barde (*barz*, comme ils disent), mendiant, matelot, tailleur ou chiffonnier, épluche des pommes de terre brûlantes, don de l'hospitalité, tout en rappelant ses souvenirs ; car il sait que l'on attend son discours, son histoire ou sa légende avant qu'il lui soit permis d'aller chercher le repos, sur un tas de paille fraîche, dans un coin de la grange ou de l'écurie.

Le conteur change presque à chaque veillée, mais l'auditoire est toujours à peu près le même : un voisin de plus ou de moins, voilà tout... Je ne nommerai plus mes conteurs, cela n'ayant guère d'intérêt pour *tout le monde* ; et je ne conserverai leur style original ou rustique que dans les *contes* proprement dits, et autant que ce style ne froisse pas trop le bon goût.

J'allais souvent à ces veillées les soirs d'automne, alors que la pluie et le vent de mer, si lugubre sur les côtes, disposent aux sombres rêveries. J'avais un crayon à la main, et vous trouverez ci-après, lecteur, mises en lumière, ces notes rapides, prises au coin de ce foyer breton que je viens d'esquisser en habitué fidèle ; de ce foyer patriarcal encore, où je vous invite à venir vous asseoir quelques instants, si vous aimez les vieux récits, les histoires à la fois morales, sérieuses et gaies, les scènes naïves et fantastiques dont je glane les derniers débris.

FANTÔMES BRETONS

Le filleul de la mort

CONTE

Les monts de Bretagne que l'on nomme montagnes *Noires* et d'*Arhez*, sont peu remarquables comme hauteur ; mais leurs pentes, sans être très rapides, sont accidentées, désertes, semées de rochers énormes, coupées par des ravins profonds, de sombres cavernes et des gouffres mystérieux où les torrents tombent en grondant après les tempêtes de l'automne et les neiges de l'hiver...

Au Sud de la chaîne d'*Arhez*, sur ses vastes anneaux qui s'inclinent vers Carhaix, et entourent de leurs orbes gigantesques le grand marais du *Mont Saint-Michel*, l'aridité de ce sol tourmenté disparaît sous le feuillage des bois touffus et la verdure des vallons ombreux... Bois et vallons jadis *enchantés*, aujourd'hui *hantés* par des spectres lamentables, des nains moqueurs et des démons cruels dont les ricanelements nocturnes figent le sang du voyageur attardé...

Plus loin, vers le Midi, en approchant de la mine abandonnée de *Poullaouen*, on rencontre les bois du *Huelgoat* et les cascades de *Saint-Herbot* ; lieux solitaires où passent, comme les frissons de la nuit, de

vagues et plaintives rumeurs ; sites pittoresques entre tous, mais trop peu connus, et que les Bretons aiment à comparer aux vallées de la Suisse ou du Tyrol.

Enfin, si l'on se dirige vers le Couchant, on aperçoit dans le lointain la rade de Brest et les plaines bleues de l'Océan. La montagne d'où l'on domine ce panorama immense, s'assombrit encore. Les roches sont plus grandes et plus nombreuses ; les crevasses d'où suintent les sources, plus profondes et plus mouvantes. La bruyère rougie est brûlée par les rafales marines... Ah ! c'est un beau théâtre pour les scènes de nos contes et de nos légendes. Aussi les traditions y abondent-elles lugubres et parfois tragiques. C'est bien là le berceau des *Fantômes Bretons*, où nos petits drames nous ramèneront souvent.

I

Il y avait jadis, dans la paroisse de *La Martyre*, un pauvre homme, père de famille, s'il en fut, car il en était à son treizième : *pas de chance*, comme il le disait à tout propos. Il avait usé en qualité de parrain et de marraine de tous ses parents, de tous ses amis, et se trouvait à bout dans ce genre, si bien que le treizième courait grand risque de ne pouvoir être baptisé.

Il alla donc en passant au bourg trouver le recteur et le pria d'attendre jusqu'au lendemain à midi, vu qu'il voulait trouver le patron nécessaire pour faire un chrétien de son treizième, qui, par malheur, paraissait avoir bonne envie de vivre.

Sur le haut de la colline, Laou rencontra au milieu

d'un brouillard qu'une lueur étrange illuminait, un affreux personnage, qui lui dit aussitôt :

— Laou, tu cherches un parrain pour ton treizième, me voilà, si tu veux ?

— Je ne dis pas non, répondit Laou : mais je voudrais au moins savoir qui tu es ?

— Moi, je suis le diable et je puis donner la fortune à mon filleul.

— Ah ! tu es le diable : pour lors, pas de chance ! Je ne veux pas de toi, car je veux un homme juste pour parrain de mon fils.

Et Laou continua son chemin.

Un peu plus loin, il vit venir à lui sur la route un monsieur distingué, un vrai seigneur, tout habillé d'or et d'argent, avec une figure brillante comme le soleil. Laou allait passer en tirant son chapeau, quand le monsieur lui dit :

— Mon ami, vous cherchez un parrain pour votre enfant, le treizième (et c'est une bénédiction de Dieu) ; je suis prêt si vous voulez ?

— Volontiers, dit Laou étonné ; mais auparavant dites-moi qui vous êtes ?

— Je suis Jésus, mon ami, et cela doit vous suffire.

— Non pas, non pas, Seigneur, je suis fâché de le dire, car je suis chrétien, mais vous n'êtes pas juste non plus...

— Comment, je ne suis pas juste !

— Non... voyez, moi, j'ai treize enfants — *pas de chance* — et pas de pain à leur donner, tandis que le

maître du manoir de la Roche n'a qu'un pauvre petit qui est tout chétif.

— Pauvre homme aveugle, murmura le Christ en s'éloignant... aveugle qui oublie la récompense du ciel...

Plus loin encore, en passant au bord du sombre marécage, sous les tours du château, par un temps lugubre, Laou aperçut un fantôme ambulant, un squelette blanchi dont les os claquaient à chaque pas. Il portait une grosse montre taillée dans un crâne.

— Arrête ! Laou, lui dit le spectre : tu cherches *un donneur de nom* pour ton treizième ; tu ne trouveras pas meilleur que moi.

— Qui êtes-vous donc, l'homme maigre, répondit Laou en grelottant à sa vue ?

— Moi, je suis faucheur de mon état.

— Ah ! vous êtes faucheur, c'est comme moi dans le temps des foins.

— Oh ! dit le vieux fantôme, moi je ne fauche que l'herbe de cimetière : je suis Fanch *Ann-Ankou* (Fanch-la-Mort.)

— C'est bon ! c'est bon ! dit Laou : j'accepte, car vous êtes juste, vous du moins : vous avez même justice pour les riches et les pauvres, les forts et les faibles... j'accepte : venez...

Il fallait voir l'horrible faucheur rire, mais rire *jaune*, en poussant l'aiguille de sa montre, qui ne va jamais assez vite à son gré.

II

Le treizième enfant de Laou fut nommé Fanch, du nom de son parrain. Après le baptême, le pauvre homme donna un souper, souper de pauvre, avec de la bouillie de blé-noir et des pommes de terre arrosées de cidre doux. Pourtant, on dit que *Fanch-le-Squelette* avait une si vieille soif et qu'il but tant de cidre pour réchauffer ses vieux os, qu'à la fin il ne grelottait plus et causait presque comme un vivant.

Enfin, entre deux chopines, Fanch-la-Mort, naturellement ennemi (d'autres disent *ami*) des médecins, en vint à son idée fixe et dit à Laou qui le consultait sur le métier à apprendre au nouveau-né :

— Vois-tu, Laou, faudra faire un apothicaire de ton fils. Bon métier, mon vieux !

— Vous voulez rire, Fanch ? c'est un état de rien.

— Ça dépend de la manière, reprit le faucheur funèbre. Auprès de moi les apothicaires sont des ânes, sauf le respect que je leur dois.

— Oh ! oh ! fit Laou ; comment cela ?

Le maigre fantôme, plus expansif à mesure qu'il buvait plus de cidre, répondit :

— Voilà : ils me laissent toujours place à la tête du malade et s'en vont d'habitude vers les *pieds*.

— C'est afin de mieux voir la figure apparemment.

— Peut-être, mon vieux ; mais si vos médecins ne perdaient pas la *tête*, moi je n'aurais plus que les *pieds* et le malade guérirait facilement, tu comprends ?

Là-dessus, Fanch-la-Mort, sans doute gris pour la première fois de sa longue vie, se mit à rire comme peut rire la mort grise ; et après avoir regardé sa

grosse montre, le fantôme s'en alla un peu de travers en titubant, dit-on, et en faisant claquer sa mâchoire.

III

Longtemps après (dix-huit ans peut-être), le treizième fils de Laou *pas-de-chance*, qui s'ennuyait à La Martyre, et semblait avoir trop d'esprit pour un paysan³, déclara qu'il voulait être chirurgien, *reboutou* ou apothicaire, ce qui revient au même. Ce fut en vain que le recteur, qui lui avait enseigné le latin et lui avait appris à chanter le *Kyrie Eleison*, dans l'espoir d'en faire un prêtre, voulut lui démontrer que la soutane est le meilleur habit de ce monde, Fanch, l'entêté, jura qu'il n'était pas filleul de la Mort pour rien, et qu'il serait médecin, naturellement à cause de la parenté. Il fallut bien lui céder, et son père lui ayant acheté des ciseaux, un couteau neuf, des tenailles, une *flamme* à saigner les chevaux et autres ustensiles nécessaires dans l'état, Fanch se disposa à partir. En embrassant pour la dernière fois son *treizième*, le père lui dit :

— Vois-tu, Fanchik, je m'en vais t'apprendre un secret que je tiens de ton digne parrain.

— Oh ! un secret d'Ann-Ankou, s'écria Fanch, non, non, mon père, je n'en veux pas ; ça me porterait malheur... Laissez faire : avant un an, vous aurez du tabac, des sabots neufs et du pain pour les douze autres...

³ Je ne suis pas de l'avis de mon conteur, car j'estime que le paysan fait preuve d'esprit en demeurant à la campagne...

— Pour lors, bonne chance, cette fois, mon fils, s'il plaît à Dieu.

Par malheur, le fils de Laou avait compté sans l'hôte du trépas... Ann-Ankou était plus alerte que son filleul. La mort est si prompte, si imprévue, si impitoyable, que Fanch arrivait toujours trop tard, et toujours il trouvait le vieux faucheur installé à la tête des malades. Pas de chance !...

Enfin, presque désespéré, Fanch apprit un jour que son parrain avait filé à Paris, et que le monde y mourait comme des mouches. Voilà donc Fanch-Treize décidé à partir aussi pour changer la veine.

La grande route de Paris passe, comme vous savez, par la montagne d'Arhez ; et notre aventurier médecin ayant aperçu en passant le toit de genêt de la cabane du bonhomme Laou, résolut d'aller lui demander la bénédiction paternelle. Sa mère était morte depuis longtemps.

— Mon pauvre père, lui dit-il, je n'ai ni tabac, ni sabots à vous donner ; mon parrain est plus vif ou plus fin que votre treizième...

— Pas de chance, mon fils, dit le bonhomme ; mais vois-tu, Fanch, si tu avais voulu m'écouter l'autre fois, tu aurais su le secret d'Ann-Ankou...

— Pour lors, voyons son secret ; ça doit être drôle ?

— Pas si drôle que ça, mon garçon. Écoute : quand tu vas auprès d'un malade, faut tout de suite attraper sa tête ; car tu comprends que si tu laisses la tête à ton parrain, tu as beau frotter le cœur et tirer sur les pieds, le tour est bientôt joué, et le malade s'en va avec l'autre.

— Ma foi ! c'est vrai, dit Fanch, et gare à lui désormais.

IV

Enfin Fanch-Treize arriva à Paris. Alors il vit des draps noirs à beaucoup de portes et apprit que le fils du roi était désespéré depuis la veille.

— Diable ! il est temps, se dit-il ; à qui la victoire, cette fois ?... C'est ce que nous allons voir.

Tout en méditant là-dessus, Fanch se rendit au palais du roi et frappa au grand portail. On répondit aussitôt :

— Qui est là ?

— C'est moi, Fanch-Treize, de La Martyre.

— Treize ! point de Judas, dit la portière d'une voix enrouée, en mettant un œil à la lucarne, on ne reçoit pas les gueux ici, martyrs ou autres ; d'ailleurs, je suis enrhumée depuis la Toussaint ; ainsi, tu peux *filer*.

— Vous êtes enrhumée, reprit le fils de Laou ; comme ça se trouve, moi qui suis chirurgien... pour les rhumes ; faites-moi donc, noble dame, le plaisir d'accepter ce petit présent.

En disant cela, le rusé passa par le guichet un joli morceau de ce *louzou* noir si cher aux vieilles enrhumées de tous les temps⁴.

Les petits cadeaux font naître l'amitié, et la bonne femme, flattée autant du compliment que du cadeau, ouvrit le portail en dégustant le *louzou* noir. Une fois entré, Fanch se mit à faire jaser la portière, ce qui

⁴ *Louzou* : remèdes ou herbes *cabalistiques*.

n'est pas difficile d'habitude, si bien qu'après cinq ou six jolies quintes de toux, la vieille apprit à notre aventurier que le fils du roi avait *empiré*, surtout depuis l'arrivée d'un grand sec qui ne quittait plus son chevet ; puis, que le monarque avait une fille jeune et belle comme le jour, et un vieux ministre, nommé *Barrabas*, ventru, grignou et tracassier comme tous ces gens-là, et qui gardait le lit en qualité de malade imaginaire.

— Bon ! voilà mon affaire, se dit Fanch, après avoir réfléchi. La chance tourne... Puis il dit à la bonne femme, que le *louzou* noir avait amadouée :

— Écoutez bien. Je me charge de guérir le fils du roi, mais à une condition : c'est que, tout-à-l'heure, dès que je serai installé auprès de lui, vous viendrez bien vite, en pleurant, en toussant, surtout en criant, dire au roi que maître Barrabas se meurt pour de bon.

— Ah ! fit la vieille commère, si c'était seulement vrai ; il est si désagréable.

— Oui, reprit Fanch en riant, le ministre s'en ira avec l'autre, et votre rhume aussi, si vous m'obéissez, madame.

— Soyez tranquille, seigneur reboutou.

Trois minutes après, Fanch ayant été introduit dans la chambre, vit son affreux parrain qui tenait la tête pâle du prince. Voilà donc la Mort et son filleul en présence. À qui restera la victoire ?...

La vieille arriva bientôt en criant de toutes ses forces que M. le ministre avait une attaque et qu'il allait trépasser pour sûr... Fallait voir Fanch-la-Mort, qui regardait la *besogne* du prince comme finie, allon-

ger ses maigres jambes afin d'aller au plus vite soigner le gros Barrabas... Mais au moment de sortir, il ordonna à son filleul de ne pas bouger de sa place avant son retour, ce qui ne devait pas être long, car il comptait bien *faucher* le ministre, si dur à cuire qu'il fût, en moins de cinq minutes. Le filleul jura qu'il ne changerait pas de place, et l'autre sortit en lui montrant sa mâchoire édentée et sa grosse montre, qu'on entendait marcher sans cesse... *tic-tac, tic-tac...*

Vous croyez peut-être que notre ami Treize se trouva bien embarrassé puisqu'il avait juré de rester au pied du lit... Non, pour un reboutou de La Martyre, Fanch ne fut pas trop embarrassé : vite il prit le malade dans ses bras, lui fit faire un demi-tour sur son lit, et se mit à lui frotter la tête avec un *louzou* de première qualité. Une minute après, le fils du roi demanda sa pipe et un petit verre.

Ann-Ankou ne tarda pas à revenir en faisant claquer ses os d'un air content, et reprit sa place sans regarder sous les rideaux. Il tenait sa grosse horloge à la main, l'horloge qui mesure à tous et le temps et les jours... et comptait les dernières minutes du jeune prince, comme il venait de compter les dernières secondes du vieux ministre.

Oui, tu peux compter, faucheur d'herbe blanchie ; écoute, écoute bien ; c'est ton malade qui éternue. « Dieu vous bénisse ! » et le voilà qui demande une tasse de café... Ah ! ah ! docteur *Trompe-la-Mort*, vous avez fait là une besogne que j'engage les autres à imiter... Enfin, le fils du roi, ressuscité, se leva aussitôt en jetant sa couverture sur la tête du grand squelette,

et sortit, sans oublier sa pipe, avec son père, transporté de joie, et Fanch, qu'il appelait son sauveur.

Pendant tout cela, la jeune princesse était allée faire un tour de promenade. Quand elle revint, elle vit venir à sa rencontre deux messieurs très-bien mis, bras dessus, bras dessous... L'un d'eux était encore un peu pâle, et la demoiselle, fort sensible, à ce qu'on dit, se trouva presque mal en le voyant si bien, car elle avait cru son frère quasiment mort et enterré. Finalement, le jeune prince, reconnaissant comme de raison, présenta à sa jolie sœur le fils de Laou, qu'il avait un peu *retapé*, en l'appelant son vrai sauveur et son meilleur ami ; de sorte qu'en rentrant au palais, c'était le *reboutou* de La Martyre qui donnait le bras à la princesse, à laquelle il faisait un compliment fort bien tourné, ma foi ! en français, à ce que l'on m'a assuré... Et puis, huit jours après, juste un mardi-gras, il y eut noce et fricot à Paris, si beaux, si beaux, que les Parisiens, qui sont des malins, n'en ont jamais vu de pareils.

Mais Fanch Ann-Ankou ne fut pas invité à cause de sa mâchoire édentée et de son horrible montre, où l'on n'aime pas à regarder l'heure ; et quand on alla voir dans la chambre du prince, on ne trouva rien du tout sous la couverture du lit. Le vieux faucheur, vaincu pour un jour, avait filé en emportant le ministre trépassé.

On dit que le monarque satisfait et la vieille portière guérie de son rhume, couvrirent Fanch-Treize de leurs bénédictions, et que celui-ci, quoique devenu prince, voulut encore soigner les malades, sans jamais

perdre la tête, afin de les disputer au Trépas, son parrain.

Heureux les médecins habiles qui savent user à propos de la recette de Fanch-Treize et chasser Ann-Ankou loin du chevet de leurs malades... Ceux-là ont de la chance !

Le veneur infernal

LÉGENDE

Il y a mille ans et bien plus (selon les traditions de la montagne) que cette vaste plaine, coupée par des flaques d'eau noire et des fondrières de tourbe mouvante, était couverte de bois épais. Aujourd'hui, c'est là le marais du *Mont Saint-Michel*. Mais au temps de notre récit, on voyait dans ces lieux une forêt magnifique, une forêt vierge, comme on dit en parlant des bois immenses et impénétrables de ce nouveau monde qui est au-delà de l'Océan.

Au milieu de la forêt, il y avait un château superbe, mais presque inconnu au reste de l'Armorique. Le seigneur païen qui l'habitait était assez puissant pour se suffire à lui-même. Valets, chevaux, cerfs et chiens remplissaient son domaine, et de vastes champs cultivés donnaient au baron de Botmeur tous les biens de la terre en abondance. Aucune route ne menait à ce château, et nul n'aurait osé pénétrer dans les profondeurs de cette forêt mystérieuse. Peut-être parfois, la nuit, avait-on cru voir des lueurs errantes briller au-dessus du sombre feuillage ; peut-être avait-on cru entendre des bruits étranges s'élever du sein de cette solitude sinistre... Ce n'étaient du reste que de vagues rumeurs, et il régnait autour de ces lieux comme une ceinture de terreur qui, mieux que bois, ravins et fondrières, en défendait complètement les abords.

Pourtant un soir d'hiver, à la tombée de la nuit, un pèlerin gravissait seul et sans armes le chemin étroit et taillé dans le roc qui conduisait à l'entrée du castel. Sa démarche était légère et noble, sa figure angélique ; sa chevelure d'or flottait avec la brise. Malgré tant de noblesse et de beauté, un archer qui veillait sur le rempart s'apprêtait à décocher un trait au voyageur ; mais un jeune homme, ou plutôt un enfant, s'élança au même instant et arrêta la flèche prête à partir.

— Que faites-vous, malheureux *Mikélik* (petit Michel), s'écria l'archer irrité, que dira votre maître et le mien ? vous savez que tout mortel qui a vu ces tours doit périr...

Mais déjà l'enfant était descendu à la rencontre du voyageur.

— Arrêtez, lui dit-il, il y va de la vie ; fuyez, fuyez dans l'épaisseur des bois et ne reparaissiez jamais.

— Je ne crains rien, dit l'étranger ; Jésus est pour moi et me protège.

— Jésus, reprit l'enfant, oh ! le joli nom ! qu'est-ce qu'il veut dire ?

— Salut et bonheur, répondit le pèlerin en soupirant, salut et bénédiction éternelle !

— C'est admirable, murmura Mikélik ! Votre visage est beau comme un jour de printemps ; votre voix est douce comme le bruit du ruisseau sur la mousse de la prairie. Oh ! que je vous aime déjà ! Mais fuyez, car si mon maître nous surprenait, ce serait fait de nous deux.

— Moi fuir ! un serviteur de Dieu ne fuit jamais ; je suis venu ici pour vous sauver.

— Je ne puis vous comprendre, mais éloignez-vous pour l'amour de ce Jésus dont vous m'avez parlé et que je voudrais tant connaître.

— Tu le connaîtras, mon enfant ; sous son égide, on n'a rien à craindre des pièges du démon ; c'est pour-quoi je demeure.

— Qu'est-ce donc encore que le démon ?

— Hélas ! le démon, c'est l'ennemi du genre humain ; c'est le mal se ruant sur les hommes, avec des pieds fourchus et des ongles de fer ; c'est l'envie avec des serres de chat-huant ; c'est la colère avec l'écume aux lèvres, et des dents de loup prêtes à tout déchirer.

— Ciel ! que c'est affreux, s'écria Mikélik, cela ressemble à messire *Arvaro*, le majordome de ce château, qui dirige à son gré le sire de Botmeur. Oh ! croyez-moi, n'en faites pas l'expérience ; sauvez-vous, sauvez-vous... Malheur ! il est trop tard.

Au même instant, la porte du château s'ouvrit avec fracas, et le châtelain en sortit, suivi de plusieurs compagnons qui avaient l'air de vrais suppôts de l'enfer. Le seigneur, païen ou mécréant, était encore jeune, et l'on voyait que la beauté de sa jeunesse n'avait disparu que sous les coups répétés de tous les vices. À ses côtés, marchait celui que Mikélik avait nommé *Arvaro*. C'était un homme à la mine sinistre et hideuse, aux prunelles flamboyantes, osseux, décharné comme la mort ; mais, malgré ce terrible appareil, tout son corps, à la vue de l'étranger, fut agité d'un tel fré-

misement, que ses os grelottants firent entendre un bruit semblable aux ossements d'un squelette remué dans sa sépulture. Le sire de Botmeur s'en aperçut.

— Qu'avez-vous donc, messire, lui dit-il, qui vous cause un tel frémissement ?

— Rien, seigneur, rien, en vérité. C'est le vent glacial de la forêt qui remue les branches mortes.

— Par ma dague ! non pas, reprit Botmeur, c'est votre carcasse qui tremble et frissonne.

— Je crois, seigneur, que c'est le pont-levis qui craque sous nos pas ou le ruisseau qui roule des glaçons.

— C'est réellement singulier, dit le châtelain, peu rassuré lui-même, en promenant ses regards alternativement de son majordome blême et frissonnant à l'étranger calme et plein de majesté. Puis il ajouta :

— Enfin, que veut cet imprudent ? Pourquoi n'est-il pas tombé percé de coups avant de m'avoir vu ?

Mikélik allait répondre afin d'attirer sur lui toute la colère de son maître, lorsque l'étranger le prévint.

— Je demande, dit-il simplement et d'une voix touchante, une petite place pour y élever un oratoire, où les bons prieront pour les méchants ; où toi-même, orgueilleux baron, tu viendras arroser les dalles de tes larmes...

Le sire de Botmeur demeura interdit et désarmé à ces paroles inattendues. Qu'allait-il faire ?... Pardonnez, se repentir peut-être... Hélas ! le génie du mal veillait à ses côtés ; et se penchant à son oreille,

l'affreux majordome lui souffla le poison de ses conseils...

— Par ma dague ! j'allais devenir fou, s'écria le baron en se redressant ; cet insensé veut *céans* une cellule de moine. Eh bien ! qu'on le plonge en un cachot souterrain... Joie et chasse, mes maîtres ! Qu'on régale mes piqueurs et mes chiens, car demain, dans la forêt, ce moinillon nous servira de *bête à chasser*, et c'est Mikélik qui excitera mes limiers. Enfin, puisqu'il demande une place en nos domaines, je lui en donnerai une en sonnant la fanfare de sa mort !...

Le lendemain, au point du jour, des fanfares plus sinistres que joyeuses réveillèrent tous les habitants du château ; hommes et animaux furent bientôt à leur poste à l'entrée de la forêt. Le prisonnier fut conduit en tête. Une meute nombreuse d'énormes chiens fauves, dont douze piqueurs, ressemblant à des démons, contenaient à peine la fureur, fut placée à une faible distance. Mikélik, armé d'une pique et monté sur un cheval rapide, devait exciter cette chasse de damnés.

Le sire de Botmeur parut bientôt avec sa suite et son écuyer, qui grinçait de colère. Ils étaient tous à cheval. Le coursier du majordome hennissait comme un tonnerre ; son haleine était sanglante. On donna cent pas d'avance au prisonnier ; tous les chiens furent lâchés à la fois, et la forêt, toute pétrifiée sous un linceul de neige, s'ébranla au bruit infernal des fanfares, des aboiements, des vociférations.

C'était, vous en conviendrez, une chasse digne de l'enfer, et Satan devait y assister... Pauvre Mikélik !

que va-t-il faire ? S'enfuir ; mais Arvaro le suit et l'observe. Pousser ces chiens féroces contre le doux étranger dont il portait le nom béni ? Le voir déchiré en lambeaux par des dents meurtrières ?... Hélas ! qui donc viendra les secourir ?

— *Tayaut ! tayaut !* hurlait l'affreux veneur ; et la meute s'élançait plus furieuse et plus rapide. Mais le fugitif courait comme un daim dans les bois.

Tayaut, tayaut !... le fugitif volait comme un oiseau au-dessus des ravines glacées. Et déjà les chiens haletaient, dévorant l'espace. Le sire de Botmeur demandait merci. Arvaro écumait de rage. Mikélik seul respirait ; il était radieux. Il avait vu son ami déployer ses ailes comme un ange, et ce prodige n'était visible que pour lui.

— Par l'enfer ! nous l'aurons, criait le veneur infernal. Mais la meute était aux abois ; les meilleurs limiers tombaient dans les ravins et ne se relevaient plus. Les accents du cor s'affaiblissaient. Le baron se sentait défaillir ; son cheval s'abattit soudain. Alors le majordome saisit son maître d'un bras de fer et le plaça devant lui, sur la selle de son coursier noir, hurlant sans cesse : *Tayaut ! tayaut !* Par la mort, et par le feu qui me brûle, je remporterai la victoire !...

Déjà les derniers arbres de la forêt avaient disparu. La chasse gravissait des pentes affreuses, hérissées de rochers, en pleine montagne, comme l'ouragan, montant, montant toujours. Enfin, on toucha au sommet. Là, le fugitif s'arrêta. Mikélik le vit ployer ses ailes et regarder d'un œil paisible la scène qui s'offrait à sa vue... Plus de cris, plus de piqueurs, plus de chiens.

Arvaro seul arrivait, soutenant son maître évanoui ; une écume de sang bordait ses lèvres frémissantes. Il labourait, avec ses talons fourchus, les flancs de son coursier mourant et vaincu.

Le coursier noir, à son tour, vint s'abattre à deux pas de l'étranger, en poussant un hennissement épouvantable ; et quand le sire de Botmeur, revenu à lui, put se rendre compte de ce qui l'entourait, il vit, à la place du fugitif, non pas un enfant de la terre exténué de fatigue, mais un fils du ciel, un ange resplendissant de gloire et de beauté. À la place d'Arvaro et de son infernale monture, rien, rien que des cendres fumantes. Enfin, dans la vallée, à la place du riche domaine, rien encore, rien que d'affreuses bruyères qu'on eût dit brûlées ou rougies par un feu souterrain ; rien que le sombre marécage entouré de noirs taillis...

— Voici donc la place où tu voulais sonner la fanfare de ma mort, dit saint Michel (car c'était l'archange lui-même) au baron éperdu ; c'est ici que tu feras pénitence, et Dieu te pardonnera ; ne cherche plus ton perfide conseiller. Il s'était livré au démon pour te perdre ; Dieu l'a frappé dans sa justice éternelle...

La légende ajoute que saint Michel éleva sur le sommet de la montagne un oratoire où Mikélik, devenu moine et ermite, honora longtemps son saint patron, après la mort édifiante du sire de Botmeur.

Le rouge-gorge

Pourquoi aimez-vous tant le petit *Rouge-Gorge* ?

Quand il est pris au lacet, en hiver, vous lui rendez la liberté ; s'il vient, fuyant la bise, chercher asile dans votre chambre, un moment entr'ouverte, vous lui offrez des miettes de pain auxquelles il n'ose toucher ; lorsque l'écolier, chasseur novice, mais ardent, croyant tirer une grive, s'aperçoit qu'il a tué un pauvre Rouge-Gorge, aussitôt son triomphe se change en défaite à la vue du cadavre palpitant du charmant petit oiseau...

Ah ! vous le savez sans doute : c'est que Jean Rouge-Gorge, qu'un coup de vent avait lancé sur la croix de Jésus, ému de pitié à la vue des épines qui déchiraient la tête du Sauveur, brisa, avec son bec, quelques épines de la sanglante couronne...

Saint Quay et les femmes curieuses

CONTE DE BORD

Cette fois, j'abandonne un moment les rochers, les dolmens et les montagnes, nos théâtres ordinaires, pour *naviguer* à la remorque d'un brave matelot des Côtes-du-Nord, un vrai loup de mer. Il en savait de *belles* sur toutes les baies, les rades et les falaises de son pays, depuis Lannion jusqu'à Saint-Brieuc. Vous allez d'ailleurs juger de son talent à *larguer les amarres* de sa langue, comme il disait dans son langage figuré ; et s'il vous fait rire, par hasard, des mésaventures du bon saint Quay, vous le lui pardonnerez en raison de son intention, qui ne fut jamais, je puis l'affirmer, de manquer de respect aux meilleurs amis du *Grand Amiral* qui gouverne, là-haut, la flotte des étoiles et des mondes.

I

Ceci, mes amis, n'est pas un conte à dormir debout, comme je vous en ai raconté tant d'autres : non, c'est une histoire quasiment aussi véritable que celle du *Voltigeur hollandais* ou du *Vaisseau Fantôme*, et joliment *carabinée* tout de même. Vous y verrez le bon saint Quay pas mal embrumé, et aussi monsieur le Diable rudement secoué, malgré ses cornes et le reste.

N'importe : laissez courir, on verra après.

Pour lors, le brave saint Quay avait été faire son tour du monde du côté de Jérusalem ; un beau port de mer, où il y a tant de clochers pointus qui ressemblent à des mâts de vaisseau, et un tas de particuliers habillés en Bédouins, que c'est une vraie honte pour les chrétiens. — Notre saint Quay avait donc fait son petit tour, *pedibus et jambibus*, comme disait le maître calfat de l'*Anémone*, un rude qui m'a raconté celle-ci dans le temps, si bien qu'en passant du côté de Lanvollon, il avait des ampoules tout pleines ses pauvres pieds ; les avirons n'allaient plus fort ; le temps était chaud en diable, et quand le voyageur, qui était né natif de Plouha, arriva en vue de la mer, il avait une soif, une soif à vider un puits, s'il y en avait eu par là ; mais rien du tout de ce genre, que la falaise haute et brûlée par le soleil et le vent.

Pourtant, un peu plus loin, sur la côte, saint Quay aperçut un village et mit le cap dessus. Il y avait là, sur le placis, huit ou dix femmes en train de... baliverner, comme toujours, et le bonhomme leur demanda à boire. — Faut vous dire que le vieux pèlerin avait une barbe rousse de trois pieds de long, et une figure jaune et maigre à faire peur : pas bonne mine du tout. En sus, vu le jeûne et les ampoules, il donnait de la bande comme un particulier qui aurait pris plus d'un quart de vin à la cambuse...

— Et que tu vas filer, vieux gabelou, lui dit une commère qui tenait un balai vert à la main !

— Oh ! que j'ai soif, fit saint Quay !

— Tiens, voilà la mer, dit une autre, tu peux aller boire à ton aise.

Mais le bonhomme Quay n'était pas un saint-nitouche, et quoiqu'il n'eût pas navigué sur l'*Anémone*, c'était déjà une *manière* de matelot passable, vu ses voyages au long-cours. Il avait aussi là-haut, sur les hunes du ciel, des camarades en masse qui ne voulaient pas le laisser mourir de soif, comme de raison.

Alors le bonhomme se mit à genoux ; il enfonça son petit doigt, comme un *fiferlin*, dans le milieu d'une roche ; aussitôt voilà qu'une belle source se mit à couler, et saint Quay de boire, de boire à sa soif, et puis les femmes de regarder la chose avec un tremblement de stupéfaction, que ça leur parut louche en diable ; si bien qu'elles se mirent à crier toutes à la fois :

— C'est un sorcier, c'est un sorcier ! À l'eau, à l'eau le renégat !

— Oui, à l'eau le Bédouin, mais faut le fouetter avant, et de la bonne façon...

Là-dessus, les harpies jetèrent le grappin sur le pauvre bonhomme échoué sur le sable comme un cancre, et, ma foi, elles le mirent sans compliment... comment vous larguer ça en douceur, s'il vous plaît ? Elles le mirent *sens dessus dessous*, et *te* lui flanquèrent une ration de *filin*, ou plutôt de genêt vert, que ça devait lui cuire après, naturellement parlant...

Bah ! laissez donc courir : on a l'imagination si souvent *embrumée* à bord, comme le temps, qu'il faut bien quelquefois larguer l'amarre à la plaisanterie. Seulement, vous me demanderez peut-être pourquoi les camarades de là-haut avaient permis de molester aussi indignement un si brave homme ?... Que voulez-vous ? si l'on comprenait tous les *pourquoi*, dans

ce monde-ci, il n'y aurait plus de plaisir. Pourquoi la tempête, pourquoi le calme plat, pourquoi la colique, le mauvais vin, la bourse vide, les gendarmes, les *riz-painsels*, et tout le tremblement de contrariétés sur terre comme sur mer ?

Virons de bord là-dessus, sans *ralinguer* davantage, et relevons de quart notre ami saint Quay. — Le voilà donc joliment *amariné*, en *panne*, à la cape et le reste... et vous croyez que c'est fini ? Pas du tout, comme vous allez voir.

Quand les commères furent lasses de jouer du balai et de rire, voyant que le pauvre fustigé pouvait à peine virer sur sa quille, deux ou trois effrontées s'en allèrent prendre une vieille maie à pâte ; on y plaça le bonhomme, et toutes les femmes se mirent à la manœuvre pour lancer à la mer ce navire d'un genre nouveau.

La falaise était très haute à cet endroit, haute comme la hune du grand mât de l'*Anémone*, selon la comparaison du maître calfat. N'importe, la maie et son matelot tombèrent d'aplomb sur la mer.

— Que le diable te conduise ! dit une méchante harpie en se penchant sur la falaise, pour voir si l'embarcation n'allait pas sombrer ; et toutes les autres, tendant aussi le cou à gauche, tant que tant, se mirent à regarder...

Mais le petit canot filait tranquillement, avec bonne brise et vent arrière, tandis que les commères regardaient toujours avec plus d'attention, vu qu'une grande chaloupe noire, portant une voile rouge

comme du feu, arrivait grand-largue à la rencontre de saint Quay.

Ah ! faut voir si ces dames tendaient le cou de plus belle, pour mieux distinguer ce qui allait se passer. Nom d'une pipe ! c'était assez cocasse tout de même... Enfin, la chaloupe noire ayant accosté le petit canot, plein d'eau et prêt à couler bas, un grand diable de matelot, armé d'une gaffe énorme, en forme de fourche, harponna délicatement le saint homme et le hissa à bord. Mais comme la brise était devenue meilleure, la chaloupe, bien voilée, s'éloigna rapidement, et les bonnes femmes, le cou tendu comme la chaîne du cabestan, regardaient toujours, toujours... À la fin pourtant, deux ou trois se retournèrent et éclatèrent de rire en considérant les autres.

— Voyez donc, voyez donc, mes amies, comme leur cou est devenu long !

— Oh ! voyez donc, voyez donc, ripostaient celles-ci, en riant à se tordre, comme leur tête est de travers : elles ont attrapé le torticolis, pour sûr.

Et puis, voilà encore les autres de recommencer, que c'était une riposte de jolis propos à tout casser, à déraper les ancres de miséricorde...

Naturellement, tout ce branle-bas de combat avait attiré toutes les commères du pays, et il n'en manquait pas là plus qu'ailleurs. Les curieuses tendaient un cou démesuré pour voir la chaloupe noire, et aussitôt, par punition apparemment, tous les cous des bonnes femmes s'allongeaient, s'allongeaient et restaient virés à gauche. Finalement, la bile de ces dames tourna bien vite à l'aigre ; le vent se mit dans

les voiles : on se crocha ; on se tira les chignons, et les balais verts qui avaient fouetté le pauvre saint Quay, furent mis en train au bénéfice des commères.

II

Oui, on me l'a raconté dans la batterie de l'*Anémone*, comme disait le calfat, par un temps de roulis, mais j'aurais voulu le voir pour y croire et en *crever* de rire à mon tour... Voyez-vous d'ici un tas de femmes, cheveux au vent, coiffes en bas, se flanquant une *tripotée* de coups de griffes et de balais ?... Ça devait être assez comique pour dérider un amiral sur son banc de quart ou une douzaine de *rogne-portions* en retraite.

Mais filons en douceur et allons voir comment gouvernait le brave saint Quay à bord de la grande chaloupe. Qui était donc ce particulier dont la gaffe en fourche avait si proprement harponné le vieux pèlerin ? Mes amis, mes bons amis, c'était ni plus ni moins que le diable en personne, avec un jeune mousse de son pays, un coquin fieffé, tombé jadis à la mer du pont d'un vaisseau construit à Brest, en l'an *pare-à-virer*, il y a plus de cinq mille ans.

Pour lors, je me suis laissé dire que depuis la *Tentation de saint Antoine et de son cochon*, sauf le respect que je vous dois, nombre de particuliers, galonnés sur toutes les coutures, avaient été tentés et retentés plus de quinze cents fois, sur terre ou sur mer. Comme qui dirait, par supposition, voilà un quartier-maître qui est tenté de fourrer un matelot au bloc, pour déguster le quart d'eau-de-vie du camarade ; voilà un *rizpainsel* tenté de baptiser les futailles, à seule fin que le liquide

ne porte pas à la tête des gabiers quand ils montent aux hunes ; et puis voilà un lieutenant en second qui s'en va dire au capitaine que son premier n'est pas un matelot, là, ce qui s'appelle un vrai matelot, à seule fin d'attraper les galons de l'autre... Bah ! ça se voit dans le civil en général, et dans la marine en particulier. Tentation, tentation vent arrière, tentation sur toute la ligne !

Enfin, n'importe. Le diable voulait aussi tenter saint Quay, à seule fin de l'amariner comme une bonne prise. Voilà donc Satan gréé en vice-amiral quasiment, sauf un air un peu allumé. Alors il s'en va faire la révérence à son passager, à l'arrière du bâtiment.

— Voulez-vous, mon capitaine, qu'il lui dit, d'une voix à faire trembler les requins, voulez-vous aller vous promener en Angleterre, en Prusse, en Chine ? Voulez-vous un grade de lieutenant, d'amiral, de quartier-maître ou de forban ?... Voulez-vous un brick, une gabarre, une frégate, une batterie flottante ?... Dites ; je puis vous donner tout cela pour rien, pour presque rien...

— *Vade retro*, dit saint Quai en breton.

— Hein ! s'il vous plaît, répliqua le diable, vous dites, mon vieux ?... *Motus* : ça ne lui convient pas... Voyons, voyons, soyez raisonnable. Voulez-vous un vaisseau à trois ponts, à voiles, à vapeur, à hélice ?... Un transport de dix mille tonnes chargé d'or, d'argent et de *billets de banque*⁵ ? Allez, ne vous gênez

⁵ Les anachronismes sont fréquents dans ces récits, et c'est la preuve des altérations qu'ils subissent.

pas ; j'en ai d'autres dans mon sac : la peine de dire merci... et de signer ce chiffon de papier ?

— *Vade retro, satanas !* dit encore saint Quay en *brezonnek* et en déchirant le papier que lui présentait le tentateur.

— Ah ! vieux marsouin, s'écria le diable en colère rouge ; moi qui t'ai empêché de couler bas avec ton méchant risque-tout défoncé ; laisse faire : je vas te remorquer lestement du côté de l'Amérique ou de la Belgique, et je te flanque à manger aux sauvages. Écoute, matelot, dit-il à son mousse, faut naviguer raide et toucher ce soir au cap de Bonne-Espérance. Largue tout, mon fils, largue tout : de la toile, de la toile, nom d'une pipe ! à faire sombrer un vaisseau en cinq minutes ; et puis, une brise, une brise carabinée à courir trente-six nœuds à l'heure ; du vent à démâter un trois-ponts ; du vent à chavirer les roches ; un ouragan à mettre le fond de la mer à sec et les baleines la quille en l'air !...

Le diable laissa filer bien d'autres propos jolis dans sa fureur bleue. Pendant cette averse de bile, saint Quay, tranquille comme Baptiste, priait le ciel de faire tomber un grain. Pourquoi ? vous allez le savoir avec un peu de patience, si vous n'êtes pas trop embrumés par mon histoire.

III

Il n'y avait pas trois minutes que le brave saint Quay avait commencé son *oremus*, qu'une vraie bénédiction de pluie se mit à tomber. Alors il tira son chapeau à trois cornes et alla le mettre au coin de la grande voile

où l'eau coulait plus fort, si bien que le chapeau fut rempli en moins de rien. Drôle d'idée, tout de même. Mais laissez faire ; le bon saint avait la sienne, et si l'affaire fut chaude, elle ne fut pas longue.

Pour lors, saint Quay posa son tricorne là, sur le pont, marmotta, comme un vrai sorcier, une douzaine de mots dans un jargon tout à fait inconnu dans la marine, et aspergea aussitôt, avec le liquide, la chalupe, les démons, les voiles et tout le tremblement...

Le temps de dire : *À dieu vat !* et toute la boutique du diable s'enfonça dans le fin fond de la mer ; il n'y avait plus rien sur l'eau, rien que le petit risque-tout qui filait tranquillement vers la côte, où le matelot du bon Dieu vint aborder en parfaite santé.

Et les commères, me direz-vous, les femmes curieuses étaient-elles encore là, le cou tordu, à regarder par où saint Quay avait passé ?... Ma foi ! je ne sais pas trop ; mais ce qu'il y a de sûr et certain, c'est que, depuis cette fameuse aventure, les femmes du pays ont conservé le cou long et de travers. Si vous ne voulez pas croire, allez-y voir. Et l'on dit en outre que le genêt ne pousse plus dans la contrée, sans doute parce qu'il fut jadis employé, contre le pauvre saint Quay, au mauvais usage que vous savez.

À Dieu vat ! voilà le quart fini.

Et mon histoire aussi.

Faut-il vous *larguer* sa moralité ?

Mettez une *amarre* à la curiosité⁶ !

⁶ Rimes du *gaillard-d'avant*.

Efflam et Hénora

LÉGENDE

Auprès de la Lieue-de-Grève, qui s'étend entre Plestin et le bourg de Saint-Michel (Côtes-du-Nord), se trouve une oasis dont la verdure contraste avec l'aridité des dunes de sable qui l'entourent. Un rocher colossal l'abrite contre les vents de la mer. Un ruisseau, qui descend des hautes terres, y entretient la fraîcheur et la végétation. Il y a bien longtemps qu'on n'y voit plus aucune trace de la demeure que le seigneur prince d'Hybernée, Efflam, y avait créée ; mais la colline qui domine et cerne la baie au couchant conserve encore des vestiges de l'oratoire également élevé par saint Efflam pour y abriter ses derniers jours dans une retraite austère⁷.

Voulant mettre fin à une guerre qui désolait l'Irlande, Efflam consentit à épouser Hénora, fille du comte Gurwallon, ennemi de son père ; mais la paix étant assurée, le jeune prince, que les dangers de la Cour épouvantaient, emmena secrètement sa belle et vertueuse épouse. Ils s'embarquèrent aussitôt et vinrent aborder en Armorique, dans la baie de la

⁷ Au pied de la falaise on voit une chapelle plus moderne dédiée à saint Efflam, mort vers 512, selon la chronique d'Albert de Morlaix.

Lieue-de-Grève, où Efflam avait résolu de vivre loin du monde, dans la retraite qu'il s'était préparée.

Ce fut là que, durant deux ou trois années, les jeunes époux goûtèrent un bonheur d'autant plus complet qu'une commune piété en formait le lien.

Un jour, cependant, Hénora crut s'apercevoir qu'Efflam devenait triste et pensif. Plusieurs fois même, elle osa lui en faire la remarque. Puis elle s'efforçait d'éloigner, par un redoublement de tendresse, la mélancolie qui paraissait gagner le cœur de son mari. Cette tristesse pourtant ne provenait pas de l'oisiveté : la vie du gentilhomme était remplie, autant qu'il est possible, par la pratique continuelle des bonnes œuvres. Nul ne trouvait sa porte fermée ; sa main libérale était ouverte pour tous les malheureux.

Ainsi se passait l'existence de ces époux, heureux de leur isolement sur la terre. Dans leurs loisirs, ils aimaient à se promener sur le bord de la mer ; ils contemplaient avec ravissement cette immense et limpide plaine bleue, image de la pureté de leurs âmes ; et, lorsque le vent d'orage venait parfois la troubler, avec quelle ardeur leur prière s'élevait au ciel pour les matelots exposés sur les vagues !...

Une corneille de mer, toute noire, au bec de corail, élevée par les soins d'Efflam, était la compagne assidue de leurs courses ; elle ne manquait jamais de répondre à leur appel. L'oiseau fidèle voletait au-dessus d'eux en décrivant mille cercles rapides, et s'il venait à passer quelque bande de goélands ou de mouettes, la corneille s'élançait à leur poursuite en

poussant des cris ; puis, reprenant son vol, elle allait se poser sur l'épaule d'Efflam ou d'Hénora.

Cependant l'incurable mélancolie du gentilhomme augmentait de jour en jour. Bientôt il lui devint impossible de la dissimuler. Un soir qu'ils se promenaient selon leur coutume sur le sable uni de la grève, la fille de Gurwallon, voyant son mari soupirer en détournant les yeux, lui demanda ce qui causait sa souffrance.

— Pourquoi êtes-vous si triste, Efflam ? lui dit-elle. Vous ne pouvez me le cacher, je lis une peine secrète dans vos yeux. Vous souffrez, je le vois ; vous semblez malheureux.

— Malheureux ! s'écria Efflam, vous vous trompez, Hénora ; je ne saurais l'être auprès de vous ; mais, je dois vous l'avouer, de vagues inquiétudes, des pensées que je ne puis définir, portent le trouble dans ma conscience à la vue du bonheur sans mélange qui m'a jusqu'à ce jour entouré. Et si je songe à tant d'infortunés, à tant d'êtres éprouvés qui gémissent ici-bas, je me demande quelle sera la récompense de ceux qui trouvent un paradis sur la terre. Dieu bon, Dieu juste, peut-il leur accorder même part ?

— Je ne puis vous comprendre, reprit l'épouse alarmée. Si ce Dieu que vous m'avez fait aimer davantage nous comble de félicité, c'est qu'il le trouve utile et que telle est sa sainte volonté. Et ne m'avez-vous pas appris à dire chaque jour : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! »

— Il est vrai ; et pourtant, Hénora, rien ne saurait calmer mes inquiétudes à l'endroit de mon salut et du

vôtre. Je ne voudrais pas vous causer de douleur, mais j'ai plus de souci de votre âme que du bonheur éphémère que vous avez pu rêver dans ce monde. Lorsque je vous emmenai d'Irlande, vous connaissiez à peine ce Jésus crucifié qu'aujourd'hui vous aimez et adorez comme moi. Vous savez qu'il a souffert pour tous les hommes, et qu'il a voulu par sa croix nous donner l'exemple de la souffrance et du sacrifice. S'endormir dans une vie de mollesse et de félicité me semble donc contraire à ce divin exemple... O Hénora, n'allez pas m'accuser d'un barbare oubli ; jamais je ne vous aimai plus tendrement que le jour où j'ai compris que Dieu nous ordonnait de ne plus vivre que pour lui, de nous immoler à lui, et, dois-je vous le dire, de nous séparer, afin de vivre unis dans son éternel amour.

— Ciel ! qu'entends-je ? s'écria la jeune femme éperdue. Me quitter ! Est-ce ainsi que vous prétendez m'aimer ?... En quel lieu irez-vous, infortuné, où vous puissiez trouver plus de tendresse ? Où porterez-vous vos pas ? Quelle retraite choisirez-vous qui vous procure plus de calme et de bonheur ? Où trouverez-vous des soins plus constants, un cœur plus dévoué, une sœur plus attentive, une épouse plus fidèle ?... Et si vous êtes assez barbare pour vous immoler vous-même, songez du moins à la malheureuse Hénora, que votre cruel abandon condamnerait à un malheur irréparable et sans doute à une mort prochaine !...

Hénora s'interrompt, suffoquée par ses sanglots, et tomba à genoux sur le bord de la grève, où les flots commençaient à monter. Efflam détourna les yeux pour les élever vers le ciel, auquel il demanda peut-être un courage prêt à l'abandonner ; puis, remar-

quant que la mer s'avavançait rapidement et baignait déjà les genoux de sa jeune femme, il la saisit dans ses bras et l'emporta jusqu'à leur habitation.

Efflam passa la nuit dans la prière, suppliant Dieu de répandre sur sa compagne une partie de cette lumière qui l'avait éclairé lui-même.

Le ciel n'est jamais fermé aux prières qui s'élancent d'un cœur pieux, ardent et sincère.

Le lendemain matin, Efflam priait encore, lorsque Hénora s'introduisit dans son appartement. Elle était vêtue de deuil ; son visage, pâli, mais empreint d'une touchante sérénité, portait les marques de l'angoisse douloureuse qui l'avait agitée pendant la nuit. Son époux comprit, au premier coup d'œil, qu'il s'était accompli un grand changement dans cette âme que la grâce avait touchée.

— Efflam, lui dit-elle, vous le voyez, j'ai déjà pris le deuil de mon veuvage. Hier je ne pouvais me faire à l'idée de vivre loin de vous. Il me semblait que rien ne devait remplacer votre présence pour moi. Je ne croyais pas même que l'amour de Dieu pût être assez grand pour combler le vide que vous laisseriez dans mon cœur déchiré ; mais j'ai prié à votre exemple, et bientôt j'ai senti la lumière dessiller mes yeux. Vous demandiez un miracle au ciel, et ce miracle s'est opéré en moi... Je suis prête ; partez, frappez ; je bénirai votre main !

— Béni soit le ciel ! s'écria le saint jeune homme attendri ; béni soit-il de m'avoir donné une épouse telle que je la rêvais depuis longtemps !... O Hénora, vous exagérez à votre tour le sacrifice que Dieu nous

demande. Si nous n'habitons pas le même toit, nous respirerons sur le même rivage. Nos âmes seront encore ensemble, et nous vivrons unis par nos communes pensées...

— Ah ! que ce bonheur est digne d'envie ! dit Hénora.

Puis elle ajouta avec une touchante naïveté :

— Pourtant, il me semble qu'il doit être bien dur de se garder souvenance sans se revoir jamais ?...

Hénora se tut un moment, et, comme si elle se fût rattachée à un dernier rayon d'espoir humain, elle murmura en soupirant :

— Ne me disiez-vous pas que nous vivrons sur le même rivage ?

— C'est la vérité, répondit Efflam. Voyez cette colline aride qui domine la baie : c'est là que je vais me retirer pour m'y consacrer entièrement à Dieu. J'y élèverai un oratoire et une cellule. Une cloche y sera placée par mes soins. Tous les matins, à l'aube du jour, la voix pieuse de l'airain vous dira que ma première pensée à mon réveil sera de prier pour vous ; et quand l'ombre descendra sur la mer, la même voix viendra vous avertir qu'Efflam invoque le ciel pour tous les malheureux, et qu'il le supplie d'accorder à Hénora la paix céleste et le calme de la résignation... Et maintenant, ajouta-t-il en se détournant pour cacher ses larmes, adieu, adieu pour jamais... sur la terre.

En cet instant, la corneille, qui pendant cette pénible entrevue tournoyait autour de ses maîtres avec des croassements plaintifs, vint se poser sur le bras d'Efflam.

— Va, pauvre oiseau, dit Hénora ; accompagne-le du moins dans sa solitude, et chaque fois qu'il sera souffrant ou affligé, reviens, reviens m'en porter la nouvelle, afin que, s'il est possible, je prie avec plus d'ardeur pour l'allègement de ses peines...

Depuis quelques années, un humble oratoire avait été construit sur la falaise. Au lever et au coucher du soleil, les sons d'une cloche, répétés par les échos de la grève, faisaient naître dans les pauvres chaumières du voisinage la pensée de la prière et du recueillement.

Chaque soir aussi, on apercevait sur le bord de la mer, au milieu de la brume des vagues, une femme en deuil, qui errait comme une ombre jusqu'au moment où la brise lui apportait les accents affaiblis de la cloche ; et non loin d'elle, vigie infatigable, l'oiseau d'ébène planait immobile ou traversait le brouillard avec la rapidité d'une flèche... Alors la jeune femme tombait à genoux sur le sable et restait plongée dans une longue méditation.

Un soir pourtant, elle ne vint pas contempler la mer... Et dans la cellule de l'ermite, la corneille au bec de corail voletait en poussant des cris incessants, plus plaintifs que de coutume. Elle semblait vouloir entraîner Efflam et lui dire : « Suis-moi, suis-moi, le temps presse. »

Un pressentiment douloureux s'empara de l'âme du pauvre anachorète.

— Hénora ! s'écria-t-il, Hénora se meurt ; elle m'appelle !

Et il s'élança à la suite de l'oiseau...

Étendue dans l'ombre, sur un lit d'algues

desséchées, Hénora, plus pâle que la grève, paraissait attendre son mari pour mourir... Elle essaya de murmurer le nom d'Efflam, puis le nom, si doux aux mourants, du Christ Jésus ; et montrant, par son dernier regard, le ciel à son époux, elle expira.

Efflam, dit la tradition, modèle des solitaires, vécut encore quelques années après, dans sa cellule de la falaise, au milieu d'étonnantes austérités et d'une piété surhumaine.

Mathurin le menteur

HISTOIRE

La vérité ! dire la vérité, rien que la vérité... que cela est beau, que cela paraît simple et facile, et pourtant que c'est rare dans le monde des affaires et des fêtes et même dans les relations les plus communes de la vie ! Plaisirs et fêtes n'offrent guère de tableaux de vérité. Le mensonge, hélas ! y domine trop souvent : mensonge dans les actes ou dans les paroles ; promesses fausses ou éludées ; espoirs déçus ; perfidies calculées ; actions dont l'intérêt est le seul mobile, sans égard au prochain... voilà les tableaux menteurs que présente, la plupart du temps, le monde affairé des grands centres, poli et faux jusqu'à séduire l'innocence ; serviable en paroles jusqu'à duper la confiance ; égoïste enfin jusqu'à la cruauté !... Ce défaut, on pourrait dire ce vice presque à la mode, est heureusement plus rare dans les campagnes. Là, du moins, la charité simple et sans ostentation est encore vivante et bénie ; l'hospitalité en honneur ; la vérité appréciée ; et ceux qui s'écartent de ces sentiers d'une manière ostensible deviennent en peu de temps l'objet du mépris et de l'aversion. Écoutez à ce sujet l'histoire de Mathurin le Menteur.

Mathurin, le vieux meunier de Botmeur, demeurait avec sa femme, vieille comme lui, dans un vieux moulin qui se trouvait alors au bord de l'étang que

l'on connaît, sur le versant au Sud de la montagne d'Arhez⁸. Comme sa réputation de menteur était connue dans le pays, il n'avait guère de pratiques. Mathurin pourtant n'était pas un méchant homme. Il se montrait serviable à l'occasion ; mais il semblait qu'il lui fût impossible de dire la vérité. Sa vieille *moitié de ménage*, sans avoir précisément la manie de mentir en paroles, possédait un autre défaut, plus grand peut-être : elle était avare ; et tous les moyens lui semblaient bons pour se procurer le plus mince profit. Elle était, pour ainsi dire, menteuse en actions. Cette rage de s'approprier le bien d'autrui avait déjà causé au vieux couple de nombreux désagréments : entre autres un jour que la vieille Katou volait du bois dans les taillis du château de Lafeuillée, le garde du seigneur était survenu, et le meunier avait été condamné à payer une amende.

Peu de temps après, un soir que les époux maugréaient contre le sort, le garde du château entra dans le moulin.

— Bonsoir, compère, dit-il au meunier, un peu inquiet au souvenir de son amende ; comment va le vieux moulin par ce temps-ci ?

— Heu ! fit Mathurin, le moulin ne fait guère de farine.

— Tant pis, car je venais, de la part de mon maître, vous en demander trois *pochées*, du meilleur froment, que l'on est disposé à vous payer en bel argent, vous entendez. Mais, puisque vous n'en avez pas...

⁸ Entre Brest et Châteaulin.

— Attendez donc, reprit Mathurin, nous allons voir cela.

Là-dessus, Katou arriva et jura que, pour quatre bons écus d'argent, son mari conduirait le lendemain trois sacs de farine de froment au château, à condition que la moitié de la somme serait payée séance tenante.

Le garde fit bien quelques difficultés, mais comme on manquait de pain au château et que le sire attendait nombreuse compagnie, le garde paya et partit, en menaçant de châtiment au cas où le meunier manquera à sa parole.

— Trois pochées pour quatre méchants écus, dit la bonne femme, c'est une pauvre affaire.

— Aussi je crois que je n'en ai promis que deux, tout au plus, fit le meunier.

— Ah ! ah ! ah ! c'est bon, ricana la vieille, et c'est encore trop, à mon avis... Et puis les écus m'ont l'air usés...

Le bruit de la porte en s'ouvrant interrompit ce beau discours, et la vieille se hâta d'empocher l'argent et de se retirer dans son grenier. Le nouvel arrivant était le jardinier du recteur, qui venait aussi demander de la farine de froment et de seigle pour le presbytère, vu qu'à l'occasion du *pardon* de la paroisse il devait y avoir des prêtres à nourrir et surtout des pauvres.

— Mais vous avez de bonne farine au moins, ajouta le jardinier.

— Oh ! pour cela, soyez tranquille, répondit Mathurin.

— Et la marchandise est disponible ?

— Disponible et moulue à point pour le recteur.

— À la bonne heure, Mathurin ; nous t'attendons demain sans faute, car je pense que tu ne voudrais pas tromper le messager d'un saint homme.

Sur ces paroles, le jardinier sortit du moulin et Katou revint auprès de son mari, que le remords, à l'approche de la nuit, commençait à tourmenter, comme il arrive toujours pour les mauvaises consciences.

— Ah ! ah ! fit la vieille endurcie, voilà de la farine bien vendue.

— Tais-toi, répliqua Mathurin agité ; ce diable de commerce finira par nous porter malheur.

— Imbécile ! s'écria Katou, faut-il pas que le pauvre monde vive ? Et puis le marché avec le garde n'était pas tout à fait conclu, je pense...

— Ah ! c'est vrai, dit le coquin en respirant. Pour moi, je n'ai pas dit *oui*, et le garde est parti comme une tempête.

La porte s'ouvrit encore. Ce soir-là, les pratiques affluaient au moulin de Botmeur. C'était un gros fermier de Plonéour, lequel voulait de la fine mouture de froment pour les noces de sa fille.

— Tu ne l'as pas vendue au moins, continua le fermier, ni au jardinier du recteur, ni au garde du château ? Je les ai rencontrés là-bas, l'un après l'autre, dans le chemin.

— Vendue ! s'écria Mathurin, vendue au garde ! allons donc !... Jamais je ne vendrai un sac à crédit à son maître.

— C'est bien, fit le fermier soupçonneux ; mais au recteur ?

— Pas davantage, morbleu ! Les recteurs n'ont pas d'argent.

— En ce cas, reprit l'autre, l'affaire est conclue. Voici l'argent ; mais tu vas me suivre immédiatement avec ton cheval, afin de transporter ce soir les sacs à ma métairie.

— Diable ! fit Mathurin, vous demeurez un peu loin. La nuit tombe dru, et il y a plus de deux lieues d'ici à Plonéour.

— C'est la condition de mon marché ; ainsi partons, ou je garde mon argent.

Mathurin, il faut le dire, hésitait à consommer sa perfidie ; mais sa femme le poussa dehors, en lui disant tout bas : — Au surplus, le recteur n'a point donné d'arrhes, et quant au seigneur, tu n'as pas dit *oui*.

On partit. La nuit était venue, sombre et brumeuse, comme en automne. Pas de lune sur le ciel, ni d'étoiles pour guider les voyageurs ; mais ils connaissaient tous les chemins de la montagne, et, quoiqu'il commençât à pleuvoir, le départ ne fut pas différé. Tout alla bien jusqu'à la métairie. Mathurin livra sa marchandise, mais je ne voudrais pas jurer que la vieille meunière n'eût mêlé au froment une jolie quantité de seigle... Enfin, laissez venir le moment, et la punition que Dieu réserve à tout méfait ne manquera pas, j'espère.

Voilà donc notre meunier traversant la montagne pour s'en revenir seul au milieu de la nuit, sous la pluie qui tombe fine et serrée comme un brouillard

impénétrable. N'importe, le meunier va toujours en trébuchant à la suite de son vieux cheval fourbu qui *butte* à chaque pas.

— Quatre écus de bel argent pour trois pochées de froment mêlé, marmottait le coquin en grelottant. Ah ! ah ! je n'en donnerai que deux à ma vieille. Je lui dirai que le fermier a refusé de payer davantage, et je garderai le reste pour...

Et voilà tout à coup notre larron de rouler au fond d'un ravin, d'où il sort tout ruisselant d'eau, de givre et de boue. Bientôt, le chemin devient tout à fait impraticable. Le cheval fatigué s'arrête, et le meunier, perdu au milieu du brouillard, reconnaît avec effroi qu'il est égaré.

Que faire ? Où aller ? Pas de clarté, ni sur le ciel, ni sur la terre ; aucun indice sur ces vastes landes. Il fallait aller au hasard, c'était le seul parti à prendre. Mathurin donna un bon coup de fouet à son pauvre cheval et se mit à trotter à sa suite, en faisant de jolies réflexions sur les inconvénients probables de sa conduite vis-à-vis du sire de Lafeuillée.

Quand ils eurent ainsi cheminé pendant plus de trois heures, le cheval s'arrêta de nouveau. Le jour commençait à poindre. Mathurin essaya de s'orienter : une masse noire se détachait devant lui sur le ciel. Un ruisseau bruissait dans la coulée. Notre meunier crut au premier instant apercevoir l'église de Botmeur et entendre le bruit du déversoir de son moulin. Il allait s'écrier : « Je suis rendu ! » lorsque soudain un coup de vent sépara les nuages de brume et lui laissa distinguer les hautes murailles d'un manoir qu'il ne reconnut que trop bien.

— Malheur ! s'écria-t-il, c'est le manoir de Lafeuille ! Il est temps de nous sauver d'ici !

— Non pas, l'ami, répondit un homme en s'approchant ; nous attendons ta farine, et que parles-tu donc de te sauver ?... Mais, au fait, où sont tes sacs ?... Il me semble qu'ils ont le ventre vide... Voyons, explique-toi, dit en finissant le garde, déjà fort impatienté.

— Mes sacs sont-ils vides tout à fait ? répliqua Mathurin, que le démon du mensonge possédait ; en ce cas, ce n'est pas ma faute, car ils étaient pleins tout-à-l'heure.

— Ah ! comment cela, maître fripon ?

— Voici l'affaire, aussi vrai que je ne suis qu'un pauvre meunier : sur le haut de la montagne, auprès de la roche du Diable, on n'y voyait goutte ; mon cheval s'est abattu ; mes sacs se sont ouverts, et la farine... La farine a coulé.

— Les trois sacs ?

— Oui, les trois sacs, comme si c'eût été du sang que rien n'a pu arrêter.

Pendant ce dialogue, le garde avait poussé Mathurin dans la cour du manoir, où le meunier eut l'audace de répéter son histoire avec serment devant le seigneur en colère.

— Mensonge ! fit le sire, quand Mathurin eut fini. D'ailleurs, que l'on aille incontinent à la roche du Diable, et si l'on n'y trouve pas trace de farine, le malandrin sera... pendu sans rémission.

Vous voyez que notre menteur était déjà bien près de recevoir le prix de ses ruses et perfidies. À la roche

du Diable, on ne put trouver aucune trace de farine, et la sentence de mort fut confirmée.

— Ah ! s'écria le meunier, je vais donc mourir innocent ; car, sur mon âme ! je venais ici vous apporter ma farine, quand j'ai rencontré des voleurs qui me l'ont enlevée... Et puis, avant de mourir, je voudrais bien revoir ma pauvre femme... qui saura sans doute me tirer d'ici, ajouta-t-il en se parlant à lui-même.

— Qu'à cela ne tienne ! dit le châtelain ; allez chercher en même temps sa femme et un prêtre pour le confesser.

Pendant que s'accomplissait cette double mission, le fermier de Plonéour entra dans la cour du manoir, et, à peine eut-il reconnu son vendeur de farine, qu'il l'apostropha en ces termes :

— Ah ! te voilà, méchant meunier, qui m'as livré cette nuit du seigle pour du froment. Attends, je vais porter plainte à notre seigneur et maître, qui saura bien te récompenser.

Et voilà comment le sire de Lafeuillée apprit où était passée la farine que son garde avait achetée pour lui. Bientôt aussi arriva la femme du coupable.

— Dieu du ciel ! que lui voulez-vous ? s'écria-t-elle en apercevant son mari ; ce pauvre homme, le plus honnête des meuniers qui ont moulu farine, et qu'a-t-il donc fait, je vous prie ?

— Ce qu'il a fait ! lui fut-il répondu : au lieu de sacs pleins, il a porté ici les sacs vides que vous voyez sur le dos de votre cheval. Vous allez au moins nous dire ce qu'est devenue la marchandise.

— Ce qu'elle est devenue, bonté du ciel ! s'écria la vieille, en cherchant aussi elle quelque subterfuge pour se tirer de presse. Ce qu'elle est devenue !... Ne savez-vous pas qu'il y a un sort qui tombe souvent sur les meuniers, et qu'alors les sacs crèvent et la farine s'évapore comme fumée, et que...

Les rires de la valetaille assemblée ne furent comprimés que par l'arrivée du recteur de Comanna. Le pasteur n'apprit pas sans étonnement les vilains tours commis par les dignes époux, et le châtelain les condamna à subir à l'instant même le supplice de la potence. Mais ne vous alarmez pas pour de tels misérables ; car le bon prêtre, ému de compassion, obtint leur grâce, à condition qu'ils feraient, la corde au cou, l'aveu public de leurs méfaits.

Eh bien ! le besoin de mentir était tellement fort chez ce pauvre meunier, qu'il sut mélanger ses aveux, même en présence de témoins, de mensonges si incroyables, qu'on ne put empêcher les paysans indignés de chasser ces deux trompeurs à coups de fouet et de pierres. La ferme du moulin leur fut retirée par le seigneur de Lafeuillée, et ils moururent, dit-on, de misère peu de temps après.

Telle fut la fin de ces *menteurs* en paroles et en actions ; telle est (telle doit être du moins) celle qui est réservée à tous ceux qui désertent, par cupidité et sans retour, la noble bannière de la sincérité.

Les petites croix

Sur tous les chemins de Basse-Bretagne, au sommet des buttes, au coin des fossés, on voit des petites croix de bois devant lesquelles le voyageur se signe en passant.

Il ne faut point croire que ce soit toujours un signe de malheur ou de mort à cet endroit.

«Tous les pâtres font de ces croix, dit E. Souvestre, avec des branches d'ajonc, aux épines desquelles ils fixent des fleurs de genêt ou des marguerites. Il n'est pas rare de voir, sur les fossés, de longues rangées de ces croix fleuries.»

Cela donne la mesure de l'imagination poétique et pieuse en même temps des pâtres de *Breiz-Izel*.

Le diable charbonnier

CONTE

La tradition suivante pourrait faire suite à celle du *Veneur Infernal* (voir ci-dessus la légende sous ce titre), donnant la chasse sur le marais maudit à l'archange saint Michel. Satan fut vaincu dans ce duel étrange, et saint Michel éleva, dit-on, lui-même sur la montagne un oratoire pour son protégé Mikélik.

Mais, malgré sa défaite, Satan revient encore souvent errer sur le lugubre marécage, son *parc* de prédilection, paraît-il, car la porte de l'enfer se trouve non loin de là, au fond du gouffre du Huelgoat.

Le diable, pour mieux tromper les pauvres humains, sait emprunter tous les masques et remplir tous les métiers. Cette fois, nous allons le voir se faire *charbonnier*, et il faut avouer que la métamorphose n'est pas difficile...

I

Or le diable, vaincu par saint Michel, avait juré par ses cornes de se venger terriblement. Dans ce temps-là, les saints remplissaient le monde de leurs bonnes œuvres et de leurs miracles, si bien que les démons n'avaient plus assez d'ouvrage pour gagner leur pain. Quel état choisir ?...

Il y avait autour du *parc au Diable* des taillis épais,

propres à faire du charbon pour chauffer les fours de l'enfer, quand les pratiques y reviendraient ; ce qui ne tarde jamais, hélas !

Satan se fit donc charbonnier. Bronzé au feu infernal, le métier lui allait à merveille ; mais comme il n'était plus jeune, il prit pour aide un apprenti de sept ou huit cents ans, taillé tout exprès pour cette jolie besogne.

Fallait voir nos deux ouvriers abattre les bois en les fauchant comme du foin mûr et en faire des tas énormes de charbon de première qualité.

Cependant le jeune Mikélik était devenu le vieil ermite Mikel. Un soir qu'il priait à genoux sur le seuil de son oratoire, la fumée d'une grande *fouée* de charbon, poussée par le vent d'Est, s'épaissit autour de son asile, à tel point qu'il en éternua douze ou quinze fois de suite, comme un pauvre poussif.

— C'est insupportable, dit-il ; impossible de dire mon chapelet. Non, jamais je ne vis sur le marais fumée de si mauvaise odeur.

Alors il descendit la côte, et voyant les sinistres charbonniers attiser le feu en riant de ce rire particulier aux démons, il écouta sans se montrer.

— Fume, fume, criait le vieux diable rouge, fume toujours, fume plus fort... Du bois ; Belzébuth, encore du bois, et du sec ; allons, courage ! Attise le brasier, souffle dessus, souffle sans cesse ; puis un feu, un feu et une tempête qui roule là-haut la fumée avec la poussière noire tout ensemble, et que le moine en étouffe à force d'éternuer. Ah ! ah ! ça sera drôle.

— Merci, dit le pauvre ermite un peu déconfit.

Satan hurlait dans sa colère, et la fumée montait de plus en plus épaisse vers l'oratoire, car les démons empilaient d'énormes tas de fagots autour du fourneau qui flambait comme un soupirail de l'enfer...

Mikel s'en retourna fort irrité à sa cellule, où il pria Dieu de le délivrer de cette infernale fumée.

Soudain, une inspiration lui vint d'en haut, comme vous allez voir ; et de plus saint Médard, son ami intime, fit tomber à propos une jolie ondée qui abattit la fumée et soulagea le patient.

II

Quand le jour fut venu, Mikel, déguisé en bourgeois de Braspart et muni pour la circonstance d'une certaine dose de malice, s'en alla trouver les charbonniers.

— Je suis collecteur de l'impôt du Roi, dit-il ; ainsi, payez ou allez-vous-en !

Le diable, qui avait fait *la noce* à la dernière foire de Carhaix avec des maquignons, n'avait plus le sou et se trouva fort embarrassé.

— Monsieur le *maltôtier*, dit-il aussi humblement que peut le faire un diable décapé, mon aimable seigneur, je vous paierai... à la Chandeleur, sans faute.

Or, on était au lendemain de la *Quasimodo*. Mikel, quoique moine, n'était pas d'un caractère très endurant.

— *Quasimodo*, je te casse les os, s'écria-t-il en levant son bâton ! Non pas, non pas, messire sacripant sans le sou ; tu paieras à la Saint-Michel, ou je perds mon nom.

— Ouais, fit le diable qui ouvrait ses griffes !

— Si tu bouges, répliqua le pieux *recors* en tirant de sa poche son écritoire remplie d'eau bénite, je t'asperge avec ceci, et c'est de la meilleure que j'ai prise dans le bénitier de Braspart.

Les démons ne bougèrent plus, et voulant gagner du temps, comme de juste, Satan *topa* pour payer ses contributions le jour de la Saint-Michel.

Il est bon de vous dire en outre que le moine *mal-tôtier* avait imposé pour condition que les *fouées* de charbon ne seraient faites dorénavant que de l'autre côté du marécage.

Le diable tint parole pendant quelque temps, par prudence ; mais où la mauvaise habitude reprendrait-elle le dessus, si ce n'est chez le diable ? Si bien que les fourneaux furent peu à peu rapprochés du pied de la colline, et le bon ermite se trouva repris d'affreux éternuements. Cela réjouissait fort nos deux coquins, lesquels, dans leur joie, ne songeaient pas que la Saint-Michel approchait grand train. Notre ermite, voulant faire pénitence apparemment, éternuait sans trop se plaindre, et saint Médard, qui venait le voir de temps à autre, répondait : « Dieu te bénisse ! »

Enfin, la veille de la Saint-Michel, les démons firent un *brûli* plus monstrueux que jamais. La fumée, épaisse comme des nuées de plomb, entourait toute la colline : on n'y voyait goutte. Un vent terrible poussait les bouffées noires du côté de l'ermitage, et le pauvre reclus éternuait à se rompre les côtes, tandis que les autres riaient à se tordre. Si cela continuait, Mikel n'aurait bientôt plus la force de descendre au

parc du Diable pour exiger le paiement des impôts, et la victoire resterait à l'Esprit du mal.

Mais le Bon Dieu n'oublie jamais ses vrais amis ; et quoiqu'il eût déjà un grand nombre de saints illustres dans son Paradis, et beaucoup d'autres sur la terre, il se rappela que c'était le lendemain la fête de saint Michel, l'un de ses plus fidèles, celui qu'il avait prédestiné à terrasser le démon.

Or, au moment où le malheureux Mikel suffoquait au milieu de la fumée, sans pouvoir achever sa prière, voilà qu'une lance tomba du ciel à ses pieds. Cette lance n'était pas de celles que les forgerons fabriquent sur la terre : elle était d'une longueur extraordinaire, et de plus le dard flamboyait comme un tison brûlant. C'était le cadeau de fête que Jésus donnait à son serviteur.

Mikel n'eut pas plutôt saisi la lance sacrée, que les forces lui revinrent, le vent souffla aussitôt en sens contraire, et il put respirer à son aise.

— Le vent tourne, m'est avis, dit le diable étonné. Faut veiller au grain, mon fiston, sans quoi, adieu le charbon et les fours de mon royaume.

— Pas moins, grand-père, répondit le jeune Belzébuth, que c'est drôle tout de même ; voilà la fumée qui rabat sur nous ; nous allons étouffer à notre tour, et l'on n'entend plus l'autre éternuer là-haut. C'est contrariant.

— Attends, attends, mon mignon, reprit le grand charbonnier en gonflant ses joues rouges, avec des yeux qui lui sortaient de la tête aussi gros que des

boulets de trente-six. Attends une minute, et tu vas voir...

Là-dessus, le grand diable se mit à souffler, à souffler, que ça ressemblait à un ouragan véritable ; et puis toute la fumée, balayée par ce soufflet formidable, roula sur les landes et les bois en nuages si noirs qu'il faisait presque nuit par-dessous, dans les pays où ils passaient...

Pendant ce temps-là, Mikel s'avavançait sur le marécage maudit. Il s'était encore déguisé comme la première fois ; mais au lieu d'écritoire, il portait sa lance, qui flamboyait au soleil. Je crois que le diable, ébloui par cette clarté merveilleuse, flaira pourtant le moine sous l'habit du recors, et se mit sur ses gardes.

— Tes impôts, dit l'ermite, tes impôts à l'instant, car le terme est venu.

— Mes impôts ! Tiens ! les voilà ! répliqua le grand diable en jetant sur Mikel un sac de charbon pesant plus de cinq cents livres.

L'énorme sac s'arrêta au bout de la lance que le serviteur de Dieu dirigea contre le démon, en lui disant :

— Voici pour toi la quittance de la Sainte-Trinité !

Satan transpercé poussa un rugissement si épouvantable que la montagne en trembla... Mais le jeune suppôt ayant vu disparaître son grand-père dans un trou béant au milieu du marécage, avait pris la fuite à propos.

— Chien tu seras, s'écria Mikel irrité ; que Dieu te punisse ici même où tu as voulu m'étouffer avec ta fumée !...

Et aussitôt, le petit-fils du diable fut changé en un affreux chien maigre, tout noir, à la gueule rouge et baveuse, comme un chien enragé, et l'on sait que depuis ce temps, au fond de la vallée maudite, on voit souvent passer dans la nuit l'horrible *limier* du démon.

Hélas ! qui l'ignore ? Le limier de l'enfer rôde encore, rôde sans cesse, non pas seulement sur ce marécage de malheur, mais dans toutes les sombres vallées de ce monde, à la poursuite des âmes égarées ou que la soif de l'or a perdues... Et l'on dit que toujours sa besace est pleine quand il rentre au noir séjour des damnés !

Les intersignes

On traite de superstition tout ce qui a rapport au monde surnaturel. Pourtant la peur, la simple peur que tout homme a éprouvée au moins dix fois en sa vie, la peur irréfléchie, subite, sans cause, est un effet surnaturel. Elle n'est pas naturelle, puisque parfois on ne peut lui assigner de cause connue, visible...

Les paysans bretons sont plus francs dans leur croyance aux *intersignes*, qui ne sont que des peurs dont la cause n'est pas explicable pour eux.

Ainsi des lueurs errantes que le voyageur attardé sur les landes sauvages, voit passer dans le fond des vallées ; ainsi des bruits de chars lointains que les échos des rochers répètent en grossissant.

C'est le *Karriguel-Ann-Ankou*, le chariot de la mort qui passe, se dit-il en se signant ; et il regagne épouvanté son logis, où parfois, en effet, il trouve la mort ou le malheur assis à son foyer.

La chapelle de Saint-Guen

HISTOIRE

Ce récit n'est ni un conte, ni une légende, mais il tient un peu des deux genres ; c'est pourquoi nous l'appellerons, si vous voulez, *histoire*. Cela importe peu, d'ailleurs ; et voici comment, à peu près, un vieux jardinier des environs de Vannes me l'a simplement racontée.

Depuis bien longtemps le prieuré de *Saint-Guen*⁹ avait été abandonné, lors de la Révolution. Ses ruines, que l'on disait hantées par des ombres mystérieuses, étaient tombées entre les mains d'un tailleur nommé Kormalo. La chapelle menaçait beaucoup, et comme on venait alors de supprimer tous les saints du calendrier, le citoyen propriétaire manifesta l'intention de la démolir.

Quoique l'esprit révolutionnaire commençât à troubler ce bon pays, les habitants du village vinrent supplier notre homme de respecter l'antique chapelle, lui disant que cette profanation serait punie tôt ou tard ; car il devait être écrit en quelque endroit que celui qui renverserait le toit de l'*Ange-Blanc* périrait infailliblement dans l'année. Kormalo se sentit d'abord un peu troublé dans son projet téméraire ; mais sa femme se moqua de ses scrupules, tout en

⁹ Guen, ou *Gwen-ael*, l'ange blanc.

barattant son lait. De plus, comme notre tailleur était passablement rusé, selon l'habitude des gens de sa profession, il se dit que la prédiction de mort ne saurait l'atteindre, puisque ce ne serait pas lui, mais bien les maçons qui porteraient sur la chapelle le marteau démolisseur.

Voilà donc notre homme qui, par une soirée de novembre, s'en va clopin-cloplant trouver un maçon de Vannes, lequel demeurait en un bouge auprès de la porte *Poterne*. Le temps était noir et pluvieux. Le vent faisait craquer sourdement les grands arbres de la colline. Le ruisseau, changé en un petit torrent, roulait en gémissant ses eaux troublées jusqu'à la mer, qui, haute ce soir-là, battait la base des murailles du vieux château de l'Hermine et de la Tour du Connétable ; et chaque fois que des lames, soulevées par le vent, venaient se briser contre les rochers, des voix funèbres semblaient sortir de la mer et disaient à l'audacieux :

— Retourne, retourne ! — Ou bien : Va-t-en, maudit, va-t-en !!

Mais Kormalo, soit qu'il eût une conscience bronzée, soit qu'il se souvînt des remontrances de sa femme, — et, disons-le en passant, la ménagère avait la réputation d'une avare endurcie, qui mettait singulièrement d'eau dans le lait qu'elle vendait au marché de Vannes, — Kormalo continua son chemin ; puis étant arrivé, trempé, essoufflé, grelottant, devant la porte du maçon, il frappa plusieurs coups :

— Qui frappe si tard ? dit une voix de l'intérieur.

— C'est moi, compère, fit le tailleur, moi, Kormalo, de Guen... ci-devant Saint-Guen, vous savez ?

— Allez au diable, Kormalo de Saint-Guen, et reve-nez demain : votre femme nous a vendu ce matin du lait qui avait diantrement goût d'eau !

— Serait-ce possible ? corne du diable !... ouvrez tout de même, compère, je vous *revaudrai ça*. Ouvrez donc vite-ment, car il fait pluie et froid, et j'ai de l'ou-vrage à vous donner ; cela fera passer le goût du lait.

— À la bonne heure.

Et la porte vermoulue tourna en grinçant sur ses gonds. Le tailleur entra dans la pièce enfumée où le maçon était en train de manger, au coin d'un piètre feu, une écuellée de soupe au pain noir. Une pauvre femme, à l'air misérable, allait et venait en trébu-chant dans l'ombre, que les tisons presque éteints ne pouvaient guère éclairer. Kormalo s'approcha du foyer.

— Bon appétit, citoyen Mahé, dit-il en s'asseyant sur le banc en face ; comment ça va-t-il *par chez vous* ?

— Heuh ! fit l'autre, les temps sont durs et le *gagne* petit.

— Allons, compère, faut du courage en ce monde, corne du diable ! Je venais vous proposer une affaire.

La vieille ménagère, qui rôdait autour, s'arrêta à ces mots et regarda de travers le bourgeois de Saint-Guen.

— Allons, femme, lui dit Mahé, puisque nous avons à causer un peu, allume au moins une *pétrette* (chan-delle de résine).

— C'est guère la peine, marmotta la vieille, tout en

fouillant le tiroir d'une table boiteuse où elle serrait ses chandelles, au milieu de débris d'oignons, de châtaignes, de bouts de ficelle, de morceaux de ferraille, de vieux clous, vieux couteaux, fourchettes édentées, etc.

Quoi qu'il en soit, la chandelle de résine, soigneusement mouchée et fixée dans les serres d'une petite pince qui ornait le fond de l'âtre, projeta bientôt, en pétillant, sa triste lueur sur le sol humide.

— À la bonne heure, fit le tailleur ; on peut jaser, à présent qu'on y voit presque clair.

— Vous disiez donc, patron, que vous aviez de l'ouvrage à donner au pauvre monde ?

— Heuh ! *un petit*, mon vieux. Voici l'affaire en deux mots : ma femme dit que nous n'avons pas les moyens de mettre les couvreurs sur la chapelle du ci-devant. C'est pourquoi nous avons résolu de la démolir...

— Est-il possible ! s'écria la vieille femme avec une telle explosion, qu'elle laissa tomber une écuelle fendue dont elle essuyait l'intérieur. Démolir la chapelle de Saint-Guen, où tant de gens ont obtenu *des grâces* ! Kormalo, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Les *patauds* de Vannes vous ont jeté *un sort*, pour sûr !

Le tailleur, au premier moment, fut un peu bouleversé par cette apostrophe inattendue. Mais au seul souvenir de sa femme, il sentit toute sa résolution lui revenir, et il reprit bravement :

— C'est pourtant bien décidé, corne du diable !

— Alors, j'espère que vous serez tout seul à la démolir, et surtout que mon homme ne s'en mêlera pas, car

on sait qu'il y va de la vie et peut-être du salut, s'écria la bonne vieille en soufflant la *pétrette*, qui s'éteignit. Puis elle se retira dans un cabinet sombre dont elle referma la porte à grand bruit.

Il y eut un moment de silence et d'obscurité profonde. À la fin, Kormalo, assez mal à l'aise, soupira, toussa, souffla sur les tisons et reprit la parole pour se donner du courage :

— Bavardage de commères, que tout cela, dit-il ; j'espère au moins, camarade, que vous n'en croyez pas un mot ?

— Je ne sais pas, fit le maçon.

— Allons, allons donc ! vous me faites pitié ! et puis... Et puis, vous ne risquez rien ; je prends tout sur moi.

— Ah ! en effet, c'est différent, et je m'en vais le dire à ma femme.

— C'est inutile, corne du diable ! vous en causerez tout à votre aise quand je serai parti. Il se fait tard, compère, et l'autre, qui est obligée de veiller là-bas, en attendant mon retour, pourrait me...

— Je ne dis pas non, car on sait que la bourgeoise n'est pas commode tous les jours ; aussi, faisons nos conditions.

— C'est bien ce que je veux, l'ami : dès demain matin, vous démolirez la chapelle, vous et vos aides, maçons et couvreurs, et vous aurez les vieilles pierres à enlever, pour votre peine ; plus votre *soupe trempée* pendant le temps du travail.

— Hein ! patron, tout ça !... Allons, vous plaisantez ;

vous y ajouterez bien les vieilles ardoises à emporter aussi ?

— Allons, fit Kormalo, va pour les vieilles ardoises ; mais que dira ma femme !

— Vous y mettrez bien encore la vieille charpente ?

— Impossible, compère ; ma femme compte là-dessus pour nous chauffer trois hivers durant ; réfléchissez.

— C'est tout vu et bien vu, Kormalo ; et puis vous me compterez, en sus, douze à quinze écus de bel argent pour les risques et pour mes aides. Hein ! est-ce dit ?

— Mahé, vous voulez m'écorcher vif ; et jamais ma femme...

— Au diable votre femme, et dépêchez-vous, car si la mienne revient avant que nous ayons *topé*, faudra déguerpir et laisser Saint-Guen à sa place.

— Ah ! c'est dur, c'est bien dur, pour un pauvre homme. N'importe, topez là, pour... pour onze écus ; mais vous nous ruinez, Mahé ; vous nous saignez aux quatre membres, et faudra rudement grelotter l'hiver prochain pour rattraper ça.

Vlan ! La lourde main du maçon retomba dans celle de son digne compère. Aussitôt ils levèrent la séance, et Kormalo reprit la route de Saint-Guen, sous un temps d'enfer. Chemin faisant, il se disait :

— J'ai mis le maçon *dedans*, car il n'y a, dans toute la chapelle, ni ardoise, ni poutre qui ne soient vermoulues...

II

Kormalo entendit, il est vrai, en passant sur le pont, comme des gémissements qui avaient l'air de dire :

— Fourbe ! fourbe ! Malheur, malheur ! — Mais notre fripon, dont la conscience était boiteuse, enfonça son chapeau sur ses oreilles afin de ne pas entendre, et continua de marcher en sifflant pour s'étourdir.

Le misérable, à son arrivée à Saint-Guen, eut à subir, de la part de sa moitié, une algarade d'autant plus verte, que tout le lait de la journée avait *tourné* complètement. Enfin, après une *élégie touchante*, qui dura bien un grand quart d'heure aux dépens de son mari, la ménagère se consola en disant que, pendant trois semaines au moins, elle mettrait dans son lait encore plus d'eau que d'habitude, afin de rattraper *les pots tournés*...

— Vous auriez tort, lui répondit Kormalo, quand elle s'arrêta faute d'haleine, vous auriez grand tort ; car on connaît trop vos *maleries*, si bien que c'est une des causes pour lesquelles Mahé a été si *dur à la détente*.

— Mahé est un sot, et vous un autre de l'avoir écouté, entendez-vous ? Allez vous coucher, Kormalo, et ne raisonnez pas, ou je vais... Mais non, attendez un peu, fainéant, vous êtes toujours pressé quand il s'agit de vous reposer. Voyons, allumez la vieille lanterne... Tenez donc la chandelle plus droite, sinon le suif coulera. C'est ainsi que vous prodiguez tout et que vous finirez par nous mettre sur la paille...

Kormalo voulut risquer un mot.

— Taisez-vous, bavard, reprit la ménagère, ne perdez pas ainsi votre temps en paroles, inutiles. Prenez donc la lanterne et suivez-moi. Allons promptement dans la chapelle enlever tous les morceaux de bois qui sont tombés de la charpente et rangés le long des murs. Ce sera toujours autant de gagné, pour compenser votre sot marché.

Kormalo alla donc quérir la vieille lanterne dans *le jar* (l'écurie); il y plaça la chandelle allumée et se dirigea, sur les pas de sa femme, vers la porte de la chapelle.

— Par les cornes du diable ! s'écria Kormalo en approchant, on dirait que le vieux Guen chante un *de profundis* dans sa niche. Écoutez, femme, nous ferions peut-être mieux de rentrer au logis.

— Vous ne serez jamais qu'un poltron, répondit la femme; avancez donc et ouvrez la porte. Ne comparez-vous pas que c'est le vent qui ronfle entre les ardoises et les lattes pourries ?

Et ils entrèrent dans la chapelle, où quelques hiboux, effrayés se mirent à voleter en rond sous la voûte de planches qui, ainsi que le reste de l'édifice, menaçait ruine depuis longtemps.

— C'est égal, reprit le tailleur peu rassuré, j'aimerais mieux m'en aller d'ici.

— Oui, fainéant, quand je vous aurai mis un bon faix sur le dos... Allons, tenez-vous droit, si c'est possible, je vais vous charger; y êtes-vous ?...

— Assez ! assez ! soupira le pauvre éreinté, jamais

je ne pourrai porter tant de gros morceaux de bois jusqu'à notre hangar, surtout sans y voir clair.

— Allez toujours, dit l'impitoyable maraudeuse ; je vais mettre la lanterne sur le pas de la porte ; par ce moyen, nous y verrons assez tous les deux.

— Et vous, femme, répondit le pauvre hère en gagnant péniblement la porte sous le fardeau qui menaçait de l'écraser, faites bien attention à ce tas de bois qui est derrière l'autel ; il est si penché que je crois qu'il va tomber.

— Allez donc, vous dis-je, et laissez-moi tranquille. Je vais vous apprêter un second faix un peu plus *fonable* (copieux) ; ainsi, revenez vite.

Il y avait, en effet, au fond de la chapelle, un amas de débris provenant de l'éboulement de la tourelle. Kormalo réussit enfin à porter son bois dans le hangar et s'en revint piteusement. Il ne se pressait pas trop, et réfléchissait au marché qu'il avait conclu avec le maçon, lorsque tout à coup un grand bruit se fit entendre. Notre homme épouvanté essaya, dit-on, de courir pour rentrer dans l'édifice ; d'autres assurent, au contraire, qu'il n'y pénétra qu'avec précaution et après s'être assuré de l'état des lieux. Toutefois, il prit la lanterne que sa femme avait laissée auprès de la porte et s'avança dans l'intérieur. Il ne vit rien d'abord, tant la poussière était épaisse. Mais il entendit bientôt des cris étouffés qui avaient l'air de sortir de dessous la terre. Peu s'en fallut que le brave tailleur ne prît la fuite ; mais, reconnaissant enfin son nom prononcé par la voix dolente de sa femme, il s'enthardit jusqu'à pénétrer au fond de la chapelle et vit

alors que tout le grand tas de matériaux, décombres et pièces de bois, dont nous avons parlé, se trouvait renversé, pêle-mêle, derrière l'autel. C'était de là que sortaient les gémissements de la Kormalo :

— Miséricorde ! j'étouffe... Le fainéant va me laisser mourir... — Puis elle ajoutait : — Seigneur ! ayez pitié de moi !... Je ne mettrai plus d'eau dans mon lait si vous me laissez sortir d'ici !... À l'aide ! à l'aide !

Kormalo, qui avait compris toute la gravité de l'accident, ne pouvait ouïr ces jérémiades, car il courait déjà de son plus vite au village pour y quérir assistance et main-forte. Les paysans voisins, réveillés par le vacarme, le suivirent enfin d'assez mauvaise grâce, et ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à retirer la femme du tailleur de cette tombe anticipée. La malheureuse créature, sans doute par une punition du ciel, ne s'en releva jamais, à ce que l'on dit : elle était toute contusionnée, meurtrie, moulue ; et, chose étrange (mais, hélas ! trop commune en ce triste monde, où l'intérêt aveugle les humains), elle n'en fut que plus acharnée à la démolition du saint édifice où elle avait failli trouver un tombeau.

Le lendemain matin, maître Mahé arriva donc avec ses compagnons, et avant le coucher du soleil, saint Guen, patron de ces lieux, saint Guen endormi depuis plus de trois cents ans dans une douce béatitude, le doux ange aux blanches ailes, n'avait plus de toit sur sa vénérable tête. Mais de pieuses mains vinrent enlever l'image vénérée et la transportèrent dans l'église Saint-Paterne, de Vannes, où elle repose en paix...

La tradition populaire, toujours équitable en ses

jugements, dit que Kormalo, le mauvais couturier, ayant poussé l'impiété jusqu'à défricher le cimetière qui se trouvait au Levant de la chapelle, mourut misérablement dans l'année. Sa femme traîna un peu encore, mais sans pouvoir retourner dans son *jar* traire ses vaches et baptiser son lait.

Depuis ce temps-là, il y a de vieilles gens qui ont vu, la nuit, dans les ruines, errer des ombres, peut-être des âmes en peine ; et dans la cour, on a vu la Kormalo penchée sur le puits d'où elle s'efforce de tirer de l'eau. Enfin, on dit dans le pays qu'il en est ainsi de toutes les fermières qui, durant leur vie, ont mis *de l'eau dans leur lait*.

Pour moi, ajouta le vieux jardinier en terminant, je crois que dans ce monde il vaut mieux rester pauvre et honnête que de faire des tromperies ; et savoir mettre à propos *de l'eau dans son vin*, quand on a la bonne chance d'en avoir.

Métempsycose

La croyance aux transformations d'hommes en animaux était assez populaire autrefois. Ainsi, Merlin pouvait se changer en chien noir, et l'on dit qu'il erre parfois sous cette forme dans le vaste marais du Mont-Saint-Michel, en haute Cornouaille. Taliésin aussi se vantait de pouvoir se transformer « en biche, coq ou chien ».

Saint Ronan, enfin, rapporte *Albert de Morlaix*, fut accusé « d'estre négromantien et de courir le garou changé en beste-brute ».

L'heureux voleur

CONTE

Voici une tradition *originale*, ce me semble, en ce sens qu'elle est aussi peu altérée que possible dans sa parure rustique et primitive. Non, elle n'est pas descendue sur nos rivages des hautes cimes du Caucase ou de l'Hymalaïa, quoi que l'on puisse imaginer de l'origine de nos contes.

Il est vrai qu'en étudiant avec soin beaucoup de contes orientaux, par exemple l'histoire d'*Ali-Baba et des Quarante Voleurs*, on croit avoir trouvé une grande parenté entre les traditions du monde entier...

Peut-être ; car il y a des voleurs en tous pays. Seulement là-bas, aux environs de Samarkand, de Bagdad ou de Bassora, les voleurs ne voyagent guère qu'à cheval, tandis que chez nous ils cheminent presque toujours à pied, les pauvres diables..., à moins pourtant qu'ils ne soient des *artistes* de premier ordre, auquel cas ils vont en équipage.

Mais c'est assez, et revenons à notre conte.

I

Il était une fois un vieux sacristain du bourg de Lok Mélard, lequel avait trois fils. Se voyant bien près de mourir, il leur dit :

— Mes enfants, voici mon héritage : ma faucille et ma bêche, mon livre de messe et mon *pistolet d'arçon*.

Que voulez-vous ? Oui, le vieux bedeau avait un pistolet, à ce que l'on affirme, quoique cette histoire soit bien vieille...

— Maintenant, continua le bonhomme, voyons, Olyer, toi qui es l'aîné et qui as tant d'esprit, quel état veux-tu, mon garçon ?

— Moi, mon père, répondit le jeune paysan, vous le savez, j'aime le bon Dieu : je serai prêtre s'il lui plaît.

— C'est bien, mon fils ; je t'ai déjà recommandé à M. le recteur. Tiens, voici mon livre de messe... Et toi, Fanch, que seras-tu ?

— Oh ! moi, répliqua Fanch, je ne serai rien du tout ! La vie est trop courte pour se gêner. Je veux vivre sans rien faire, si je puis. J'irai peut-être en journée deux ou trois jours par semaine pour gagner mon pain ; ainsi, je prends l'état de *paresseux*.

— Ah ! mon garçon, reprit tristement le bedeau, tu ferais mieux de travailler ; c'est la loi de Dieu... Enfin, à ton idée. Prends donc la bêche et la faucille... Et toi, mon petit Josébik, continua le pauvre mourant en s'adressant au dernier de ses fils : Que veux-tu être, à ton tour ?

— Pour moi, répondit l'enfant, je serai... voleur !!!

— Ciel ! fit le malheureux père, tu seras voleur !... Triste état, car il y a sur terre des gendarmes, et là-haut, Celui qui voit clair la nuit comme le jour... Si tu persistes, tu auras mon pistolet ; mais réfléchis bien avant...

Le vieux bedeau, qui avait creusé tant de fosses pour les autres, eut droit à la sienne comme il achevait ces mots. Ses enfants le pleurèrent, Olyer beaucoup, Josébik un peu moins, tant il était innocent, et Fanch, hélas ! pas du tout.

Il faut vous dire qu'Olyer, qui chantait déjà au lutrin, avait de la bonté, de la capacité et de l'ambition, tandis que Fanch était brutal et fainéant. Josébik, lui, était alerte, grand coureur de bois et landes, mais si simple, qu'on l'avait surnommé *diod* (niais).

On lui avait raconté tant d'histoires de brigands, dont les aventures lui semblaient désirables, qu'il s'était dit : « Moi, je serai voleur ! »

Il y en a tant qui prennent cet état, sans le dire, sur tous les grands chemins du monde... *Allez toujours*¹⁰.

Peu après la mort de leur père, nos trois garçons se mirent en route, chacun de son côté : Olyer pour le presbytère, Fanch pour dormir dans quelque grange, et Josébik, le nez en l'air, pour chercher une condition en rapport avec ses goûts... de voleur.

Comme c'est du petit Diod que nous allons raconter les aventures, il est bon de vous dire qu'il était âgé de quatorze ans à peine, qu'il était gentil tout à fait, et que ses yeux bleus avaient un doux regard qui n'allait pas beaucoup avec son futur métier.

N'importe. Le voilà donc en route pour chercher une place. Le premier jour, il frappa à plusieurs portes.

¹⁰ C'était *le mot favori* du conteur.

— Que veux-tu, mon joli petit garçon ? lui disait-on en ouvrant.

— Me gager, s'il vous plaît.

— Ah ! te gager... Et quel est ton état ?

— Moi, je suis voleur, répondait Josébik.

Et chaque fois, le maître de la maison, fort étonné, lui répondait :

— Tu commences trop jeune, mon petit nigaud. Voici le grand chemin, tu peux filer.

Le second jour, ce fut la même chose à peu près, sauf qu'un fermier en colère le fit poursuivre par ses chiens. Enfin le troisième, sur le soir, mourant de fatigue et de faim, il alla frapper au milieu d'une forêt, à la porte d'une hutte de bûcheron.

— Entrez, dit un homme de mauvaise mine, vieux, déguenillé et boiteux. Que veux-tu donc, mon petit vaurien ? Viens-tu par ici pour me voler ?

— Ma foi, ça se pourrait si vous aviez de quoi, dit José en montrant son pistolet ; car je suis voleur de mon état.

L'homme le regarda de travers, et bientôt se mit à rire de toutes ses forces en disant :

— Ah ! tu es voleur, mon petit, bon métier que tu as choisi ; mais à bas le pistolet, et dis-moi clairement ce que tu veux ?

— Me gager avec vous, répondit Josébik.

Le vieux boiteux, voyant l'air de simplicité du petit vagabond, lui répondit d'un ton moins rude :

— C'est bon, c'est bon : te voilà tout gagé, avec

ta soupe tous les jours pour gage, quand tu auras ramassé de quoi la faire ; et si tu veux déjeuner demain matin, tu n'as qu'à aller là-bas, à mi-côte, sur la grand-route ; alors la première voiture qui passera... tu comprends ?

— Pas trop, fit José, car, voyez-vous, l'homme, je ne sais pas encore bien mon état.

— Je m'en doutais, à ton air ; mais ça viendra, mon garçon ; et quand ma diable d'entorse sera passée, nous irons ensemble. Pour le moment, écoute : lorsqu'une voiture arrivera au milieu de la côte, tu te jetteras, ton pistolet à la main, à la tête des chevaux, en criant : « Ho ! ho ! arrête ! la bourse ou la vie ! » Et, pour sûr, on te donnera une bourse.

— Après ?

— Après, tu compteras l'argent sur le bord du chemin pour voir ce qu'il y a, et tu viendras en courant m'apporter la bourse.

— Comme ça, dit José, je vous apporterai la bourse ?

— Oui, imbécile, et vite encore, de peur des estafiers de Saint-Martin qui pourraient rôder par là... *Allez toujours.*

Là-dessus, voilà le jeune voleur parti et bientôt rendu à la grande montée que le bûcheron lui avait indiquée. Au bout de deux ou trois heures, vers minuit, il entendit sur la route « trip, trep, trip, trep ». Puis un cavalier arriva, qui gravissait la côte au pas de son cheval.

— Holà ! ho ! arrête ! la bourse ou la vie ! cria José en armant son pistolet.

Pour un brigand, il n'était pas crâne, le pauvre petit Diod ; il mourait de faim et grelottait de froid ; mais comme le voyageur était sans armes et ne pouvait pas distinguer la figure de son voleur, il prit peur aussitôt, lui jeta sa bourse et partit au grand galop.

— Ah ! ah ! fit José, ça commence bien, tout de même.

Il prit donc la bourse, la délia, la vida sur le bord du chemin et il se mit à compter les écus, jusqu'à vingt, car il ne savait pas plus loin.

— C'est bon, se dit-il, en admirant l'argent qui brillait au clair de la lune. À présent, filons avec la bourse.

Et le voilà de courir à perdre haleine jusqu'à la hutte du bûcheron.

— As-tu fait un bon coup, au moins, lui dit le boiteux ?

— Ah ! je crois bien. Voyez plutôt, dit Josébik en lui jetant la bourse, que le bûcheron se mit à tourner et retourner en tous sens.

— Eh bien ! et l'argent, où est-il ?

— L'argent ! J'ai fait, patron, comme vous m'aviez commandé : je l'ai compté sur le bord de la route, où il est encore, apparemment.

Le bandit eut bien envie de se mettre en colère, mais il se contenta de jurer fort et de renvoyer son apprenti chercher les écus qu'il avait laissés si imprudemment... Oui, imprudemment, car en arrivant à la place où il les avait comptés, Josébik n'y trouva rien du tout. Sans doute de vrais voleurs étaient venus là et en avaient profité.

Ma foi, le boiteux ne fit pas bon accueil au pauvre Diod, qui attrapa une douzaine de coups de trique pour son souper, afin de lui apprendre son état... *Allez toujours.*

II

Cependant, à la tombée de la nuit suivante, le vieux brigand, dont la jambe n'était pas tout à fait guérie, dit encore au jeune garçon :

— Écoute, l'ami. Si tu veux manger demain un peu plus qu'aujourd'hui, faut retourner à la chasse et t'y prendre un peu mieux. Cette fois, tu demanderas la bourse ou la vie, comme de raison, c'est le *pater noster* du métier ; puis, quand tu auras la bourse et l'argent, tu viendras me les apporter en courant, sans compter. Tu m'entends, pas vrai, ou sinon, gare à toi !

Josébik fit comme la première fois. Bientôt il vit venir un beau carrosse avec un fanal rouge, deux beaux chevaux gris et un grand cocher sur le siège.

— Ho ! ho ! arrête ! la bourse ou la vie ! — pistolet en avant.

Le laquais était poltron, apparemment, et il n'y avait dans le carrosse qu'un vieux monsieur, à figure de juif, lequel, sans se faire prier davantage, jeta sur le chemin un sac ventru qui sonna bien fort en tombant. Aussitôt le jeune voleur lâcha la bride des chevaux et laissa partir l'équipage. Il crut bien entendre rire au fond de la voiture, mais il n'y prit point garde, saisit le sac et s'enfuit à grandes enjambées. Arrivé dans la cabane, il lança la grosse bourse aux pieds de son maître, qui se jeta dessus à corps perdu et vida tout ce

qu'elle contenait sur la table. — *Drik, drik, drik*, — y en avait-il, mon doux Sauveur, y en avait-il dans le sac : au moins quinze livres !...

Et pourtant, voilà le brigand d'une colère rouge, si bien que voyant déjà la trique levée, le fils du bedeau jugea à propos de filer sans dire gare et prit la clef des champs et des bois, où il courut sans s'arrêter la moitié de la nuit.

Vous allez croire que le boiteux était devenu fou... Peut-être, car il y avait de quoi, et cela se comprend, puisque le sac n'était rempli que... de clous, de clous tout rouillés. Ah ! ah ! c'était le cadeau du vieux juif à l'adresse des voleurs de grand chemin. La *recette* est assez bonne ; ne l'oubliez pas.

Or, le lendemain soir, notre voleur novice, dont les dents étaient longues, se dit naturellement qu'il connaissait à présent son état et qu'on ne lui donnerait plus des clous pour de bon argent. Il résolut donc d'aller pour son compte à la montée qu'il connaissait, vu que le poste était excellent. Comme il approchait, il crut entendre rouler une voiture, et puis, un moment après, une grosse voix qui criait : « Arrête ! la bourse ou la vie ! »

— Bon, je suis trop tard, pensa Josébik. La place est prise...

Et il allait filer, quand il entendit une petite voix crier avec épouvante : « Au secours ! au secours ! »

Il paraît que le pauvre Diod avait autant de cœur que de simplicité, car sans hésiter il s'élança sur le chemin et courut au carrosse, que deux hommes étaient en train de dévaliser. D'un coup de pistolet il

tua l'un des brigands, et l'autre prit la fuite à la vue du petit démon qui le menaçait de son couteau tout ouvert.

Alors Josébik regarda dans la voiture, où il vit une vieille dame tenant sur ses genoux une jeune fille évanouie. La dame le remercia, comme de juste, et lui dit de voir où était le cocher.

José ayant détaché une des lanternes du carrosse, se mit à chercher sur le chemin et trouva deux hommes morts : l'un était le cocher, que les brigands avaient tué, et dans l'autre il reconnut le boiteux, son ancien maître, qui avait attrapé la balle de son pistolet. Il vint informer la dame de ce qui était arrivé, et put voir les traits de la jeune demoiselle, revenue à elle... Oh ! Seigneur ! elle était si jolie, si jolie, que José resta, bouche ouverte, à la regarder comme un imbécile. Puis il se dit qu'en sa qualité de voleur il devait se montrer capable de tout, et offrit à la vieille dame de conduire l'équipage où elle voudrait.

— Vous serez bien récompensé, lui dit la dame, de votre bonne action, car vous n'êtes pas un voleur, vous ?...

José fut sur le point de répondre *que si*, mais il n'en eut pas le temps, car les chevaux impatients se mirent à se cabrer. Il sauta promptement sur le siège, et la vieille dame lui dit d'aller tout droit, jusqu'à une grande grille qu'il verrait sur la gauche. Et voilà notre voleur en équipage... *Allez toujours.*

Deux lieues plus loin, on aperçut beaucoup de lumières qui brillaient à plus de cent fenêtres, et à main gauche, une grille de fer avec un grand por-

tail en acier poli, sculpté comme un *jubé*, dont les clous d'argent brillaient au clair de la lune. C'était magnifique !

Au bruit du carrosse, douze valets, chamarrés autant que des suisses de cathédrale, et portant des flambeaux, vinrent ouvrir la grille pour recevoir l'équipage ; et puis un vieux seigneur, vénérable, tout habillé de velours brodé d'or, prit dans ses bras la jolie demoiselle, en lui disant :

— Katou, ma fille chérie, pourquoi arrives-tu si tard, et pourquoi pleures-tu ?

— Ah ! mon père, répondit-elle, c'est le jeune homme que vous voyez là, à la place du cocher ; c'est lui qui...

— C'est bon ! dit le seigneur courroucé. Holà ! holà ! vous autres, qu'on lui coupe le cou !

Et aussitôt quatre ou cinq gaillards de saisir le pauvre Josébik, et l'un d'eux de tirer son sabre...

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria fort à propos la vieille dame, et que Votre Majesté sache que ce jeune homme nous a sauvées d'une mort inévitable...

C'est bien, voilà qui va fort bien. Plus de sabre pour Josébik, mais du rôti, des gâteaux, des confitures, et puis un lit, un lit à dormir vingt-quatre heures durant, et le lendemain des habits distingués, une toilette de prince, car vous voyez que le fils du bedeau était tombé dans le palais d'un roi, s'il vous plaît !... Ensuite il déjeuna avec le monarque et la princesse Katou. Celle-ci, pour dire la vérité, regardait déjà tendrement son sauveur, à qui le roi demanda poliment quel était son état !... son état, vous entendez.

Josébik, qui ne savait pas mentir, allait répondre :
« Moi, je suis voleur. »

Mais par un coup de chance étonnant, il avala de travers une tête de bécasse, si bien que les paroles et la tête lui restèrent dans la gorge.

Ah ! que de gens qui eussent été heureux d'avoir, une fois au moins en leur vie, une tête de n'importe quoi dans la gorge pour les empêcher de dire une sottise... *Allez toujours.*

III

Inutile de vous raconter comment le roi prit en affection le gentil sauveur de sa fille, ni de vous dire que la plus tendre amitié unit bientôt les deux enfants. Josébik eut des professeurs en quantité et ne fut pas longtemps à devenir un monsieur comme il faut.

Les années passèrent là-dessus, comme elles passent, par la grâce de Dieu, sur le bien et sur le mal. Enfin un jour (et je ne voudrais pas jurer que le coup n'eût pas été monté d'accord avec la jeune princesse), Josébik vint trouver le roi dans son cabinet et lui demanda... sa fille en mariage.

Oh ! oh ! une princesse en mariage pour un ex-voleur ! C'était un peu aventuré. N'importe, José parlait avec assurance et ne ressemblait plus au pauvre Diod de Loc Mélard.

Le roi commença par le regarder avec une grande surprise ; mais se souvenant que José avait sauvé sa fille, il se calma et lui dit avec bonté :

— Mon ami, Katou est princesse, tu le sais, et son

mari sera roi à ma place. Tu demandes ma fille... Encore faut-il que je sache si tu es de bonne famille ; par exemple, s'il n'y pas eu de mauvais sujets ou des voleurs parmi tes parents ?...

Pauvre Josébik ! il allait cette fois avouer qu'il avait été... Il regarda tout autour de lui. Pas la moindre tête de bécasse pour l'étrangler. Non... mais la blonde et jolie tête de Katou qui parut à la porte et vint chuchoter aussitôt à l'oreille du vieux monarque, en regardant en dessous, à la mode des *pennerez* (ou héri-tières) dont le petit cœur est pris.

Finalement, le roi répondit à notre amoureux lorsque la princesse se fut retirée :

— Écoute, mon garçon, donne-moi seulement la preuve que tu es d'une famille distinguée, et Katou est à toi.

Jugez de son désespoir... Une famille distinguée. Lui qui avait un frère paresseux et vagabond, un autre bedeau à Loc-Mélard, et lui... un ancien voleur !

Dieu du ciel ! que faire à cela ? que devenir ? On ne fait pas des princes avec des mendiants... *Allez toujours.*

Voilà donc le fils du bedeau en train de dire *kénavo*, au revoir à sa belle chambre, au vaste palais et à sa douce amie pour jamais, peut-être... De la sorte, il s'en alla errer à l'aventure par les rues de la ville voisine, et ne sortit de sa rêverie qu'au moment d'être renversé par un carrosse attelé de quatre chevaux.

— Place ! place ! à M^{gr} Olyer.

— Tiens, se dit José, c'est assez drôle : M^{gr} Olyer... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, mon gentilhomme, que c'est notre nouvel évêque qui fait son entrée en sa ville épiscopale.

Tout à coup, Josébik éprouva comme un avertissement au fond du cœur et se mit à courir après le carrosse de l'évêque, qui descendit devant le porche de la cathédrale.

O stupéfaction ! c'est à n'y pas croire. Le malheur a-t-il troublé la raison du pauvre abandonné ? Écoutez plutôt...

— Olyer, mon frère !

— Josébik, est-ce possible ?

— Je te croyais bedeau à Loc-Mélard.

— Non, mon ami, tu le vois, je suis évêque par la grâce du bon Dieu.

Oui, la grâce de Dieu était là, on n'en peut douter, car le roi, qui accourait pour saluer le seigneur évêque, fut fort étonné à la vue de Josébik qui le servait dans ses bras.

Que vous dire de plus ? Le fils du bedeau était de bonne famille, puisqu'il embrassait un évêque en l'appelant « mon frère ». Personne n'eut l'idée de chercher ailleurs. Pourquoi, s'il vous plaît ? Pour trouver Fanch le paresseux... Cela aurait gâté toute l'affaire. La vérité est que, sans avoir pris l'état de voleur, comme José, Fanch avait été pendu pour ses méfaits.

Finalement, M^{gr} Olyer bénit le mariage de Josébik et de la blonde Katou. Il y eut noces et festins magni-

fiques ; mais le vieux tisserand qui m'a appris cette histoire n'a pu me les raconter parce que, disait-il, jamais il n'eut la chance d'être invité à la table d'un roi... Quel dommage ! Il y en a beaucoup dans le même cas, et pour se consoler, le conteur ajoutait, avec plus de bon sens que de rime :

— Allez toujours,
Enfant de *chœur* (de cœur)
Peut être évêque ;
Parfois voleur
Devient honnête ;
Mais paresseux, oh ! c'est fatal !
Finit toujours mal.

La fontaine de Baranton

HISTOIRE

Il y a dans la forêt de Paimpont (l'antique Brocéliande) un val lugubre et sombre : c'était le *val sans retour* où les *faux amants* erraient prisonniers, jusqu'au jour marqué par la tendre *Viviane*, qui, touchée de leurs larmes, venait enfin les délivrer. Non loin de là se trouve la fontaine, jadis bouillante, de Baranton, dont la margelle était une émeraude. Merlin avait longtemps caché dans ces lieux sa tendresse légendaire pour la fée Viviane. Le récit que nous allons raconter, et que l'on pourrait intituler *Les deux Souhairs*, ne remonte pas aussi haut que Merlin, et je ne sais si Viviane gémit encore sur la margelle, devenue pierre, de cette fontaine jadis merveilleuse ; toujours est-il qu'au temps, du reste incertain, de notre simple histoire, la source était gardée, disait-on, par une belle fée, tantôt bonne et secourable, tantôt sévère et cruelle, selon la conscience de celui qui osait l'implorer.

I

Sur le bord de la forêt demeurait alors un vieux bûcheron, accablé d'années et d'enfants. Sa seule fortune était son cœur, que remplissait la crainte de Dieu.

Un soir que, chargé d'un faix de bois sec ramassé

dans la forêt, il traversait, au clair de la lune, le val redouté, il aperçut, assise sur le bord de la fontaine, une belle dame blanche qui pleurait et dont les larmes d'argent tombaient dans l'eau de la source.

Comme Fiacre avait bon cœur, il déposa son faix, et, s'approchant de la fontaine, son chapeau percé à la main, il dit à la belle désolée :

— Vous pleurez, madame ? Ah ! si un pauvre homme pouvait quelque chose pour vous consoler, me voilà.

La dame le considéra en souriant et lui dit :

— Me consoler, mon ami ?... Est-ce possible, moi qui pleure sur la méchanceté humaine, dont je vois les reflets sur la surface de cette eau limpide. Les crimes des hommes y produisent une sorte de tempête ; mais une bonne action en fait sourire le cristal. Tenez, voyez vous-même : la fontaine rit en ce moment. Oui, vous êtes un homme honnête et vertueux ; faites un souhait, il sera exaucé.

— Un souhait, madame ? dit Fiacre ; moi, le pauvre Fiacre, souhaiter quelque chose ?... Ah ! je ne souhaite rien que du pain pour mes enfants, et le paradis pour nous tous, à la fin de nos jours.

— Brave cœur, fit la dame, vos vœux seront accomplis ; soyez heureux.

Et Fiacre, portant son faix, comme un chrétien qui porte gaïement sa croix, reprit en chantant le chemin de sa maison.

Avant d'y arriver, il rencontra son voisin Grégoire, qui lui demanda d'où il venait si joyeux.

— Tu chantes, toi, imbécile, lui dit-il, et pourtant on sait que tu n'as pas le sou. Comment fais-tu ?

— Quand j'ai un sou, répondit le pauvre Fiacre, je n'en désire pas deux ; voilà tout.

— Comment ! animal, reprit Grégoire, tu veux te moquer de moi ; et je crois que ce bois a été volé dans mon taillis. Prends-y garde ! Dis-moi d'où tu viens, ou je te fais mettre en prison !

— Je reviens de la forêt, du côté de la fontaine de Baranton, où j'ai rencontré une dame toute blanche, qui m'a dit de faire un souhait.

— Un souhait, à toi, double fourbe ; alors je parie que tu as souhaité de l'argent ?

— Non pas, non pas.

— Ou bien une métairie et des rentes, pour ne rien faire, fainéant.

— Pas davantage.

— De l'or, de l'or plein des tonnes ! s'écria Grégoire.

— Ma foi, non : de l'or, des rentes, ça me gênerait pour dormir, comme des souliers pour marcher ; j'ai demandé du pain et le paradis pour ma famille, la dame me l'a promis, et je suis content. Bonsoir, maître Grégoire.

Là-dessus, Fiacre tourna le dos à son voisin le pince maille, et s'éloigna en chantant toujours.

Grégoire se mit à réfléchir : Une dame ! un souhait !... Si j'allais aussi à la fontaine, moi, pour dénicher un bon *magot*... Mais il est tard, le vent se lève, la nuit sera noire, et le chemin du vallon hanté et difficile... Oh ! je n'irai pas tout seul, au moins.

Il faut vous dire que Grégoire était un vieil avare peureux, lâche, et, de plus, maigre comme un vrai coucou, et qu'il ne pouvait se décider à se marier, dans la crainte de tomber sur une bourse creuse. Grégoire ne déjeunait pas tous les jours, ou ne déjeunait que le soir.

Ce jour-là, il n'avait pas déjeuné ; mais l'aventure de Fiacre lui revenait sans cesse, si bien qu'oubliant son régal, il se décida pour le voyage de la forêt. Il se mit donc à retourner toutes ses vieilles poches percées et finit par en retirer cinq ou six sous moisis, destinés à récompenser son compagnon d'aventure. Or, ce compagnon était un vagabond sans feu ni lieu, qui gîtait dans une hutte à côté, bâtie avec de la boue sur le terrain de Grégoire.

L'avare, aussitôt, alla relancer le lapin dans son terrier.

— Charlo, lui dit-il, veux-tu gagner trois sous sans peine ?

Charlo, qui ronflait sur un tas de fougères, répondit en grognant qu'il aimerait mieux en gagner six sans rien faire.

— Eh bien ! six tu auras, mon luron ; mais viens vite, car le temps se gâte.

Charlo se leva de mauvaise humeur, et suivit son patron en grattant avec une sorte de rage sa tête ébouriffée.

— Où allons-nous ? fit-il.

— Qu'est-ce que ça te fait ? répliqua Grégoire.

— C'est vrai, patron, mais je veux l'argent avant

d'aller plus loin, car on vous connaît pour un vieux chiche.

Et notre coquin se campa sur le sentier, comme un cheval rétif qui refuse d'avancer.

— Tiens, attrape, animal, fit Grégoire, en lui jetant les six sous promis ; et partons vite.

Les deux aventuriers prirent alors le chemin de la forêt, dont Charlo le maraudeur connaissait tous les détours. Chemin faisant, Grégoire informa son compagnon du but de l'expédition. Quand ils arrivèrent sous la voûte des grands chênes, il faisait noir comme chez le diable ; la pluie tombait, et le vent, agitant les arbres, poussait en travers des sentiers des branches mouillées qui entravaient à chaque pas la marche des deux coureurs de nuit.

— Vilain temps ! chienne d'équipée ! dit Charlo ruisselant ; j'ai bien envie de m'en aller.

— Oh ! n'en fais rien, camarade, dit Grégoire, effrayé à l'idée de rester seul dans la forêt.

— Ce brigand de vent vaut plus de six sous, reprit Charlo, même pour un chichard comme vous. Ainsi, voyez : je veux encore de la monnaie, sinon...

— Oui, oui, je te le promets, fit l'avare, dont les dents claquaient de peur et de froid ; je t'en donnerai douze... non, six autres, au retour ; mais ne t'en va pas.

— Au retour, maître Grégoire, allons donc ! Avec ça que vous avez de la parole ! Alors, jurez, jurez tout de suite par votre patron, par le diable, qui vous écorchera un jour, comme tous les avares de la terre...

— Tais-toi, tais-toi, malheureux ! Ne parle pas du démon dans un tel endroit et à pareille heure ! Oui, je jure, je jure tout ce que tu voudras. À présent, comme tu es plus fort que moi, marche en avant.

— Quel vieux capon vous faites ! reprit Charlo en soutenant l'avare, qui trébuchait ; tâchez de vous tenir sur vos vieux manches à balai. Mais que le tonnerre m'écrase, si je comprends pourquoi vous allez risquer votre vieille peau à cette satanée fontaine, que le vieux Guillaume¹¹ doit chauffer ce soir tout exprès pour vous... Du reste, moi, *je m'en fiche* ; allez tout droit : la fontaine est là, derrière ces broussailles.

Grégoire, que la convoitise poussait malgré sa terreur, disparut en clopinant.

En ce moment, la nuit était affreuse ; la tempête se déchaînait avec violence et le vent secouait les arbres ; la forêt semblait remplie de gémissements.

L'avare s'approcha de la fontaine, qu'il n'aurait peut-être pas découverte sans une forme blanche qui flottait au-dessus. Bientôt, au milieu de cette vapeur, il distingua la fée ; elle pleurait. Ses larmes coulaient dans l'eau fortement agitée. Le vieux grigou, dont les os cliquetaient, ne savait trop comment entamer l'entretien ; mais la fée, ayant relevé sa chevelure d'or, lui demanda ce qu'il voulait.

— Ce que je veux ? fit Grégoire interloqué, ce que je veux ?... Attendez, voilà que ça me revient : je veux, comme Fiacre, vous savez, Fiacre *sans le sou* ?... Seulement, je ne serai pas si bête que lui.

¹¹ *Vieux Guillaume*, surnom du diable.

— Que souhaitez-vous donc ? dit la dame.

Au même instant, à la lueur d'un éclair qui sillonna le feuillage rouge, on vit bouillir l'eau de la fontaine ; mais le ladre n'y fit pas attention.

— Je veux, s'écria-t-il, ce que Fiacre a refusé. Je veux...

— Vous l'aurez, dit la fée. Fiacre n'a demandé ni refusé la fortune, mais il a demandé et obtenu le bonheur.

— Pas de bonheur sans argent, reprit le ladre ; ainsi, madame, puisque je suis venu ici, au risque de me rompre le cou, donnez-moi une femme riche, belle ou laide, ça m'est égal, et soufflez-moi le nom du fermier qui a le plus gros magot de la paroisse.

Un violent coup de tonnerre ébranla les rochers, et, au milieu du fracas de l'orage, Grégoire crut distinguer un nom prononcé dans le lointain. La dame blanche avait disparu. Le peureux se trouvait seul au bord de la fontaine et, succombant à la terreur, il roula sur les rochers...

— Que diable faisiez-vous donc là ? dit Charlo, qui survint fort à propos. Un pas de plus, et vous étiez cuit, vilain merle, dans cette eau bouillante. Ma foi, ce n'eût pas été grand dommage... Allons, tenons-nous droit, ajouta le vagabond en redressant rudement le squelette trempé jusqu'aux os.

— Oh ! oh ! oui, balbutia Grégoire, qui avait le hoquet ; mais, dis-moi, n'as-tu pas entendu crier là-bas dans la forêt ?

— Sans doute, à preuve que j'ai cru que vous appelez Thomas à votre secours.

— Thomas ! s'écria l'avare avec une explosion comique. Thomas ! oui, c'est bien cela ! Voilà le *magot* trouvé !!!

Puis ils reprirent, clopin clopan, le chemin du village ; et, comme Grégoire marmottait à chaque instant le nom de Thomas, Charlo pensait que la cervelle du vieux pince-maille était restée au fond de la fontaine.

II

Or, un mois plus tard, c'était la noce de Grégoire et de la fille à Thomas, Jacqueline, jeune fille de quarante ans, assez bien tournée, sauf qu'elle avait une bosse raisonnable entre les deux épaules et des yeux roux assez mal ensemble ; de plus, brutale comme un roulier et aimant l'eau-de-vie autant qu'un calfat de Saint-Malo.

Voilà une jolie fille ! qu'en dites-vous ? et une jolie noce ! un vieux coucou étique et une fresaie ivre et lugubre... Cela ressemblait à un enterrement, car le biniou, auquel on ne donnait pas de cidre, avait des sons pleurards bons pour faire danser les morts. Mais Grégoire tenait le magot, et le dos de Jacqueline ne l'offusquait pas du tout. Pourtant, sur le soir, le nouveau marié s'en alla, faute de mieux, faire un tour dans le verger en méditant sur la grosseur du magot. Alors il entendit, derrière la baie, les finauds du village qui disaient :

— En voilà un avare joliment attrapé avec la bosse de sa femme !

— Encore si elle était d'argent ! disait un autre. Mais va-t-en voir...

— Causez toujours, mes petits, pensait Grégoire ; moi, je tiens le sac, et ça me suffit.

Mais il paraît que cela ne lui suffisait pas tout à fait, car dès ce moment il devint plus triste et plus maigre que jamais ; il tenait à peine sur les jambes, et l'on voyait le jour au travers de son corps.

Enfin, tourmenté par l'inquiétude, il alla trouver son beau-père et lui dit :

— À présent que je suis votre gendre, nous comptons, si vous voulez, le gros sac qui est là, dans votre armoire.

— Sans doute, sans doute, répondit le rusé bonhomme, nous le ferons dans trois semaines ; et en attendant, vous ferez les avances, afin de bien monter notre métairie... Mais gare, voici Jacqueline qui arrive, et elle n'aime pas à rendre ses comptes, vous savez.

Grégoire ne le savait que trop et se sauva en se frottant les épaules. Il était temps, car il y avait du vent dans les voiles, comme disent les matelots, et l'abordage de la Jacqueline eût été rude.

Cependant l'avare, qui n'osait plus ni boire ni manger devant sa femme, attendait vainement le jour où le magot serait compté. Enfin, n'y pouvant plus tenir, un soir que Jacqueline et Thomas étaient allés faire ribote (passez-moi le mot) dans un cabaret du village,

avec l'argent de Grégoire et à la santé de Grégoire, le ladre, battu, mélancolique et presque ruiné, se hissa par l'échelle dans le grenier où se trouvait enfermé le sac.

Là, face à face avec l'armoire fantastique et remplie de promesses, l'armoire, unique objet de ses hallucinations, il se livra contre ce meuble tentateur à des voies de fait épouvantables. Un coup de pied, un coup de pied indécent, et l'armoire montra ses arcanes. Il était là le sac, le sac de ses rêves, le sac gonflé par ses calculs avaricieux, le sac qui dorait le dos de Jacqueline et changeait les coups de bâton en caresses ! Il allait l'ouvrir, y baigner ses mains, réjouir ses yeux, réchauffer son vieux cœur !...

Voyez, voyez l'avare : il lorgne le sac avec amour ; il le regarde en soupirant ; sa poitrine est oppressée ; son attente est pleine d'anxiété ; c'est de l'angoisse... Combien y a-t-il dans le sac ? Combien d'écus d'argent ? Combien d'écus d'or ?... Bientôt il le saisit, il le caresse, il rompt la ficelle qui le ferme, et le contenu roule sur le plancher... Le contenu... est-ce de l'or ?... — Non... — Est-ce au moins de l'argent ?... — Non... Ah ! tu peux te pendre, Grégoire, car ce sont, oui, affreux grigou, ce sont des sous, de vilains gros sous, tout couverts de poussière et de vert-de-gris...

Jacqueline, qui rentrait en tirant des bords, selon sa coutume, entendit la chute d'un corps pesant sur le plancher. Elle monta, non sans peine, son bâton à la main, et toute prête à fustiger le délinquant. C'était inutile désormais, car elle trouva le squelette défunt sur le tas de gros sous.

Ainsi finit l'histoire des *Deux Souhairs* : le bon et le mauvais ; celui du pauvre Fiacre et celui de Grégoire le ladre. Point n'est nécessaire d'en déduire la morale ; elle est rude, mais assez claire sans doute, et à l'usage de tous ceux qui mettent les calculs de la fortune menteuse au-dessus des préoccupations du devoir austère et certain.

Les fiançailles

En Cornouaille, j'ai entendu dire, il y a déjà bien des années, que les parents voisins et amis plaçaient côte à côte, dans le même berceau, les petits enfants qu'ils voulaient destiner l'un à l'autre.

Touchante coutume, fiançailles innocentes et pieuses, que l'avenir sanctionnait presque toujours !

Hélas ! je n'ose affirmer qu'aujourd'hui cet usage, que Dieu bénissait, existe encore...

Fall — i — tro

CONTE

I

Dans ce temps-là, le diable n'était pas si vieux et aimait à se divertir sur la terre. Alors, il y avait près du pont de l'Élorn, dans la belle ville de Landerneau, un vieux moulin, habité par un renégat nommé *Fall-i-tro*, ou Mal-y-tourne en français. C'était un *Pagan* (païen) sans foi ni loi. Son moulin chômaît presque depuis que l'on avait établi un autre moulin au bourg de la Roche-Morice, à une lieue plus haut sur la rivière de *Dour-Doun*¹².

Fall-i-tro avait en vérité une mine de sacripant : sa large face, mal blanchie par la farine, était ornée d'un nez rouge colossal, lequel accusait les nombreuses chopines que le coquin avait goûtées pendant cinquante à soixante ans. En outre, il possédait une panse énorme, et, par bonheur pour une malheureuse quelconque, il était garçon. Voilà notre homme. Un jour qu'il regardait l'eau couler sous le pont, vu qu'il n'avait plus d'argent pour aller au cabaret du coin, il s'écria :

— Que le diable me brûle si je ne vais à la Roche mettre le feu au moulin neuf !

¹² *Dour-Doun*, eau profonde ; ancien nom d'Élorn.

Tout à coup il vit apparaître dans la brume, au-dessus de l'eau, un grand personnage vêtu d'un long manteau jaune rouge, à peu près de la couleur de l'habit du meunier, qui jadis avait été bleu.

— Pas besoin, mon fils, lui dit le personnage d'une voix pareille à un soufflet de forge, pas besoin de mettre le feu à l'autre moulin. Si tu veux seulement me prendre pour valet pendant trois mois, nous ferons de la *farrrine* et du pain capables d'achalander ton moulin pour *toujourrrre*¹³

— Ça me va, compère, répondit Fall-i-tro, en remuant son nez rouge.

— C'est bon, mon joli garçon ; pour *lorrss*, mets ta main dans la mienne.

— Oh là ! ho ! cria le Pagan ; tes griffes brûlent autant que braise ; on dirait que...

— Je suis le diable ! interrompit l'autre ; ainsi, tu renonces ?

— Pas du tout, farceur... J'ai topé ; commençons tout de suite. Il n'y a plus de blé au moulin, et il m'en faut pour la prochaine foire de Guipavas. Mais comment te nommes-tu ?

— Fistiloup, pour te *servirre*.

— Un joli nom de meunier : en route.

— En *rroute*, répéta un écho infernal.

Une heure moins un quart après. Mal-y-tourne se tenait dans la case de son moulin auprès de la gueule du four, ou il jetait des brassées de lande (car il était

¹³ Orthographe et prononciation usitées en enfer.

meunier et fournier en même temps); tout à coup, une voix de tonnerre qui cassa l'unique vitre du soupirail lui commanda d'ouvrir.

Fall-i-tro étonné ouvrit le soupirail; la grosse voix dit: « *Maigres ou gras, les voilà!* » — Et au même instant, un corps tomba dans la cave, puis un autre, et un autre encore. Et de trois pour commencer la fournée. Ensuite le grand valet se mit à fourrer les trois corps dans le four rouge, et le moulin de tourner rondement, car les eaux étaient grandes. Le four ronflait terriblement sous le souffle formidable de Fistiloup, si bien qu'au bout de cinq minutes il trouva la *chose* cuite à point, l'enleva proprement avec sa fourche, et roula le tout sous les meules. Ah! ah! on n'a pas vu souvent pareils meuniers dans le pays!

C'est bon!... La farine était superbe, et le pain de Mal-y-tourne eut bientôt dans les environs une réputation telle que tous les autres mitrons en séchaient de misère et de dépit.

Il est bon de vous dire aussi jusqu'où allait le pouvoir du grand Fistiloup, qui n'était autre qu'un meunier de l'enfer, où il y en a beaucoup, à ce qu'on dit, vu qu'il faut pas mal de pain de la sorte pour nourrir tant de compagnie. Donc, le pouvoir de ce grand démon était borné comme toute chose soumise à la volonté de Dieu...

Ainsi, il avait le pouvoir de s'emparer des corps de tous ceux qui mouraient en état de péché mortel et de les réduire en pâte; mais s'il lui arrivait un jour de jeter au four le corps d'un juste, pris par erreur, alors adieu la boutique... Vous verrez plus tard.

Tous les soirs donc, à la brume, quand le pont était désert (et dans ce temps-là il n'y avait pas beaucoup de flâneurs à Landerneau), la voix formidable criait : — Maigres ou gras, les voilà ! — Les corps tombaient un à un dans la cave ; le four ronflait, et les meules... Les meules broyaient les os !... C'était affreux, mais ça faisait, m'a-t-on assuré, de bon pain au levain de *bière*¹⁴.

Vous saurez, de plus, que nos compères avaient un autre genre de distraction tout à fait gentil. Fistiloup, pour s'amuser, avait appris de jolis tours en enfer avec un Parisien récemment débarqué. Un soir que la récolte avait été mauvaise, — car les coquins commençaient à diminuer dans le pays, et c'est pourquoi il n'y a plus que d'honnêtes gens à Landerneau, — un soir donc, Fistiloup, qui n'apportait rien de plus, tira de dessous son manteau une veste usée qu'il jeta par terre.

— Pourquoi faire ça ? dit Fall-i-tro.

— Pour nous *vengerre*, répondit le grand valet.

— De qui ou de quoi ? reprit le meunier.

— D'un coquin de tailleur de la Roche-Morice que tu connais bien. Le particulier allait mourir d'ivresse, quand il m'a glissé comme une anguille entre les *grr-riffes*, en me laissant sa méchante veste.

— Oh ! tu t'es laissé refaire, mon Fisty !

— Oui, et c'est dommage pour toi, car le *brrrigand* te réclame dix écus pour ton dernier habit.

¹⁴ Pardonnez au vieux *marvailler* cette lugubre plaisanterie.

— Bah ! c'est un voleur ; mais que veux-tu faire de cette veste percée ?

— Tu vas *voirrrre*...

Là-dessus, Fistiloup prit son gourdin endiablé et se mit à taper à tour de bras sur la veste en disant : « *Passe-lui ça, passe-lui ça.* » Après une douzaine de coups, il dit au meunier :

— Si tu veux payer ton tailleur, rends-toi chez lui sans argent ; *alorrss*, tu lui diras de te donner quittance ; s'il refuse, le reste me regarde. Tu comprends ?

— Ma foi, non.

— C'est pas malin, pourtant. Moi je dauberai ici sur la veste du tailleur, en disant : *Passe-lui ça*, et mes coups tomberont là-bas sur ses épaules... Comprends-tu, maintenant ?

— Oui, à peu près... D'ailleurs, mon Fisty, tu es cousin germain du diable, et ça me suffit...

Voilà donc le Pagan en route avec sa grosse panse pour aller trouver le tailleur de la Roche. Le gros *mal blanchi* suait avant d'arriver et n'avait pas l'humeur trop tendre. Gare au tailleur ! À peine entré dans la maison, Fall-i-tro lui dit qu'il venait savoir des nouvelles de sa santé et demanda un coup à boire.

— Tu ferais mieux de me payer, failli Pagan ! répondit l'autre en se frottant les reins.

— Patience, mon vieux, reprit le meunier en remuant son nez, ça va venir tout-à-l'heure, et je te paierai en bonne monnaie...

— *Aïe, aïe*, fit aussitôt le tailleur en se retournant ; voilà que ça recommence : c'est donc toi, voleur ?

Holà ! holà ! finiras-tu, Fall-i-tro ; ce sont de vilaines plaisanteries, et tu tapes comme un sourd.

— Moi, regarde donc, j'ai les deux mains dans mes poches.

— Possible, mais tu cognes trop dur tout de même... Holà ! ho !...

Et le tailleur de beugler comme un veau, et l'autre de rire à se rompre la panse.

Enfin, quand le couturier eut reçu une bonne rosée du gourdin invisible, son débiteur lui dit :

— À présent, si tu es content de la recette, donne-moi quittance de dix écus que je ne crois pas te devoir pour un mauvais habit tout usé.

— Quittance ! répliqua le tailleur, mais tu ne m'as pas payé !... *Aïe ! aïe !* voilà que ça tombe sur ma tête, à présent... Holà ! là ! j'y vois trente-six chandelles...

— Donneras-tu quittance, double voleur ?

— Je ne puis, en vérité... Holà, holà, assez, oui, oui, je te donne quittance, et va-t-en à tous les diables ! s'écria le tailleur en tombant éreinté sur la terre boueuse de son taudis.

Le Pagan lui mit une plume dans les mains, écrivit sur un chiffon sale : *Quittance de dix écus pour l'habit bleu de Fall-i-Tro*, et le tailleur fit son paraphe. Après quoi le meunier satisfait le laissa se frotter les reins tout à son aise. Chemin faisant, il se disait : « Tout de même, voilà une jolie manière de payer ses dettes ! » — Qu'en pense-t-on par ici ?... Y a-t-il, par le temps qui court, des gens qui paient de même ? Les uns

disent : oui ; d'autres : non. Là-dessus, que chacun pense comme il voudra, et voyons la fin de l'aventure.

Le meunier rendit compte à Fistiloup de son expédition, et le valet fut si content qu'il embrassa Mal-y-tourne sur les deux joues si fort que le gros farinier portait ensuite deux belles cloches bleues de chaque côté de sa face blanche.

— Par tous les diables ! tu as tort, Fisty, d'embrasser les amis quand tu as si chaud.

— C'est la *chaleur* de l'amitié, fit l'autre en grimaçant.

C'est bon. Le commerce allait si bien que nos boulangers ne pouvaient suffire à fournir du pain au levain de *bière* à leurs nombreuses pratiques. À force de coups de bâton, avec la recette de *passer-lui ça*, Fall-i-tro qui, auparavant, était dans la débîne, avait déjà payé toutes ses dettes. Il lui suffisait de se procurer, par un moyen quelconque, les guenilles de ses créanciers ; Fistiloup daubait dessus, comme vous savez, et le tour était joué.

II

Pourtant les meilleures ruses ne tournent pas toujours bien en ce pauvre monde. Le tailleur, payé en monnaie de *trique*, était aussi un rusé compère. Il avait flairé la mèche, et s'en vint un soir rôder sur le pont, autour du vieux moulin. Nos deux complices, tout fins qu'ils étaient (mais on sait qu'un tailleur est souvent plus fin que le diable), nos complices, ce soir-là comme les autres, avaient bu un coup de trop, et, sans se douter de rien, ils s'amusaient à faire le

joli tour de *passe-lui ça* au profit du bedeau de Saint-Houardon, dont ils avaient volé la vieille soutane.

Et ils s'en donnaient de cogner sur le pauvre rat d'église, de rire et de boire, si bien qu'à la fin ils roulerent côte à côte et ronflèrent bientôt à réveiller les morts. Notre tailleur, qui avait compris la recette, entra doucement dans le moulin, s'empara du bâton de Fistiloup et de la veste de Fall-i-tro ; puis il s'en retourna chez lui. Ce qu'il fit, vous le devinez bien : il étendit la défroque par terre et se mit à piler dessus en disant le *passe-lui ça* nécessaire.

Ah ! ah ! c'est dans le moulin que cela était comique de voir le réveil du gros *mal blanchi*, qui sautait, courait, tombait, hurlait et cherchait dispute à son ami Fisty en lui disant :

— C'est toi qui as volé ma veste, scélérat, oh ! là ! oh ! là !... et tu fais taper dessus.

— Moi ? allons donc, répondait le valet avec une grimace de damné ; moi, je dormais, et tu étais si soûl que tu auras jeté veste et bâton par la *lucarrrne*.

— C'est pas vrai ! tu mens ! brigand !... oh ! là ! assez... tu es un traître...

— Possible, ce sont là les vertus qu'on estime chez nous... Allons, tais-toi, ne braille pas si fort, c'est fini ; je m'en vais *voirrrre* là-bas.

Et voilà le grand diable en route pour la Roche, où il trouva le tailleur en train de se rafraîchir au cabaret. Fistiloup, déguisé en marchand de cochons (sauf votre respect), entra aussi et paya tant de chopines au tailleur que notre ivrogne roula bientôt sous la table ; et de là dans la grande poche du diable, qui l'emporta.

Comme il passait sur le bord de la rivière, il faisait déjà nuit noire ; la grêle craquait sur les pierres, le vent sifflait dans les vieux arbres, et l'eau débordée tourmentait les rochers avec un bruit sinistre... Fistiloup crut entendre crier à quelque distance ; il pressa le pas et vit alors, au milieu du courant rapide, un corps blanc que l'eau emportait. — C'est bon, se dit-il, en allongeant ses grands bras pour harponner le cadavre, c'est sans doute quelque ivrogne que des voleurs ont dévalisé et jeté dans la rivière. *Maigres ou gras*, en voilà deux.

Oui, en voilà deux sans doute, maître démon ! mais non pas de même pâte. Non, non, car le dernier était ni plus ni moins que le sire de la Roche-Maurice, un saint homme que des routiers avaient volé, dépouillé et jeté dans la *Dour-Doun*¹⁵.

Le démon, aveuglé par la volonté de Celui dont la patience est longue, mais se lasse à la fin, le démon, trompé à son tour, arriva auprès du moulin avec sa capture.

— *Maigres ou gras*, cria la voix formidable à la lucarne de la cave où Fall-i-tro attendait...

Ah ! ah ! mes amis, il y eut alors un changement que personne ne pourrait vous raconter : un grand coup de vent semblable au tonnerre, un tremblement, une odeur de brûlé, de soufre et de salpêtre, et le vieux moulin... cherchez, cherchez bien : le vieux moulin avait sombré dans la rivière...

¹⁵ La légende dit que le sire de la Roche se précipita du haut d'une tour dans la *Dour-Doun*, et que deux guerriers, Néventer et Derrien, le sauvèrent (I^{ve} siècle).

Sur le bord, le sire de la Roche priaît tranquillement à genoux. Enfin, il faut bien vous dire ce qui se passa à cinq cent mille pieds sous terre, juste au-dessous du moulin maudit, sous le pont de Landerneau : la lucarne de l'enfer s'ouvrit toute grande ; la voix, plus formidable encore, hurla pour cette fois : — *Gros et gras, le voilà !* — Et un corps, un corps si ventru que tous les démons s'en donnèrent de rire, tomba dans le gouffre infernal.

C'était Mal-y-tourne que Fistiloup, pour se consoler, jetait dans la gueule du four suprême, où il servit à faire une belle miche aux damnés.

La pilleuse

RÉCIT DES GRÈVES

Minuit... calme, ciel étoilé. Voici l'heure où les courlis, ces hiboux des grèves, tournoient, en poussant des cris rauques, autour ces *brûlots* de goémon mourants sur les falaises. Les marsouins, les congres, les souffleurs, tous les poissons géants de la mer montent à la surface des vagues et percent de leur échine rugueuse le manteau constellé de l'Océan. Leurs nageoires rapides et barbelées battent la cime des houles avec un bruit qui se mêle au clapotement des flots dans les cavernes de la côte... Hors cela, quel silence !... Bientôt l'astre des nuits paraît à son tour, comme le principal acteur de cette scène immense, et promène sur les flots des regards chargés d'étincelles sans nombre.

Maintenant, tournez les yeux vers les rochers qui hérissent le rivage : voyez, devant l'entrée de cette caverne large et obscure, une ombre passer et repasser, puis s'accroupir sur la grève, dont elle semble, de ses prunelles ardentes, vouloir percer la profondeur. Pâle et demi-nue, elle est armée d'un long croc de fer. C'est la *pilleuse*, comme on disait dans le pays, la dernière voleuse d'épaves...

Elle s'avance lentement ; elle rampe sur ses genoux, usés à ce labeur nocturne, mille fois recommencé...

Écoutez, elle appelle : « — Michelle, Michelle, ô ma fille !... »

Puis, de ses ongles sanglants, femme ou spectre lamentable, elle écarte les galets et, fouille, fouille sans fin le sable humide et lourd que le flot vient d'amonceler devant la caverne...

Dans ce temps-là, les prêtres du bon Dieu avaient converti tous les pillers de mer de la contrée. La famille Stank, qui demeurait dans une cabane sur la falaise au-dessus de la baie, refusait seule de se soumettre et d'abandonner son funeste métier.

Jean Stank et sa femme se livraient ostensiblement à la pêche ; mais Stank faisait de fréquents voyages aux ports un peu éloignés, comme Douarnenez ou Concarneau, pour y vendre sans doute les produits de leur pillage ; un méchant mousse l'aidait dans ces expéditions. Pendant l'absence de Jean Stank, sa femme surveillait la côte, les soirs de gros temps. Elle laissait toujours au logis leur fille unique, nommée Michelle (jolie créature, dit-on, à peine âgée de seize ans), et menait sa vache noire sur les falaises avancées. Alors elle attachait entre les cornes de la vache un petit fanal allumé, après avoir eu soin d'entraver les jambes de l'animal, qui de la sorte boitait en pâture. Ainsi balancé, le fanal ressemblait de loin au feu d'une chaloupe cinglant dans les passes de la côte et pouvait attirer un navire battu par la tempête et incertain de sa route.

Il faut vous dire que Loïk, le fils d'un brave pêcheur de Quiberon, avait donné son cœur à la petite Michelle ; mais le pêcheur ne voulait pas entendre

parler de pareille chose. Vers ce temps, Jean Stank vint à mourir des suites d'une expédition de nuit, et laissa sa veuve et sa fille dans le plus complet abandon. La petite Michelle ramassait des coquillages pour la nourriture de sa mère et la sienne ; mais la veuve, chaque fois que la nuit s'annonçait orageuse, allait errer sur les falaises avec sa vache et son croc de fer. Souvent elle allumait la lanterne au front de la noire, et attendait, accroupie comme une sorcière, dans le creux d'un rocher.

Voilà qu'un soir de novembre une tempête affreuse éclata sur la *mer sauvage*, soulevant des houles énormes. Le tonnerre tirait des *bordées* dans les nuages. La pilleuse aux aguets aperçut sous un éclair une voilure, comme d'une embarcation venant de Belle-Ile et poussée à la côte par le vent.

Au moment où elle sortait furtivement avec la vache noire, sa fille lui dit :

— Oh ! ma mère, n'emmenez pas la pauvre bête par cet affreux temps. Mieux vaudrait rester vous-même... Et puis...

— Et puis quoi, nigaude ?...

— J'ai promis à Loïk...

— Ah ! bien oui, vraiment ! Avec ça, que son père qui nous méprise...

— J'ai aussi promis à M. le recteur, interrompit Michelle en suppliant, de ne jamais aller sur les falaises, la nuit, avec la noire... Oh ! ma mère, ayez pitié ! j'ai peur ce soir. Ayez pitié des malheureux, et le bon Dieu aura pitié de nous...

— C'est bon, c'est bon, reprit la pilleuse. Calme-toi ; on n'allumera pas le fanal.

Et, sur ces mots, elle sortit en poussant la vache devant elle...

Un quart d'heure après, la *noire* balançait son falot de malheur sur la pointe au Sud de la baie. C'était comme l'œil du démon attirant sa proie.

Hélas ! il arrive souvent en ce bas monde que l'innocent paie pour le coupable ; mais ne jugeons pas, avec notre faible boussole, les manœuvres du grand amiral. La fin de la traversée n'est connue d'aucun matelot ; celui qui tient la barre du grand gouvernail de l'univers travaille pour le meilleur compte de tous ; et si, pendant le grain, un bon matelot tombe à la mer, il ne faut pas dire pour cela que le capitaine a manqué...

Enfin, tandis que la veuve Stank guettait, avec un rire de possédée, l'embarcation qui chassait en plein vers les brisants de la pointe, Michelle arriva tout essoufflée sur la grève, appelant sa mère à cris redoublés.

Or, le recteur de la paroisse était venu à la cabane apporter secours et consolation, et attendait le retour de la pilleuse et de Michelle, qu'il avait envoyée à la recherche de la veuve.

La pilleuse dut entendre la voix de la jeune fille, mais, toute à son horrible dessein, elle se garda bien de répondre. Tout à coup, une voile parut au-dessus des récifs, à deux ou trois encablures ; puis une forte barque de pêche, poussée par un vent d'Ouest à chavirer un trois-ponts, entra comme une flèche dans la

baie et alla se briser contre la grosse roche qui est au milieu.

— La pêche sera bonne ce soir, s'écria la pilleuse en secouant sa gaffe.

Et, à ces mots, elle s'élança dans l'eau pour saisir des débris.

Elle saisit en effet quelque chose d'assez pesant que les lames semblaient lui disputer, lorsque Michelle, guidée par les cris de sa mère, arriva auprès d'elle.

— Aide-moi donc, lui dit la malheureuse ; c'est lourd à traîner, ça doit être bon !

— Oh ! pour l'amour de Dieu, laissez cela, ma mère, répondit la petite ; entendez-vous le tonnerre ? et puis M. le recteur vous attend à la maison, venez, venez vite !

— Laisser ma pêche, mon profit, mon bien, s'écria la veuve, perdre ce que la mer me donne, jamais, jamais !

Et, tout en disant cela, elle redoublait d'efforts, à tel point qu'elle finit par amener ce qu'elle tenait avec les dents de fer de son croc.

Au même instant, un grand éclair jeta sur la baie comme une traînée de feu... Michelle poussa un cri d'épouvante. Qu'avait-elle donc vu, la pauvre petite ?... Je vous le laisse à deviner : toujours est-il qu'elle tomba ou s'élança peut-être dans la mer. Il faisait si noir quand les éclairs s'éteignaient, que la pilleuse ne vit pas tout de suite ce qui était arrivé ; seulement, lorsqu'elle s'aperçut que c'était le corps d'un homme que son croc entraînait, elle poussa une horrible malédiction et se mit à la recherche de Michelle.

Il n'était plus temps. L'innocente s'en était allée dans la mer rejoindre son matelot, celui qu'elle avait aimé de son amour d'enfant. Enfin, quand le recteur, las d'attendre, et craignant un sinistre, arriva sur la grève, où la chaloupe avait fait côte, il n'y trouva que des naufragés : c'étaient Loïk, étendu sur le sable, et Michelle, dont les flots roulaient les corps meurtris. Ils étaient morts tous les deux, la main dans la main...

Le jour suivant, dans la grotte où nous avons *jeté l'ancre* ce soir, on trouva aussi le corps du père de Loïk, le patron de la barque perdue la veille. Il était venu échouer à la même place que les pauvres petits...

Depuis, on n'a jamais revu la voleuse de mer au village. Les uns disent qu'elle n'est pas morte et que c'est elle-même que l'on voit parfois errer sur la grève sombre, armée de son croc à naufrages. D'autres pensent que c'est l'ombre en peine de la pilleuse qui cherche dans le sable le corps de la pauvre enfant noyée par la faute de sa mère¹⁶.

¹⁶ J'ai donné dans mes *Veillées d'Armor* une autre version de ce récit.

Le géant Hok-Bras

CONTE

Ce conte nous ramène encore à la montagne d'Arhez, berceau des récits gigantesques, où la force surhumaine l'emporte d'abord sur toute autre chose ; jusqu'au jour de la chute inévitable. Dans ce pays, auprès des gouffres du Huelgoat et de Saint-Herbot, cette Suisse bretonne, au pied des grands rochers de notre sombre montagne, c'est (pour ainsi dire) le *démesuré* qui est en honneur et doit faire le fond des récits.

L'histoire du géant Hok-Bras, malgré des *altérations* modernes, est un échantillon de l'hyperbole féerique et bretonne la plus complète peut-être que l'on puisse rencontrer.

I

Du temps que la rade de Brest n'était qu'un petit ruisseau où la mer montait à peine dans les grandes marées, il y avait entre Daoulas et Landerneau un géant, un géant comme on n'en a jamais vu.

— Il était grand comme la tour du Kreisker peut-être ?

— Allez.

— Comme le Ménez-Hom ?

— Allez encore.

— Haut comme les nuages apparemment ?

— Allez toujours. Quand vous iriez jusqu'à la calotte du ciel, mon ami, vous n'y seriez pas tout à fait.

— Mais alors où ce malheureux pouvait-il se loger ?

— Ah ! voilà l'affaire ! Messire Hok-Bras avait la faculté de s'allonger à volonté. Voici d'où lui venait cette faculté précieuse.

Il est bon de vous dire que maître Hok-Bras était naturellement assez grand ; à trois ans il avait déjà plus de six pieds, et comme il n'était pas encore baptisé, son père le mena chez une tante qu'il avait au Huelgoat, et la pria d'être la marraine de ce petit garçon. Hok-Bras marchait déjà comme un homme, et la marraine n'eut pas besoin de le porter sur les fonts baptismaux, ce qui eût été fatigant, en vérité. Hok-Bras fut gentil...

Il alla tout seul et ne pleura pas du tout, si ce n'est quand on lui mit du sel dans la bouche : il toussa si fort, si fort, que le bedeau qui se trouvait en face fut jeté contre un pilier, où il se fit une jolie bosse à la tête, ce qui dérida le poupon et le fit rire... mais rire... Ah ! c'était le recteur qui ne riait pas en voyant tomber tous les vitraux des fenêtres de son église ! Enfin, Hok-Bras était chrétien et ne viendrait pas rire à l'église tous les jours.

Après le dîner de baptême, qui fut très bon à ce qu'on dit, Hok-Bras s'en fut jouer dans le bois auprès de l'endroit qu'on appelle le *trou du diable*, et, sans doute afin d'empêcher le diable de sortir par là (ce qui eût été un grand service pour l'humanité s'il avait réussi), il se mit à rouler tout autour les plus gros

rochers de la colline ; et l'on sait qu'il n'en manque pas dans ce beau vallon.

Pendant que le bambin travaillait ainsi, au grand ébahissement des autres, sa marraine vint le regarder faire et se dit :

— Voilà un filleul qui me fera honneur.

Et en disant cela, elle jouait avec sa belle bague de diamant. Tout à coup, la bague lui échappa et roula au fond du gouffre, qui n'était pas encore couvert et où l'eau tombait avec un bruit affreux.

La marraine se mit à pleurer.

— Qu'avez-vous, marraine, lui dit Hok-Bras, —votre bague, — ne pleurez pas, nous allons voir. Si j'étais seulement aussi grand que ce trou est profond, je vous la rapporterais dans cinq minutes.

Or, il est bon de dire aussi que la jolie marraine était une fée. Elle sécha ses beaux yeux et promit à Hok-Bras d'exaucer sa demande s'il trouvait la bague. Hok descendit dans le trou et s'enfonça dans l'eau ; mais bientôt il en eut jusqu'au cou.

— Marraine, dit-il, l'eau est trop profonde et moi je suis trop court.

— Eh bien ! allonge-toi, dit la fée.

En effet, Hok se laissa couler, couler toujours, toujours, car c'était un puits de l'enfer, et sa tête restait toujours au-dessus de l'eau. Enfin, ses pieds touchèrent le fond du gouffre.

— Marraine, dit-il, je sens une grosse anguille sous mes pieds.

— Apporte-la, dit la fée, c'est elle qui a avalé ma bague, et remonte de suite.

Crac, — on vit tout à coup Hok sortir du gouffre noir comme un arbre énorme, et il montait toujours, toujours.

— Marraine, dit une voix qui venait des nuages, ne m'arrêterez-vous pas ?

— Tu n'as qu'à dire *assez*, mon garçon, et ta croissances s'arrêtera.

— Assez, hurla Hok d'une voix de tonnerre...

Et à l'instant on le vit se raccourcir, et puis se mettre à genoux pour embrasser sa jolie tante et lui passer sa bague au doigt.

Par malheur pour nous, Hok, dans sa joie, oublia de boucher le trou du diable. On ne le sait que trop en ce monde, hélas ! — Hok s'en retourna chez son père qui, le voyant déjà grandi de trois pieds depuis le jour de son baptême, pensa qu'un tel garçon serait fort coûteux à nourrir à ne rien faire... Oui, Hok, ne voulait rien faire, si ce n'est courir les aventures, se battre et se marier le plus tôt possible.

Se marier à cet âge ! Y pensez-vous ?...

En effet, en quittant Huelgoat, notre jeune géant avait d'abord eu l'idée d'emporter sa petite tante sous son bras ; mais la fée, qui était sage (chose rare en vérité), lui avait fait comprendre que ce n'était pas convenable à son âge et qu'elle ne voulait être sa femme que quand il aurait accompli au moins trois prouesses, ce qui lui serait facile, vu qu'elle lui avait donné le secret de s'allonger à volonté.

La découverte de la bague pouvait compter pour une prouesse, restait deux, — et voilà ce qui tourmentait notre grand bébé, déjà rempli d'ambition.

Hok, dans son impatience, ne faisait guère que courir par monts et par vaux ; dans ses moments perdus (et c'était l'ordinaire) il s'amusait, au lieu d'aller travailler comme un bon journalier, à faire des tas de terre et de cailloux, à la manière des enfants. Si bien qu'un jour que la besogne lui plaisait, il acheva de construire la montagne d'Arhez, depuis Saint-Cadou jusqu'à Berrien. Il y planta même le Mont Saint-Michel, d'où il apercevait les bois d'Huelgoat, pour lesquels il soupirait au souvenir de sa fiancée.

Enfin, quand il eut fini sa montagne, il se trouva un peu désœuvré et s'en alla flâner jusqu'à Landerneau ; car si sa jolie tante lui avait permis de soupirer, elle lui avait, par prudence, défendu de venir au Huelgoat.

Voilà qu'en regardant tantôt les boutiques, tantôt les nuages, Hok-Bras rencontra M. le bailli avec son écharpe.

— Tiens, dit le bailli, voilà un grand gaillard qui a l'air de vouloir attraper la lune avec les dents.

— Moi, je veux bien tout de suite, répondit le personnage, en saluant le bailli comme un peuplier que le vent balance.

— Attends au moins qu'elle soit levée, imbécile, et puis je te donnerai dix écus pour acheter un habit neuf si tu peux ce soir attraper la *lune* de Landerneau.

— Tope-la, dit le jeune géant, en ébranlant l'équilibre de M. le bailli.

Et le soir, sur la place de Saint-Houardon, la foule, le sénéchal et les juges en tête, se réunirent pour voir l'affaire. Jugez de la stupéfaction de ces braves gens. Dès que la lune fut au-dessus du placis, Hok se mit au milieu et s'écria : Hok, allonge-toi !

Crac ! Aussitôt on vit sa tête monter, monter, monter et parfois se perdre dans les nuages qui passaient sur le ciel. Puis la lune s'obscurcit. On entendit un coup de tonnerre qui disait *assez*, et peu à peu on vit la lune descendre rapidement. Quand elle fut arrivée sous les nuages, on put voir que c'était Hok-Bras qui la tenait par le bord entre ses dents. Hok-Bras, qui se trouvait tout auprès du clocher de Saint-Houardon, déposa délicatement l'astre des nuits sur le bout de la girouette, demanda ses dix écus et s'en alla très content.

Et de deux ! sans compter *la montagne...*

II

Depuis ce temps, on dit que Landerneau a conservé *sa tante* la lune et son immortelle clarté, connue dans le monde entier.

Vous voyez que c'est une qualité assez précieuse de pouvoir devenir plus grand que les autres ; et je suis sûr que s'il se trouvait encore une fée comme celle-là sur la terre, elle aurait beaucoup de pratiques. Il y a dans ce monde tant de gens qui ont la faiblesse de vouloir toujours être plus grands que les autres...

Vous pensez bien que notre petit géant — qui n'avait guère que douze à quinze pieds dans ses jours ordinaires — avait attrapé un peu chaud dans son voyage

à la lune, et il regrettait fort en passant par Loperhet que la mer ne fût pas sous ses pieds pour s'y désaltérer et se baigner à l'aise.

À cette époque, comme vous savez, la rade de Brest n'existait pas encore. — Tiens, se dit Hok-Bras, si je creusais ici un petit étang, voisin de ma maison, cela serait bien commode pour se baigner tous les matins, et peut-être que cela ferait plaisir à ma tante. Allons !

Il déracina quelques chênes, prit une taille et une force proportionnées à la besogne, s'empara de deux ou trois vieux chalands sur la rivière de Landerneau afin de s'en servir comme d'écuelle, et se mit à l'ouvrage.

Le premier jour, il creusa un grand bassin depuis Daoulas jusqu'à Lanvéoc.

Le second jour, il creusa de Lanvéoc à Roscanvel, et le troisième jour, comme il était pressé d'achever la besogne par une prouesse digne de sa fiancée, *crac !* il donna un grand coup de pied dans la butte qui fermait le goulet, et bientôt il eut le plaisir de sentir l'eau de mer lui chatouiller agréablement les mollets à une jolie hauteur, car à ce moment-là il mesurait, dit-on, plus de mille pieds du talon à la nuque.

Mais le vent soufflait un peu fort de l'Ouest ; les vagues se précipitaient avec la violence que vous pouvez supposer par l'ouverture du nouveau goulet. Si bien qu'un vaisseau à trois ponts (vous comprenez, un vaisseau à trois ponts avant le déluge), qui passait toutes voiles dehors du côté du cap Saint-Mathieu, se trouva entraîné par le courant et entra vent arrière dans la rade, qui se remplissait à vue d'œil. — Et de trois !

La rade de Brest était née pour la gloire de la Bretagne. Mais, pour le malheur de *son père*, il arriva que Hok-Bras s'étant mis à genoux pour boire un coup et goûter l'eau de sa nouvelle fontaine, il arriva que le vaisseau à trois ponts s'engouffrât, avec ses voiles, ses mâts et *ses canons*, dans le gosier de notre géant, où il demeura à moitié chemin arrêté par les vergues du grand mât. Aië ! Hok-Bras se sentit aux trois quarts étranglé.

Impossible de crier *assez, assez*, pour revenir à sa taille naturelle ; et d'ailleurs, s'il se fût rapetissé, le vaisseau lui aurait rompu la poitrine.

Le voilà donc, courant, courant comme un possédé, arpentant plaines, monts et vallées, avec quatre-vingts canons dans la gorge...

Enfin il se calma un peu et se dit tout naturellement — Ma tante me tirera de ce mauvais pas.

Et il se mit à courir dans la direction de la montagne d'Arhez, qu'il avait vu naître et qui allait devenir son tombeau... Oui, en ce temps-là comme toujours, l'ambition perdit les hommes ; à force de se grandir, ils tombent de plus haut et ne peuvent plus se relever, chargés qu'ils sont du poids trop lourd de leur convoitise insatiable.

Hok-Bras s'assit donc un moment pour se reposer sur le Mont Saint-Michel, car son vaisseau à trois ponts le gênait pour faire une longue route. Puis quand il fut reposé, au lieu de faire, le tour du marais, il voulut le traverser afin d'aller plus vite.

Par malheur, il comptait sans le poids de ses quatre-vingts canons. En effet, il n'avait pas fait quatre

enjambées au milieu des mollières du grand marécage qu'il se sentit enfoncer, enfoncer, au point de ne pouvoir plus en retirer les jambes. Puis, dans ses efforts épouvantables, il trébucha, et son corps immense, entraîné par le poids des quatre-vingts canons, alla s'abattre sur la montagne.

Il y eut, dit-on, un tremblement de terre, et au Huelgoat la fée en fut épouvantée.

Hok-Bras s'était brisé la tête en tombant sur les roches qu'il avait amoncelées lui-même. Sa marraine, folle de douleur, accourut près de lui et essaya en vain de le rappeler à la vie ; mais n'y pouvant réussir, elle se retira à Saint-Herbot, où son ombre revient errer au bord des torrents...

Maintenant, il serait trop long de rapporter tout ce que l'on dit du cadavre de Hok-Bras.

On prétend que voyant venir le déluge et ne trouvant pas de poutres assez fortes pour construire l'arche, Noé, qui avait entendu parler du colosse breton, vint à la montagne d'Arhez, scia la barbe du géant défunt et en fit les membrures du navire suprême.

Noé voulut aussi, par curiosité ou pour lester son arche, emporter quelques dents de Hok-Bras, et pour chacune il fallut trois vigoureux matelots.

On raconte bien d'autres choses du gigantesque constructeur de nos montagnes... Mais ici se termine ce récit *authentique*, récit qui sans doute vous a démontré *que les Bretons ne sont pas des petits garçons !*

Les géants

Le géant Guéorel, ce rival de Hok-Bras (dont on a lu l'histoire), est enterré, selon une tradition locale, dans un vaste *dolmen*, non loin de la cascade de Saint-Herbot, au milieu du site le plus romantique. On dit que pour y coucher Guéorel, il fallut le replier sept fois sur lui-même et lui couper les pieds, dont chacun faisait la charge de deux chevaux.

Voilà des géants dignes d'être comparés aux *génies* de l'Orient... Oui, la comparaison peut exister pour *la taille* ; mais quant à *l'esprit*, *au caractère* de ces créations originales, il n'y a aucune ressemblance, et nos naïfs Titans ou Hercules de l'Occident ont bien leurs *actes de naissance* en Armorique.

Les Korrigans ou la semaine des nains

Le ciel est noir et pluvieux. La nuit va déployer son lugubre manteau. Le vent d'automne siffle tristement dans les rochers de la montagne grise. Pas une éclaircie entre les gros nuages qui roulent en se poussant comme les vagues de la mer soulevées par l'ouragan ; pas un oiseau à la cime des chênes rabougris, si ce n'est le hibou huant sur les landes solitaires balayées par les rafales ; pas un son lointain de cloches... Le vent parle plus haut et la grêle crépite par intervalles sur les rochers. Rien que l'aspect morne des collines assombries ; rien que des pentes nues, où les roches inclinées semblent sur le point de glisser sous l'effort du vent d'Ouest...

Ah ! je me trompe ; on voit, auprès d'un grand *dolmen* que domine un vieux sapin mort, on voit une croix de pierre, à demi enfouie et presque cachée sous la mousse. Tu peux respirer, voyageur attardé, tu peux passer sans crainte. Tu sais que des chrétiens ont prié ici ; tu peux continuer ton chemin... Seulement écoute, tout en marchant dans l'ombre, ce que disent les cavernes ; écoute surtout ce que raconte la vieille croix oubliée.

Un soir d'automne, pareil à celui que nous avons essayé de peindre, un paysan déguenillé, armé d'un gros bâton, se dirigeait vers la montagne déserte et brumeuse... Le temps est noir, la pluie lui fouette le visage, le vent siffle aussi dans les grottes, et la grêle crépita fortement sur les rochers. Le paysan a déjà

laissé derrière lui les dernières maisons du village. Il n'y a plus qu'une cabane isolée sur la lande. Mao le vagabond presse le pas, autant que sa démarche chancelante le lui permet ; il va franchir la pauvre cabane ; mais la porte s'ouvre tout à coup, et un vieillard paraît sur le seuil. Mao, comme un coupable dont la conscience n'est jamais en repos, eût bien voulu passer inaperçu ; mais le vieillard l'avait reconnu et lui demanda où il allait de ce pas.

— Belle demande, répondit l'aventurier en s'appuyant à la muraille (car il avait bu du *vin de feu* pour se donner du cœur, comme il disait), belle demande ! Je vais là-bas... Mais, mon vieux, dis-moi d'abord où tu vas toi-même si tard ?

— Oh ! Seigneur ! fit le bonhomme, moi, je vais au bourg, à l'église pour prier, car Noël approche.

— Im-imbécile, reprit l'impie, qui avait la langue épaisse, la prière ne te tirera point de la misère, pas plus que moi.

— Tu te trompes, pauvre Mao ; viens avec moi te jeter à genoux, comme de misérables pécheurs que nous sommes ; viens, et tu verras.

— Voir quoi ? fit le malheureux. J'aime bien mieux aller au village des *korrigans*. Ah ! ah ! c'est là que je trouverai joie et fortune, comme tant d'autres avant moi.

— La fortune, pauvre insensé ! dis plutôt la misère et peut-être la mort.

— Allons donc, vieux trembleur. Le sorcier de *Bodilis* me l'a affirmé... Je n'ai qu'à finir *les jours de la semaine* après eux, et... et bonsoir.

Le vieillard soupira en se signant avec douleur, et partit de son côté, priant pour les trépassés et pour les gens en péril de corps ou d'âme. Mao se mit à gravir, seul et haletant, le chemin raboteux de la montagne. La nuit était déjà noire, et les grêlons roulaient incessamment sur les pierres ; la pluie tombait plus froide ; le vent sifflait plus tristement... Mais le vagabond ne s'apercevait de rien. Ce n'était plus marcher qu'il faisait, c'était courir, courir en cahotant. Puis lorsque le sentier devenait trop difficile ou la pente trop abrupte, il se cramponnait avec ses ongles aux angles des rochers, aux troncs des arbres desséchés... Le voilà enfin rendu sur le plateau sauvage qui couronne la haute colline. Des pierres blanchies par le temps, des roches gigantesques sont là rangées, roulées, amoncelées, couchées tout autour, pareilles à des géants endormis. Au milieu se dresse terrible le grand *dolmen* ou autel druidique qui, selon la tradition, sert de repaire aux petits nains velus et noirs que les Celtes nommaient *korrigans*, c'est-à-dire *danseurs*.

Mao alors se dirige en trébuchant vers le dolmen dont la table a été plus d'une fois frappée par la foudre. On dirait la sépulture des derniers druides, et Mao semble par ses gestes évoquer l'ombre de l'*Eubage* (prêtre gardien de l'autel des sacrifices humains).

Peut-être va-t-il prier, car la croix n'est pas loin. Hélas ! non ; c'est contre le rocher qu'il cherche un appui. Écoutez ses blasphèmes...

— Rien, rien encore, s'écrie l'aventurier en délire ; où nichez-vous donc, korrigans, mes amis ? C'est moi, moi Mao, qui vous invite au bal ce soir... Venez, venez !

Et ce disant, il frappe avec fureur un grand coup de son bâton sur la table de pierre ; puis il tire de sa poche une bouteille à moitié vide et boit à longs traits le liquide de feu.

— Ah ! à la bonne heure, s'écrie le misérable d'une voix étranglée, en brisant la bouteille sur la roche ; à présent, Mao verra plus clair... voilà déjà la ronde qui commence.

En effet, on eût pu voir alors le vagabond tourner, tourner à perdre haleine, en suivant toutes les sinuosités d'une danse affolée ; et tout autour de lui, sur la lande rase, on dit qu'une multitude de petits nains noirs l'entouraient en formant une chaîne sans fin, une vraie ronde des sabbats, une gavotte de damnés... Et mille petites voix aiguës qui criaient dans un langage étrange :

« Lundi, mardi, mercredi,

« Mardi, mercredi, jeudi. »

Puis ces voix infernales ajoutaient :

— Allons, Mao, fils du péché, Mao l'esprit fort, qui refuse de prier, nous te tenons ; courage ! Danse, danse et puis chante avec nous :

« Lundi, mardi, mercredi... » Allons, allons, c'est à toi, puisque tu veux t'enrichir aux dépens de ton âme, c'est à toi de finir la semaine et la chanson.

Mao n'en pouvait déjà plus. L'haleine lui manquait dans l'emportement de cette ronde dont le refrain semblait sortir de l'enfer. Il voulut chanter pour obéir aux nains furieux, mais sa langue se collait à son palais, et il ne pouvait que bégayer d'une voix rauque :

« Jeudi, vendredi, et... Et puis »...

— Allons, allons, va toujours, va plus loin, hurlaient ces nains cruels en le poussant dans leur cercle tournoyant, comme une boule que l'on se renvoie sans cesse d'un côté à l'autre. Courage, courage, Mao le brave, l'ambitieux, l'impie ; achève, achève notre chanson.

— Et puis samedi, fit Mao en essayant de prendre pied. J'ai fini, mes amis.

— Non, non, répétèrent mille voix sinistres d'un ton pareil au bruit de la bise d'hiver dans les arbres dépouillés ; non, non, tu n'as pas fini : jeudi, vendredi, samedi ; la semaine n'est pas finie.

— Sa-me-di, reprit le misérable à bout de forces et de respiration. Arrêtez, arrêtez, je n'en puis plus... malheur !

À ces mots, il roula sur la terre en râlant. L'horrible bande de démons poussa un rugissement effroyable. Puis la ronde recommença plus tournoyante, plus rapide, plus vertigineuse que jamais, et les mille voix stridentes hurlèrent en chœur :

La semaine n'est pas finie

Il fallait le dimanche aussi !

Et durant toute la nuit, la ronde diabolique continua autour du cadavre, au bruit lugubre des rafales dans les cavernes. Et la pluie ruisselait sur la lande ; et l'ouragan mugissait au loin, soulevant les vagues de l'océan ; et la grêle ne cessait de crépiter sur le *dolmen*...

La tradition, toujours naïve, ajoute que ces nains affreux sont des âmes en peine qui attendent qu'un chrétien, poussé seulement par le désir de les sauver, vienne les délivrer en finissant leur chanson ; mais la rapidité de cette danse qui fait leur supplice, est telle que nul n'a pu achever jusqu'à présent.

Pour nous, nous croyons voir dans ces *nains* étranges et funestes la figure terrible des crimes des hommes impies : crimes qui donnent le vertige, dansent pour ainsi dire autour des coupables et (s'ils ne s'arrêtent à temps) les poussent à leur perte.

Voilà ce que disait la croix de pierre oubliée ; voilà ce qu'elle dit encore à tous ceux qui savent l'interroger dans les épreuves de la vie.

Aventures de Iann Houarn

CONTE

I

Il était une fois, dans le pauvre hameau du *Quenkis*, en Basse-Bretagne, un jeune *pâtour*, fils d'une pauvre veuve déjà sur l'âge. Il se nommait Iann Houarn : il était assez joli garçon, quoique louche ; de plus, fort comme quatre, et simple autant que trois niais de Guiscrif. C'est pourquoi sa mère n'avait jamais pu lui faire apprendre aucun état. Au surplus, Iann, qui comptait dix-huit ans, n'aurait pas voulu s'en donner la peine, disant que le bon Dieu avait créé les êtres baptisés pour respirer, boire, manger et courir à l'aise par monts et par vaux, et non pour étouffer et s'ennuyer dans ces tanières que l'on appelle des maisons ; pour regarder en liberté le soleil, les champs, les arbres, et non pour se creuser la cervelle afin de ramasser, par tous les moyens, des sous et des écus moisis, en hâtant le jour de l'*Ankou* (la mort).

Houarn disait, en vérité, mes amis, bien d'autres belles choses ; mais comme la bonne femme Jeanne avait grand-peine, en filant, à gagner du pain pour deux, dont un dévorait plus que quatre, et que du reste Iann avait un bon cœur, il comprit qu'il était temps de *filer* de son côté et d'aller plus loin voir s'il irait *butter* sur une bonne chance ; car pour se donner

le souci de la chercher, cette chance rare, en vérité, c'était fort au-dessous de notre camarade.

Le voilà donc parti, un beau jour d'automne, vêtu, aux trois quarts, d'une culotte de toile percée, de la moitié d'une chemise, d'un morceau d'habit à son défunt père, et... c'est tout ; Iann ne portait jamais de chaussures. Quant au chapeau, c'était chose inutile, avec une chevelure inculte et aussi épaisse que la crinière d'un poulain.

Jugez donc de son bonheur ! Il courait tout le long du jour dans les bois, tuant du gibier, se vautrant dans les ruisseaux, et, la nuit, s'endormait sur la mousse fraîche des pâtures, après avoir remercié son ange gardien de le rendre si heureux.

L'homme, hélas ! l'homme, inconstant, finit par se lasser de tout. Ainsi en fut-il de notre vagabond, qui en peu de temps avait oublié la moitié de ses chausses sur les épines des buissons. Puis, l'hiver venait à grands pas ; l'hiver et son manteau de neige. Pas de culotte quand il gèle, c'est assez désagréable !

Comment faire ? Revenir à la maison ? Impossible, se disait-il, avant d'avoir ramassé quelque chose, dix-huit sous, par exemple, pour la bonne femme ; mais où les trouver ?

Un beau soir, Houarn, en traversant une grande forêt, aperçut une petite lumière au fond d'un sombre fourré, et frappa à la porte de la grotte.

— Qui est là ? répondit une grosse voix.

— C'est moi, Iann du *Quenkis*.

— Il y a des Iann partout, fit l'autre, et plus de

soixante *Quenkis* dans le diocèse de Léon. Au surplus, que veux-tu ?

— Ce que je veux, moi ? rien du tout, dit le nigaud en regardant autour de lui, la bouche ouverte.

— Tu ne veux rien, l'ami ? Alors, pourquoi viens-tu déranger un honnête serviteur de la Trinité ?

— Pourquoi ? foi de Dieu ! pourquoi ? je ne sais pas...

— En ce cas, détale au plus vite, dit le solitaire, qui dirigeait sa lumière par une fente de la porte sur la figure du visiteur. Détale prestement, et laisse-moi continuer mes oraisons.

— C'est bien facile ! répliqua Iann, car j'ai les jambes pour le moins aussi longues que les dents. Bonsoir, vieux hibou !

— Hein ? fit l'ermite, intrigué malgré lui.

Puis, remarquant l'air de franche simplicité du vagabond, l'homme charitable ajouta :

— Veux-tu souper avec moi ?

— Souper ? oui, assez, répondit le fils de la veuve ; mais j'ai encore plus *affaire* d'une culotte, si vous en avez de trop ; et puis, je voudrais dix-huit sous pour ma mère.

— Ah ! pour ta mère... Allons, entre ici, et soupons d'abord.

Et voilà nos deux camarades en train de *débrider*, aussi bien que le sire de *Ker-Nitra*, avec du vin bouché, une cuisse de chevreuil et du jambon fumé. Quel souper de bénédiction ! Iann, n'ayant jamais été à pareille cuisine, se disait que la chance tournait bien.

Notre anachorète, après avoir bien régalé son hôte, voulut savoir ce qu'il comptait faire.

— Dormir à présent, répondit Iann sans se gêner.

Là-dessus, il s'allongea sur un tas de fougère, dans un coin, et au bout de trois minutes il ronflait comme un sourd qui a le ventre plein.

L'ermite le laissa faire, ayant même fonction à remplir pour son compte ; si bien que toute la nuit il y eut dans la cabane un concert de ronflements à épouvanter les loups.

Houarn demeura pensionnaire de l'ermite pendant cinq à six jours, sans soucis, gai comme un meunier et plus heureux qu'un prince...

Au bout de ce temps, le serviteur de Dieu commençait à s'effrayer de la faim soutenue et de la soif croissante du gaillard, lequel dévorait tout ce que, dans sa charité, le bon ermite avait l'habitude de réserver pour ses pauvres ; c'est pourquoi il résolut de conseiller un voyage d'agrément à son pensionnaire.

— Il faut voir le monde quand on est jeune, lui dit-il, afin de trouver un bon état ; il faut faire un voyage...

— Un voyage ! un état ! interrompit Iann en ouvrant une grande bouche et en louchant d'un œil, ce qui était la preuve de sa stupéfaction ; un état, mon Dieu ! *pour faire quoi*¹⁷ ?

— Pour gagner ton pain, malheureux pécheur !

¹⁷ Le vieux Jolu, qui racontait ceci, avait toujours des *mots* à lui. Si je le nomme, par exception, c'est que M. de la Villemarqué lui a fait l'honneur d'une mention dans sa trop bienveillante *Lettre-Préface*.

— Mon pain ! eh ! ne m'en donnez-vous pas ?

— Sans doute, sans doute, mon fils, mais remarque bien que tu manges la part des infirmes que je nourrissais autrefois.

— Ça m'est égal, à moi !

— C'est possible, l'ami ; mais le pain du bon Dieu n'est pas pour les fainéants. Tu es bien restauré ; je ne puis nourrir un vagabond qui ne veut rien faire pour se tirer de presse.

— Tiens, c'est drôle ! dit Iann en louchant encore plus. Et moi qui croyais que cela ne finirait jamais !

— Tu te trompais, mon fils, il y a une fin à tout dans ce triste monde... Mais, écoute, ajouta le bonhomme après avoir ouvert la porte, voilà deux chemins : celui de droite conduit à Morlaix, où tu trouveras beaucoup de gens comme il faut, qui te vendront de l'esprit et autres vieilleries dont ils ne se servent plus...

Houarn l'interrompt en disant :

— De l'esprit ! Pourquoi faire ?...

Le solitaire ne put s'empêcher de rire et reprit :

— Celui de gauche mène à la forêt du Laz, où il y a un beau château, avec des portes d'or et des fenêtres d'argent ; ce château est habité par le roi à la *barbe d'acier*. C'est une belle aventure à tenter. Choisis.

— Pour lors, je vais à Laz de ce pas.

— Puisque te voilà si raisonnable, Houarn, et que tu es un bon fils, je veux te faire un cadeau que je tiens d'un vieux sorcier auquel j'ai donné des soins.

Voici un *baz-houarn*¹⁸. Ce bâton est fait pour toi, car tu es déjà un homme de *fer*. Prends-le, mon garçon ; le roi du Laz dort sans cesse d'un sommeil que rien ne peut interrompre ; mais il a une fille qui a juré d'épouser celui qui réveillera son père en brisant sa barbe d'acier.

— Une fille ! dit Iann, une femme ! Oh ! ça me gênerait pour...

L'ermite impatienté lança le *baz-houarn* sur le chemin et ferma la porte au nez du vagabond.

— Voilà qui est drôle ! murmura notre louche, et moi qui croyais... Que ferai-je de ce bâton ? Réveiller le roi sourd ? Mais si je tape dessus avec, je l'assommerai, c'est bien sûr...

Vous voyez que notre garçon ne raisonnait point déjà si mal pour un nigaud fieffé. Pourtant, après avoir tourné et retourné la trique de fer, Iann, qui la maniait comme une plume, se décida à l'emporter ; et, jetant un dernier regard sur le séjour de bénédiction qu'il allait quitter pour toujours, il soupira dans son pauvre cœur et s'éloigna en sifflant un air de *jaba-dao* ; puis il prit machinalement la route de la forêt de Laz. Il se disait, chemin faisant, qu'il apprendrait du moins ce que c'est qu'une aventure ; car, pour ce qui était d'accepter la fille du roi ou sa fortune, pour sûr il n'y consentirait pas, à cause des soucis que tout cela doit donner.

¹⁸ *Baz-houarn*, bâton de fer.

II

Le jour même, Houarn fit une longue route sans s'arrêter. Le troisième jour, il entra dans la forêt du Laz. Le temps était dur. La neige couvrait la terre. Les arbres, couverts de givre, ressemblaient à des squelettes balancés par le vent ; mais le vagabond sauvage ne s'attardait pas pour si peu de chose. Cependant il avait beau marcher, le fameux château ne paraissait pas. Il aurait fini par aller au bout du monde si, un soir, il n'eût aperçu à travers les branchages la fumée qui sortait par le toit de la hotte d'un sabotier.

Notre voyageur affamé ayant senti l'odeur du lard aux pommes de terre, chavira à moitié la porte de genêt d'un coup de pied afin d'entrer plus vite, et dit au sabotier :

— Me voilà !

— Que veux-tu ? dit le maître de la hutte.

— Moi ! rien du tout.

— Alors, décampe, et laisse-moi creuser mes sabots, car la chandelle brûle à rien faire.

— Il n'y a qu'à souffler dessus, et elle ne brûlera plus, dit le nigaud en louchant avec des contorsions extraordinaires, tant il était content de son idée.

Le sabotier examina son singulier visiteur, et apparemment qu'il comprit à qui il avait affaire, car il se mit à rire de tout son cœur.

— À présent, faut souper, dit Houarn.

Et il s'approcha de la marmite, où le ragoût rissoyait à plaisir. Puis il posa dans le coin de la cheminée son *baz-houarn*, et s'assit sur un billot de bois.

Il examina à son tour la hutte du sabotier. C'était une cabane faite de branches entrelacées, de feuillages et de fougères sèches. Elle était ronde comme d'habitude, et la couverture, qui commençait à trois pieds de la terre, se terminait en entonnoir, avec un trou au milieu pour laisser passer la fumée. Le foyer, placé au centre, se composait de quelques pierres plates, arrangées avec un peu de terre jaune. Tout autour de la hutte, on voyait des outils, des troncs de hêtre, des tas de sabots. Le lit de l'ouvrier solitaire, fait de paille et de fougère, se trouvait dans un enfoncement, appuyé contre une pile de sabots mis au rebut. À droite, à gauche, il y avait une quantité de vieilles images enfumées que le sabotier amateur avait attachées avec des pointes aux montants et aux solives de la cabane. C'était d'abord l'Enfant Jésus, saint Joseph et la sainte Vierge ; puis saint Crépin cousant des sabots de cuir ; saint Antoine, patron des solitaires, et son cochon (sauf votre respect), avec une pipe. On y voyait aussi le Juif-Errant, son bâton et sa barbe, longue d'une aune ; l'Enfant prodigue et ses pourceaux ; et d'autres encore...

Mathio, le sabotier, était garçon et travaillait seul la plupart du temps. Comme cela, il était quitte de se quereller avec sa *moitié de ménage* ou avec des faïnénants d'ouvriers. Bref, pour en finir avec le mobilier de l'homme des bois, il n'y a plus qu'à parler de sa *patraque à pierre*, dont le canon percé était attaché avec du fil d'archal, et de son vieux *briquet* rouge et jaune, encore plein de *feu*, malgré son âge, son *Ronflo* fidèle, dont le museau roussissait chaque soir dans les cendres chaudes du foyer.

Nos camarades soupèrent de compagnie, firent leur prière du soir, ronflèrent ensuite côte à côte, et, le lendemain, se levèrent en même temps. Iann était de bonne humeur : il avait rêvé qu'il réveillait le roi à la barbe d'acier ; que le roi enchanté le dispensait d'épouser sa fille, mais qu'il assurait une bonne pension à sa mère et à lui pour le restant de leurs jours. Quel sort ! C'est pourquoi Iann se réveilla en éclatant de rire.

— Tiens ! fit le sabotier, qu'est-ce qui te *jubile* de la sorte ?

— Moi ! rien du tout, presque rien : c'est la fille du roi qu'on voulait me donner en mariage, pour sûr.

— La fille d'un roi ! Toi, Iann ? Es-tu fou ?

— Non pas, l'ami, c'est l'ermite qui me l'a dit...

Et voilà notre nigaud de raconter toute son histoire, de fil en aiguille.

— Écoute, mon petit Iann, dit le rusé sabotier, il faut que j'aïlle avec toi, sans cela tu ne t'en tirerais jamais. Et surtout, n'oublie pas ton *baz-houarn*.

Là-dessus, les lurons burent un bon coup d'*eau de feu*. Mathio mit sa patraque en bandoulière, siffla son vieux Ronflo, et, mettant la clef sous la porte, s'éloigna de la butte dont il rêvait de faire une maison de plaisance.

Les voilà donc partis tous deux en quête du bonheur, comme tous les hommes, quoiqu'avec des projets différents. N'importe, ils allaient, ils allaient toujours : Mathio piqué par la convoitise, Houarn sans savoir pourquoi faire...

III

Je ne vous raconterai pas toutes les aventures de nos deux vagabonds. Cela n'en finirait jamais, depuis le moulin des *ogres* et le boulanger de l'enfer, que Baz-Houarn aplatit comme une tourte de pain de seigle, jusqu'aux *lacs* de fil d'argent tendus dans la forêt sombre, et qui furent évités grâce au *nez* de Ronflo. Arrivons enfin au château du Laz, où repose le fameux roi dormeur.

Voilà donc qu'un beau matin, au sortir de la forêt, ils aperçurent les tourelles du manoir, dont les girouettes, garnies de givre, grinçaient comme une scie rouillée et brillaient comme de l'argent au soleil de janvier. Il y avait au-dessous des murailles des douves profondes, remplies d'une eau noire, où nageaient des monstres aquatiques, avec des têtes de requins, vomissant le feu et la fumée, et d'autres abominations encore.

Houarn sentit son sang se figer à la vue d'une douzaine de loups énormes qui regardaient nos camarades, en ouvrant des gueules épouvantables, garnies de belles rangées de dents.

— Si tu veux manger encore de la galette, reprit le sabotier, faut jouer du *baz-houarn* mieux que jamais. Allons, Iann, j'ajouterai une belle ceinture de cuir et une épinglette en perles aux cadeaux que je t'ai promis si tu m'assommes toute cette canaille.

Et voilà la bataille commencée. Fallait voir Iann s'escrimer avec son terrible *baz-houarn* qui, à chaque coup, écrasait un de ces gros monstres, que c'était déjà un carnage tel que les gens du manoir vinrent sur

les murs voir ce qui causait tout ce tapage. Ajoutez à cela que Mathio, de son côté, faisait un feu meurtrier sur les habitants des douves. À ce spectacle, les officiers du château, qui étaient d'affreux korrigans velus et barbus, se sauvèrent en poussant des hurlements sauvages, et dirent à la fille du roi que deux démons venaient d'assommer toute la garnison du château ; que, pour sûr, ils pourraient renverser les murailles avec le tonnerre qui sortait de leur petit doigt ; qu'il fallait donc venir les apaiser et leur parler poliment ; qu'ensuite, on verrait par quel moyen s'en défaire et à quelle sauce on les arrangerait.

La princesse ne fit ni une, ni deux : elle mit son *chupenn* (jupon) brodé d'or, et suivit ses officiers sur les murs. Elle vit donc ce qui s'était passé, car tous les loups de la garnison étaient écrasés, aplatis, hachés comme chair à pâté ; et puis elle vit Iann et Mathio au milieu de ce beau carnage, tranquilles comme Baptiste ; si bien qu'on eût dit qu'ils venaient de tuer une douzaine de petits oiseaux, pas autre chose...

Finalement, je vous dirai que la princesse, après avoir reluqué nos deux compères, trouva que Mathio était fort joli garçon et que Iann, sauf la bagatelle de son œil de travers, ferait un cavalier magnifique. Son cœur, à vrai dire, balançait entre les deux vainqueurs, car la demoiselle se disait que ces deux champions accomplis, des fils de rois déguisés sans doute, étaient venus pour réveiller son père et la demander en mariage. Elle se mit donc à leur parler beau et prit sa plus douce voix, une voix de chouette, dont le son argenté alla droit au cœur du sabotier, trop amateur

de ce vil métal pour lequel tant d'humains ont perdu et perdront leur âme.

— Entrez, entrez, seigneurs, leur dit la princesse ; vous devez avoir soif après tant de besogne.

— Foi de Dieu ! répondit le sabotier enchanté, voilà qui s'annonce bien ; entrons sans compliment.

Il passa sur le pont, suivi de Iann et de Ronflo, la queue en trompette, et tous les trois se trouvèrent bientôt dans la cour, puis dans la grande salle du château. Il n'y avait guère de quoi rire en ce lieu maudit, dont les murs étaient tapissés d'habits de marquis, de vestes de Cornouaillais, de guêtres et de culottes de Léonards et d'autres ?

— Qu'est-ce que tout cela ? dit Mathio, déjà moins crâne.

La princesse se mit à rire avec les korrigans, qui ricanaient comme un tas de démons. Pourtant, c'était une belle personne, un peu grosse et rouge, avec des yeux de chat-huant, mais elle devait avoir de fameuses rentes, et Mathio, pour de l'argent, le pauvre homme, eût passé par-dessus tout.

Quand la princesse eut donc fini de rire, elle répondit au sabotier

— Ces guenilles-là ont appartenu à mes nombreux prétendants, lesquels n'ayant pu réveiller le roi, mon noble père, ont été... ah ! ah ! ah !...

Elle rirait encore, je crois, si Houarn, qui se mourait de soif, n'eût frappé sur la table de chêne un grand coup de son *baz-houarn* en disant : « Pourquoi faire ? »

La demoiselle cessa de rire, et les korrigans se

ramassèrent dans les coins de la salle, car le coup avait démoli la table et fait un large trou dans le plancher.

— À boire ! à présent, ajouta Iann en colère.

Tous ces démons de korrigans trouvèrent des jambes pour le servir, pour chercher du vin, de la viande et de l'eau de feu ; et la princesse se dépêcha de rincer les verres... Iann et Mathio se régalèrent et burent plus de dix fois à la santé du roi et de la princesse, qui trinquait avec eux sans compliments.

Ensuite la compagnie se rendit, par une enfilade de corridors, à la chambre où le roi reposait sur son trône d'or massif. À mesure qu'on approchait, on entendait davantage les ronflements du monarque endormi... Il ressemblait à un gros ogre en retraite, et quand on fut près de lui, nos aventuriers se demandèrent si ce ronfleur éternel n'avait pas un tonnerre dans le ventre. Sa longue barbe était toute d'acier : elle étincelait à la clarté tremblotante de plusieurs milliers de vers luisants qui couvraient les meubles de cette chambre magnifique. Mathio était stupéfait, aveuglé presque ; Iann tournait et retournait ses yeux louches pour essayer de voir.

Pourtant le sabotier se demandait comment sortir de là. Déjà, par trois fois ; il avait crié à son camarade : « Tape donc dessus ! Réveille-le, ou nous deviendrons sourds aussi. » Peine inutile ! Iann n'entendait pas. Mathio fit *craquer* sa canardière, chargée à double charge... mais rien encore. La princesse et les korrigans riaient en dessous. À la fin, s'apercevant que Iann avait l'air de soupeser avec rage son bâton de fer, la prudente fille jugea qu'il était temps d'arranger

les choses. Elle détacha de la cloison un grand voile de fil d'or et le jeta sur la tête du roi. Les ronflements continuèrent, mais considérablement amortis, en sorte que l'on pouvait s'entendre en causant haut.

— À la bonne heure ! dit Mathio, faisons nos conditions. On nous a dit que celui qui réveillerait le roi, en brisant sa barbe, aurait sa fille et une bonne dot avec... Est-ce vrai ?

— Oui, fit-elle.

— Allons, Baz-Houarn, fais ton devoir !

Iann souleva son arme, et la barbe d'acier éclata par morceaux en rendant un son formidable...

Tout à coup, il y eut un fracas terrible, comme un grand coup de tonnerre, et le manoir enchanté disparut... Ce n'était plus qu'une belle métairie entourée de vastes granges. Le roi était devenu un bon paysan joyeux, un fermier cossu, tout frais rasé ; et la princesse aux yeux de chat-huant changée en une jeune et jolie paysanne habillée à la mode de Quimper.

— Tiens ! fit Houarn étonné, où donc ont-ils passé tous les autres ?

— Mon garçon, répondit le fermier, il n'y en a pas d'autres ici. Paysan qui veille ne vaut-il pas mieux que roi qui dort toujours ?...

— Ah ! c'est drôle, tout de même, reprit Houarn. Mais, ça ne me regarde pas. Seulement, donnez-moi dix-huit sous pour ma pauvre bonne femme, et je file.

— Dix-huit écus tu auras, mon ami, et même davantage, car tu es un bon fils ; tu n'oublies pas ta mère ; tu as rompu l'enchantement par ta piété filiale ; et, pour

tenir la parole de la princesse qui s'est envolée avec ses richesses, je te donne ma fille, si tu veux.

Il paraît que Houarn aussi avait subi du changement comme les autres, à tel point qu'il regarda la jolie paysanne avec des yeux, des yeux qui ne louchaient plus du tout.

— Bien sûr que je voudrais, répondit-il ; mais elle ?...

Une petite main se posa dans la rude *patte* du vagabond, et l'on assure qu'il se permit de presser un peu la main mignonne qu'on lui donnait...

Et voilà mon histoire finie, finie au moment où commence la fortune du pauvre aventurier. Mathio fut assurément bien traité ; pourtant il ne s'en alla qu'à moitié content, parce qu'il ne pouvait comprendre comment la princesse, c'est-à-dire la belle paysanne, avait pu préférer un vrai nigaud, simple et sans sou ni maille, à un gaillard aussi bien tourné que lui.

C'est peut-être parce que la présomption et la ruse ne valent pas la simplicité d'un cœur droit, et qu'un bon fils, quelque déshérité qu'il soit, s'il garde le souvenir de sa mère et du foyer paternel, réussit toujours avec l'aide de Dieu !

Le fou-du-bois (Foll-goat)

Des fontaines miraculeuses existent au chevet de plusieurs chapelles bretonnes. Une des plus remarquables est celle du Folgoat (arrondissement de Brest). Elle baignait le pied de l'arbre sur lequel un pauvre *innocent* nommé *Salaün-ar-Foll*, Salomon-le-Fou, se balançait nuit et jour en chantant *Ave Maria* !

Affamé, demi-nu, grelottant de misère ou de froid, Salaün, quand il se trouvait las, descendait de son arbre et allait se baigner dans la fontaine. Il fut enterré au pied du grand chêne où il avait usé sa courte vie.

On dit qu'un lis blanc, image de sa pureté, germa sur le tertre qui recouvrit son corps. Le duc de Bretagne Jean IV, ému du prodige, y fit élever une délicieuse chapelle dont le jubé de pierre est une des merveilles de la Bretagne.

Le troc d'âge

HISTOIRE

I

Il y a eu de tout temps, on dit qu'il y aura toujours dans le monde, des hommes mécontents de la condition où Dieu les a placés et peu satisfaits de tout ce qui leur arrive. Le malheur, qui les accable parfois et qu'ils ne savent pas accepter chrétiennement, ne provient jamais, disent-ils, de leur faute ou n'est qu'une amère injustice. Si la fortune, au contraire, leur sourit, loin de remercier la main qui les comble, ils prétendent que cela est bien dû à leur propre mérite ; qu'au reste, c'est fort peu de chose, et qu'ils devraient avoir mieux. Bien plus, il en est, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, qui poussent l'aveuglement jusqu'à maudire l'instant où ils vivent et à former des vœux insensés pour le changement de leur existence. Je veux parler des imprudents qui disent : « Ah ! si j'avais dix ans de plus ou de moins ; ah ! si j'étais à telle place !... »

L'histoire légendaire de maître Pierre et du pauvre Jakou servira peut-être à mettre en relief toute l'odieuse impiété de ces déplorables vœux.

C'étaient deux voisins, vivant dans un village retiré de Basse-Bretagne, à *Kerliz-du*, c'est-à-dire la ville de l'Église-Noire. Quoique leur situation de fortune

fût bien loin d'être semblable, ils vivaient aussi médiocrement l'un que l'autre. Pierre était à l'aise, célibataire, vieux et hypocondriaque. On le disait avare et ambitieux, se plaignant sans cesse de peines imaginaires, regrettant le temps passé et maudissant le présent.

Jakou valait mieux assurément : il était encore jeune et fort, mais on entendait aussi dans sa cabane, remplie de pauvres enfants, des plaintes et des regrets... Une voix s'y élevait pourtant, au milieu de ces doléances, pour bénir la volonté du bon Dieu, c'était celle de Tinah, la femme de Jakou. Cette voix douce, pieuse et résignée, adoucissait d'ordinaire l'amertume des regrets du journalier. Il reprenait courage, et le lendemain il travaillait avec un peu plus d'espérance au cœur. Mais après un hiver rigoureux et deux mois de chômage, le pauvre ménage se trouva sans pain, sans feu, presque sans vêtements. Jakou, cédant au désespoir et aux sourds conseils du démon, qui rôdait autour de lui, au lieu de dire *Amen* à la fin de la prière de plus en plus résignée de sa femme, Jakou frappa du poing sur la table, poussa un affreux jurement, et, détournant les yeux pour ne pas voir ses enfants qui pleuraient, il s'élança hors de la maison.

C'était le soir. La neige couvrait la terre ; la froide bise gémissait sur la lande solitaire où s'avancait Jakou. Les chats-huants, perchés sur les rochers ou sur les vieux chênes, s'envolaient à tire-d'aile, et leur cri lugubre semblait dire au vagabond désespéré : « Jakou, Jakou, où cours-tu, pauvre Jakou... ou... ou... ? » Et les ruisseaux grossis, roulant au fond

des vallées, semblaient aussi répéter son nom, que la brise portait au loin d'échos en échos...

Le paysan épouvanté s'arrêta ; ses idées se modifièrent, ses transports se calmèrent. Il regarda derrière lui : on ne pouvait plus apercevoir de là les cheminées du village. Il frissonna de crainte et de douleur... Il allait revenir sur ses pas lorsque, au détour du sentier, sur le bord de la lande, au pied d'un grand *menhir* mal famé, il aperçut deux hommes immobiles tout près de lui. Jakou était naturellement brave ; il ressentit une fausse honte de ses terreurs, et s'avança, sans hésiter, vers les deux aventuriers.

— Te voilà, Jakou, lui dit aussitôt l'un de ces hommes, je t'attendais ici, je savais bien que tu viendrais.

Le mari de Tinah sentit ses genoux trembler. Il avait reconnu le sorcier de la *Dour-du* (l'eau noire), dont on racontait des choses étonnantes ; et puis cet homme qui lui disait avant d'avoir pu distinguer sa figure : « Je savais bien que tu viendrais », c'était à coup sûr un esprit à double vue. Le sorcier reprit :

— Oui, Jakou, j'en suis certain ; tu veux faire comme ton voisin Pierre, changer de vie pour trouver sans peine du pain et de l'argent.

Jakou, l'insensé, ouvrit de grands yeux. Le sorcier avait touché la plaie ; il indiquait le remède. Le pauvre Jakou allait se perdre corps et âme, peut-être...

— Pierre se trouvait trop vieux, continua le sorcier ; il voulait rajeunir, afin de mieux jouir de la vie ; mais il nous fallait un pauvre diable qui prit sur son dos les

vingt années que je lui retire. Je pensais à toi ; nous t'attendions.

— Vingt ans, c'est beaucoup, murmura le paysan incertain.

— Bah ! tu as à peine trente ans, cela fera cinquante. Et que de choses au bout de vingt ans : joie, fortune, bonheur, tout cela t'attend si tu sais vivre... Et puis, songe, l'ami, que tu n'as pas le choix : tes enfants meurent de faim, ta femme succombera à la peine... Nous n'avons point de temps à perdre, et voici Pierre qui te donne les arrhes du marché. Allons, *troc pour troc !*

Ces mots retentissaient encore comme un roulement de tonnerre aux oreilles du journalier, lorsque Pierre laissa tomber sur la roche une poignée de beaux écus d'or, qui brillèrent dans l'ombre d'un rougeâtre reflet...

— Prends vite, dit le sorcier de la Dour-du.

Jakou hésitait encore.

— Songe que tu mourras de misère, s'écria le tentateur ! Eh ! qu'est-ce que vingt ans dans la vie d'un pauvre ? vingt années de souffrance de moins, et de l'or, de l'or à la place...

Jakou affolé saisit l'or d'une main tremblante. Un rire infernal troubla un moment la sinistre solitude ; une rafale, accompagnée de bruits étranges, ébranla les chênes et les rochers et agita d'un frisson convulsif tout le corps du *troqueur*. Il voulut fuir et sentit que sa démarche était pesante, son corps affaîssé, ses joues plus creuses, ses mains plus sèches. En touchant l'or de Pierre, Jakou avait vieilli de vingt ans...

Pierre et le sorcier de la Dour-du s'éloignaient en ricanant dans la direction opposée au village de l'Église-Noire. Pierre avait l'air alerte et marchait d'un pas rapide : il emportait la jeunesse de Jakou.

— Tinah, ma femme, mes enfants, où êtes-vous ? s'écria l'insensé. Voici de l'or, c'est le prix de ma vie ! Mais, hélas ! voudront-ils me reconnaître ? La malédiction de Dieu est écrite sur mon front ! Malheur ! malheur !!!

Et le misérable, écrasé par tant de secousses, tomba sans connaissance au pied du sombre *menhir*. En se relevant, Jakou se trouva si vieux, si changé, qu'il n'osa retourner à son village. Une épouvante, voisine de la folie, s'empara de son faible esprit, et l'infortuné s'enfuit au loin, bien loin...

II

Un jour, bien des années sans doute après la scène que nous avons racontée, un vieillard en haillons cheminait tristement dans le sentier qui conduisait à l'Église-Noire. En apercevant le clocher, le pauvre vieux se mit à pleurer. Un jeune garçon, occupé à étreper la lande, lui parla avec affection. Au son de cette voix, à la vue de ce doux visage, le vieillard tressaillit et murmura ces mots :

— Jésus ! est-il possible ? Comme il ressemble à Tinah !

Il allait se jeter au cou de l'enfant, lorsque ce dernier lui dit naïvement :

— Je n'ai compris qu'un seul mot de vos paroles, mon vieux père : vous avez prononcé le nom de

Tinah !... Tinah, c'était le nom de notre mère bien-aimée...

— Ta mère !!!

— Hélas ! elle est morte peu après la disparition de son pauvre mari.

— Morte ! répéta le vieillard avec égarement.

Peut-être allait-il essayer de se faire reconnaître, retrouver sa raison presque perdue, revenir à la vie, ou du moins mourir bientôt dans les bras de ses enfants... Non ! la justice de Dieu n'était pas satisfaite. Le jeune paysan ajouta ces mots cruels :

— Vous n'avez pu connaître ma mère, car vous n'êtes pas du pays, et votre âge...

— Méconnu par mon fils, s'écria Jakou en se frappant la poitrine. O mon Dieu, quelle punition ! Je suis mort, mort pour tout le monde ! *Miserere, miserere !*

— Pauvre insensé, dit le jeune paysan avec tristesse.

Puis il se remit à son travail, tandis que Jakou s'enfuyait en poussant des cris. On eût dit un spectre errant sur la lande. C'était à l'endroit même où s'était conclu le funeste échange. Comme l'autre fois aussi, le vent de mer gémissait dans les cavernes de la montagne et sur les falaises lointaines...

Plus loin, Jakou aperçut un homme dans la force de l'âge, un ancien compagnon de sa jeunesse. Il marcha de son côté, sans trop savoir ce qu'il allait faire, et lui dit enfin, comme pour tenter un dernier effort :

— Me reconnais-tu, Alain ? Je suis Jakou, Jakou ton voisin, le mari de Tinah.

— Fausseté ! répondit Alain, stupéfait de cette

audace ; fausseté ! Vous avez plus de soixante ans, mon vieux, et le pauvre Jakou (Dieu ait son âme !) était un peu plus jeune que moi, qui n'ai que quarante ans sonnés depuis la Saint-Michel.

— Malheur ! malheur sur moi ! cria le méconnu.

— Allez, allez, l'ami, ajouta le paysan, vous êtes un trompeur ou bien... un fou. Que Jésus vous assiste et vous éclaire !

— Fou ! s'écria le malheureux, fou ou mort pour eux ! c'est vrai, c'est bien vrai !

Et, de nouveau, il s'éloigna de ces lieux où il ne trouvait qu'amertume et désespoir.

Jakou ne tarda pas, en effet, à perdre le peu de raison qui lui restait encore par intervalles. La folie, ou plutôt une sorte d'idiotisme triste et doux, s'empara de sa pauvre intelligence, et les fermiers de la campagne, au nord du Léonais, ne savaient pas refuser la charité à ce vieil *innocent*, qui disait ou chantait parfois, d'une voix monotone et pitoyable :

— Qui que vous soyez, donnez, donnez du pain, pour l'amour de Jésus et de la Sainte Vierge, à Jakou de l'Église-Noire.

Puis il ajoutait tout bas, si bas qu'on ne pouvait guère le comprendre, tant il redoutait, à la fin, les railleries de tous ceux qui prenaient ses paroles pour de pures folies, il ajoutait en pleurant :

— Donnez ; en mémoire de Tinah, à celui qui fut son mari... *Miserere, miserere !*

Un jour enfin, sur une lande déserte et loin de toute habitation, Jakou rencontra un mendiant aussi misérable, mais qui paraissait bien moins résigné que lui.

Il en eut une certaine frayeur au premier abord ; mais un éclair brilla tout à coup clans son intelligence obscurcie ; il avait reconnu Pierre, le *preneur* de ses vingt ans...

— Reprends ton âge ! s'écria l'insensé d'une voix frémissante.

Pierre se remit promptement et ne fut pas longtemps à apprécier l'état moral de son ancien voisin.

— Mon âge, répondit-il en ricanant, vingt ans de plus, une bagatelle ! ce serait sans doute la mort pour moi... Au surplus, je le veux bien, car les années que tu m'as prises ou données n'ont servi qu'à mon malheur, à ma ruine... Je n'ai pu en rien faire. Tu m'avais apparemment cédé ta sottise par-dessus le marché. Mais si je reprends mes années, il faut auparavant que tu me rendes l'or que je t'ai payé.

— De l'or, juste ciel ! dit Jakou, tu me demandes de l'or, et je n'ai pas même de pain.

— Ni moi non plus, je n'ai pas mangé depuis vingt-quatre heures.

— *Miserere, miserere*, murmura l'idiot.

— C'est bon, n'en parlons plus ; moi je vais tâcher de *rouler* encore...

Jakou regarda avec épouvante cet homme qui ricane dans sa détresse, au lieu d'invoquer l'Ami, le suprême Ami des délaissés sur la terre. Alors il s'écria, comme s'il eût été inspiré¹⁹ :

¹⁹ En Basse-Bretagne, on accorde le don d'inspiration naturelle à ces doux et pieux *innocents* qui touchent leur pain dans les métairies les plus écartées.

— O Dieu juste et bon, voilà la punition de nos crimes ; nous l'avons bien méritée... Rien ne peut nous rendre, dans ce monde, ce que nous avons perdu ; mais, par la résignation, nous pouvons tout recouvrer dans l'autre...

Hélas ! Pierre ne répondit à ces paroles que par un rire étrange et s'éloigna en murmurant contre la volonté de Dieu, dont il osait accuser la justice.

À peu de temps de là, Jakou, toujours méconnu, et que l'on ne désignait à la fin que par les noms de Miséréré l'Innocent, Jakou s'éteignit comme meurent souvent les pauvres mendiants en Basse-Bretagne, à peu près comme les oiseaux sur les landes. Il mourut dans une grange ouverte aux quatre vents du ciel, non loin du village de l'Église-Noire, qu'il avait voulu revoir une dernière fois. L'air calme et résigné, jusqu'à son dernier soupir, il essayait encore de chanter, d'une voix éteinte, *Miserere, miserere...* Puis il entrecoupait ses prières d'un nom qu'il prononçait avec amour, mais que deux pauvres femmes, seuls témoins de sa mort, écoutaient avec indifférence : c'était le nom de Tinah.

Quant à Pierre, à quoi bon parler de la fin de l'ambitieux et de l'impie ? Du reste, la légende, qui se refuse ordinairement à garder la mémoire des méchants, n'a pas conservé, que je sache, le souvenir, sans doute terrible, des derniers jours de ce mécréant.

Cette naïve histoire renferme une moralité qui nous semble être d'une application facile et trop commune dans le temps où nous vivons. On ne voit que trop souvent, dans le monde, des vieillards même,

qu'emporte l'amour de l'or et du plaisir, *rajeunir* de vingt ans, comme on dit, et se lancer tout à coup au milieu de spéculations ou de fêtes qui les conduisent à leur ruine. Et l'on voit aussi des adolescents et de jeunes hommes, trop pressés de pénétrer les secrets de l'avenir, *se changer* autant qu'il est possible, *se vieillir* même par tous les moyens, afin de se mettre à la *hauteur* d'une époque qui ne vient pas assez vite à leur gré et de jouir plus tôt des funestes bénéfices d'un autre âge.

Les pierres maudites

LÉGENDE

On remarquait jadis au milieu des landes sauvages qui s'étendent entre *Kon-Koret* (le val des Fées) et le bourg de Tréhoranteuk, sur la lisière des bois de Néant²⁰, une petite vallée toujours fraîche, et une colline toujours verte, dont le riant aspect contrastait singulièrement avec la sombre parure des plaines d'alentour ; et pourtant ces lieux si riants aux regards, à l'heure où le soleil réjouit la nature, ces lieux, arrosés par de limpides ruisseaux, étaient même alors, avant la métamorphose que nous allons raconter, soigneusement évités par les gens du pays, surtout dès que le jour commençait à décliner... C'est que les Koret (ou Korredd), les fées aux cheveux d'or, alternaient, dit-on, chaque nuit, avec les korrigans de Tréhoranteuk, pour s'y ébattre follement au clair de la lune, et malheur au chrétien imprudent qu'eut surpris leur ronde nocturne !

Depuis, cet endroit est plus redouté encore : la vengeance divine paraît s'être étendue sur ce vallon et l'avoir marqué des signes d'une malédiction éternelle. Les rochers semblent noircis et brisés par la foudre ; les herbes fanées ne reverdissent jamais ; la bruyère desséchée ne porte plus de fleurs, et l'on dirait que

²⁰ Arrondissement de Ploërmel.

la lande conserve encore les traces d'un incendie récent...

I

Autrefois, non loin de ce vallon funeste, s'élevait le château du sire Gastern de Tréhoranteuk. Sans femme, sans enfants, sans chapelain, sans amis, cet homme, sans foi, ni loi, vivait presque seul en ce noir donjon. Il n'était entouré que de quelques soudards et varlets sans peur ni principes (autant qu'il en était besoin pour guider à la chasse les grandes meutes du seigneur Gastern). Il chassait par tous temps et saisons, ne craignant pas plus le soleil que la glace, le tonnerre, la pluie ou l'ouragan. Ses courses n'avaient pas de limites pour ainsi dire, ses pas ne connaissaient point d'entraves, son ardeur méprisait tous les obstacles. Aussi, quoiqu'il se fût attiré d'abord plus d'une querelle avec des seigneurs plus ou moins éloignés de ses domaines, il avait fini par être tellement redouté à dix lieues à la ronde, que nul désormais n'osait s'exposer aux effets de sa colère et de sa vengeance.

En disant que le sire Gastern n'était entouré que de mécréants en son château, nous oublions qu'il avait eu longtemps auprès de lui un jeune garçon orphelin, son neveu et filleul, nommé Jéhan, lequel, pieux, doux et patient, avait su conquérir sur l'esprit farouche du baron une influence salutaire. Aussi, pendant le séjour du jeune homme au château de Tréhoranteuk, faut-il reconnaître que, sans être ni exemplaire, ni chrétienne, la conduite du seigneur avait du moins été à peu près exempte de scandales affligeants. Mais malgré ses efforts, ses larmes et ses prières, jamais

l'infortuné Jéhan ne réussit à ramener son oncle impie à la foi de ses pères. Pour lui, méprisant les séductions contraires, souvent mises en œuvre pour l'ébranler dans sa vertu, et voyant que ses supplications étaient vaines et tournées en plaisanteries cruelles, il crut devoir dire un jour un éternel adieu au manoir de Tréhoranteuk et alla demander asile au monastère hospitalier de Saint-Méen. Grande fut la colère du seigneur à ce brusque départ ; on dit même qu'il versa en cette circonstance les premières et les seules larmes de ses yeux, car il aimait son neveu plus qu'il ne s'en doutait lui-même en son cœur violent et acerbe.

Mais, hélas ! — et c'est pourquoi, en s'éloignant, Jéhan commit, sans le savoir, une faute irréparable, — le vin aidant, la chasse et les batailles ensuite, Gastern effaça bientôt de sa mémoire obscurcie l'image touchante et pure de son doux neveu. Il se livra aux désordres les plus effrénés. Il augmenta le nombre de ses varlets, soudoya de nouveaux soudards et routiers mal famés, et tourmenta plus que jamais son voisinage par ses brutalités et ses rapines. On eût dit dès lors que le diable régnait en maître dans le sombre donjon de Tréhoranteuk : plus de repos, plus de sommeil pour le cruel baron. Il faut, nouveau Juif-Errant, qu'il s'agite sans cesse, qu'il marche toujours... Il ne connaît d'autre délassement que la table et l'orgie, d'autre plaisir que la chasse à outrance et les combats sans merci. Ses varlets eux-mêmes n'y peuvent tenir et n'osent demander grâce devant ce possédé du démon, qui les fait trembler : ces mécréants reçoivent déjà la punition de leurs crimes ; celle du maître ne tardera

pas à venir, car la coupe déborde ; la patience du ciel est enfin lassée, l'heure de la justice va sonner...

Depuis plusieurs années, on ne connaissait plus ni dimanches ni fêtes au château de Tréhoranteuk ; aucun moine, aucun prêtre n'eût osé s'y aventurer, tant était grande la réputation d'impiété du vieux sire. Jéhan priait et pleurait en silence, dans le monastère, sur l'aveuglement et les désordres du frère de sa mère ; cependant il ne pouvait se résoudre à pénétrer dans ce repaire de crime et de scandale ; non pas qu'il tremblât pour ses jours ou pour sa pieuse vertu, mais il craignait que son oncle ne voulût, s'il tombait en son pouvoir, le retenir par tous les moyens, même par la force et la violence.

Un soir, — c'était la veille de la Toussaint, — un moine du couvent s'étant attardé au loin pour accomplir des œuvres de son charitable ministère, vint à passer dans le pays que Gastern fréquentait dans ses excursions ordinaires de chasse ou de maraudage. En ce moment, un orage paraissait sur le point d'éclater. Le pauvre homme, tout occupé de ses prières, tomba tout d'un coup au milieu d'une troupe de gens armés que commandait le terrible Gastern en personne.

— Par ma barbe, dit le sire, qu'une chasse heureuse mettait en belle humeur, c'est un moine, je crois, que nous tenons. Par saint Hubert, qui m'a fait tuer trois chevreuils aujourd'hui et détrousser un brave que son bagage paraissait gêner, ce qui est, je pense, une œuvre méritoire en pareille occasion...

Des éclats de rire prolongés interrompirent cette harangue du sire.

— Silence, manants, fit-il, et laissez-moi continuer. Je disais donc, par saint Hubert, que ce moine paiera pour tous les autres ; et que si le prieur de Saint-Méen veut le ravoir, il viendra le réclamer en personne, avec cent écus d'or par-dessus le marché. Qu'en dites-vous, mes amis ?

— Bravo, bravo, seigneur Gastern.

— Venez, venez, vénérable moine, reprit le sire avec une feinte déférence. Vous trouverez au château de Tréhoranteuk tous les égards qui vous sont dus.

— Ah ! ah ! ah ! firent tous les misérables en éclatant de rire.

Et la troupe se mit en marche, suivie par le pauvre moine, dont quelques soudards pressaient les pas trop lents à leur gré. Bientôt le sire Gastern s'arrêta au carrefour d'un chemin.

— Par ma barbe ! dit-il, j'allais oublier chose importante. Holà ! maître Vautour, mon gentil courrier, déploie incontinent tes ailes et vole vers Saint-Méen sans retard. Si le prieur est couché, tu le réveilleras poliment, et lui offrant les respects du sire Gastern, tu lui diras que n'ayant pas de chapelain à Tréhoranteuk, je veux y garder un moine pour chanter vêpres et matines...

Et comme le Vautour s'éloignait déjà en maugréant de cette corvée inattendue, le baron ajouta ces mots :

— Tu diras de plus au prieur que si avant trois jours je n'ai pas reçu cent écus d'or pour la rançon de son moine, j'irai brûler son couvent, et que le moine sera pendu.

Le Vautour partit comme une flèche et se rendit à Saint-Méen, malgré le vent et la pluie, qui tombait à torrents. Il n'arriva au monastère qu'à une heure fort avancée de la soirée. Jéhan priait dans sa cellule ; le prieur veillait en attendant le retour du moine qu'il avait sans doute chargé de quelque message ; du reste, tous, en ce saint lieu, veillaient et priaient afin de se préparer dignement à célébrer la grande fête du lendemain, lorsque le vacarme que fit le Vautour à la porte du couvent vint troubler la paix de leurs méditations... Enfin, le mécréant exposa au prieur l'objet de sa mission, en ayant soin de renchérir encore sur les ordres de son maître. Le digne moine l'entendit sans pâlir :

— Que votre volonté soit faite, ô Seigneur, murmura-t-il, en voyant s'éloigner le misérable envoyé de Gastern.

Puis il se rendit auprès de Jéhan et lui fit part de tout ce qui venait de se passer.

— J'irai trouver le baron, répondit le jeune religieux, j'irai seul à Tréhoranteuk afin de lui arracher sa proie et de lui épargner un crime.

— Mais où trouveras-tu, mon fils, la somme que réclame cet ennemi de Dieu ?

— Prions, prions, ô mon père... n'est-ce pas demain la fête de tous les Saints ? Les bienheureux du ciel ne nous abandonneront pas... J'irai à Tréhoranteuk, avec votre permission, pendant que vous célébrerez l'Office des Morts, et le redoutable baron ne sera plus à craindre.

— C'est Jésus, sans nul doute, qui t'inspire, ô mon fils ; qu'il soit fait ainsi que tu le demandes.

II

Pendant cela, que se passait-il au manoir de Tréhoranteuk ? Le souper, servi dans la salle des gardes, attendait le baron, qui se mit bientôt à table, au milieu de quelques soudards favoris. On avait enfermé le prisonnier dans un réduit obscur attenant à la salle, et là, le supplice le plus cruel du serviteur de Dieu était d'ouïr les propos infâmes, les jurements horribles de ces possédés, qui se livraient à des libations sans mesure. Tantôt des querelles menaçantes semblaient devoir éclater entre ces misérables échauffés par le vin ; tantôt d'affreuses chansons retentissaient sous les voûtes du sombre manoir... Et au dehors, l'ouragan déchaîné paraissait lutter par sa violence avec le vacarme croissant de l'intérieur. Les éclairs qui, pareils aux reflets de l'enfer, illuminaient par intervalles les noires murailles de la grande salle, augmentaient la joie et l'ivresse du sire.

— Holà, s'écria-t-il, qu'on amène mon chapelain ; je veux qu'il boive céans à ma santé.

On alla aussitôt chercher le moine, qui s'avança d'un pas ferme au milieu de la salle. Sa contenance digne et calme, sa figure vénérable, commandèrent un moment le silence. Gastern lui-même se sentit mal à l'aise ; enfin, après avoir vidé d'un seul trait une copieuse rasade, il reprit son insolence accoutumée, remplit jusqu'aux bords une coupe énorme, et dit au moine immobile en face de lui :

— Or ça, mon brave ermite, il faut que tu goûtes le vin de Tréhoranteuk et que tu me dises ensuite si nous ferons bonne chasse demain et après-demain... surtout pour fêter les morts... Allons, sang du diable ! boiras-tu, oui ou non ?

Et comme le châtelain, exaspéré du calme que montrait sa victime, allait s'élancer, le poing fermé, sur le serviteur de Dieu, un violent coup de tonnerre ébranla le castel et cloua le possédé à sa place. Le moine, tombant à genoux, lança contre la muraille tout le vin que contenait la coupe, et l'on vit pendant quelques instants la muraille s'illuminer de reflets sanglants.

— À moi, Vautour, s'écria Gastern au comble de l'effroi...

L'aube du jour pénétrait par les hautes fenêtres. Deux soudards entrèrent tout à coup dans la salle, et répondirent ainsi aux dernières paroles du baron :

— Le voilà, dirent-ils en déposant à ses pieds le corps inanimé du Vautour, qu'ils venaient de rencontrer au fond d'un ravin.

Gastern ne put se lever le jour de la Toussaint. Un feu intérieur brûlait ses entrailles. Ses varlets disaient que le moine l'avait *envoûté* et songeaient déjà à piller le château avant de l'abandonner. Cependant ils avaient relégué le captif dans un cachot éloigné du lieu de leurs orgies, tant ils craignaient que sa présence ne vînt encore les troubler. Ils passèrent donc, ô horreur ! ils passèrent la soirée et la nuit de la Toussaint à boire, à se quereller, à se battre, sous les yeux

mêmes du baron, qui avait voulu qu'on le mît sur un lit dans la grande salle.

Mais voilà que sur les six heures du matin, le sire, en entendant sonner dans le clocher du bourg les glas des trépassés, demanda son cor de chasse et en tira soudain, de son souffle haletant, une fanfare infernale.

— Sang du diable ! s'écria-t-il en se levant d'un bond désespéré, le jour des Morts ne se passera pas sans que mort s'ensuive... En chasse, en chasse, mes maîtres, et que l'on prenne mes meilleurs limiers...

...Et sur les landes de Tréhoranteuk les aboiements de la meute, les cris des soudards, les sons d'un cor sinistre répondaient aux sons lugubres des cloches qui, dans toutes les chapelles du voisinage, tintaient sans cesse pour les morts...

Et sur la plaine aussi s'avavançait tristement un jeune moine, dont le regard, voilé par les larmes, venait de perdre de vue la troupe des méchants qui, oubliant le salut de leur âme et les prières qu'en ce jour de deuil universel chacun doit aux trépassés, poursuivaient avec fureur une pauvre biche aux abois. C'était Jéhan, le neveu du baron maudit.

— Pouvez-vous pardonner, Seigneur, murmura le religieux en détournant ses regards ?... Hélas ! hélas ! tant de crimes ont mérité votre juste vengeance.

L'Élévation sonnait alors dans la tour et dans l'église du bourg de Tréhoranteuk. Jéhan se jeta la face contre terre à ce moment d'immolation divine et versa des larmes abondantes. Puis il se fit au loin sur la plaine déserte un silence de mort : plus

d'abolements, plus de fanfares, rien que le bruit du vent qui gémissait en courbant les bruyères. Le moine pressa le pas dans la direction que la chasse avait prise. Hélas ! quel spectacle vint frapper ses yeux : une plaine aride et nue, une troupe d'hommes immobiles, une meute arrêtée dans sa course ; au loin, seulement, une biche qui s'enfuit...

Et le baron, le terrible seigneur ? Le voilà, gisant sur la terre... Jehan s'approche de lui, l'interpelle avec anxiété, essaie de le relever... O justice de Dieu ! cet homme est de pierre ; ces chasseurs, ces chiens, ces gardes, tout ici est pétrifié ; les cœurs ne battent plus dans ces poitrines de roche... Et leurs âmes, leurs âmes, grand Dieu, où sont-elles ?...

La légende entoure de son ombre mystérieuse *les pierres maudites* de Tréhoranteuk. Mais, hélas ! n'est-il pas en ce temps d'autres cœurs pétrifiés, d'autres âmes glacées par l'aveuglement du siècle, et pour lesquelles le chrétien ose à peine s'adresser cette question poignante :

— Ces âmes, Seigneur, où vont-elles ?

La lande Minars

Non loin de Quimperlé, dans la commune de Clohars Carnoët, se trouve la lande *Minars*, où gîtent les loups et les sangliers de la forêt voisine.

C'est là, dit-on (et j'en demande pardon aux honorables personnages), qu'après leur mort vont errer, changés en vieux chevaux, les notaires et procureurs qui ont fait... des *fautes* dans leurs additions.

« En vérité, ceci est triste à dire (ajouta en souriant le braconnier qui m'a conté cela), un soir, en revenant de l'affût, j'ai vu s'enfuir devant moi plus de cent pauvres haridelles. »

Le casseur de croix

RÉCIT LÉGENDAIRE

I

Nous avons déjà exprimé ailleurs nos regrets de voir disparaître peu à peu du sol de la vieille Bretagne les ruines des anciennes chapelles, fontaines et croix, vouées jadis par de pieuses mains à la mémoire de quelque bienfait public ou particulier. Nous croyons qu'il peut être utile d'élever du moins d'humbles protestations et de continuer, pour ainsi dire, cette *campagne* par des exemples. Ces exemples n'attestent-ils point que l'œil de Dieu ne saurait être indifférent à ces profanations, dont on daigne à peine s'apercevoir aujourd'hui ?...

On raconte qu'autrefois un calvaire remarquable s'élevait au carrefour de plusieurs chemins creux qui se rencontraient au pied de la montagne, auprès du village de *Bothuan*. La croix du Sauveur, taillée dans le plus fin granit des carrières de *Kersanton*, se penchait entre celles des deux larrons. Le temps et le vent de la montagne avaient livré tant d'assauts à ce monument isolé, qu'il tombait en ruine depuis nombre d'années. Un jour, après un orage affreux, on vit la croix du bon larron couchée sur la terre, celle du Sauveur était plus penchée, tandis que le gibet du mauvais larron,

toujours droit sur sa base, semblait menacer la terre et le ciel.

Un soir que le sire de Bothuan chevauchait dans ses bois, il vint à passer par le carrefour des *Trois-Croix*. Son écuyer le suivait avec un jeune page. Le jour baissait déjà ; le vent gémissait ; une brume froide et épaisse obscurcissait les sentiers. Le cheval de l'écuyer donna du pied contre le chef du bon larron, et à l'instant monture et cavalier roulèrent sur les cailloux du chemin.

— Je vous l'avais bien dit, Argall, murmura le vieux seigneur, il faut marcher doucement et la prière aux lèvres lorsqu'on passe auprès d'un calvaire.

Argall, contenant à peine sa colère, grommela en se relevant :

— Par l'enfer ! j'aurai raison sans tarder de ces morceaux de pierre qui viennent céans de me faire choir si piteusement.

Kado, le jeune page, se signa pour écarter les mauvais esprits qui semblaient souffler aux oreilles de l'écuyer. Le sire de Bothuan, occupé à considérer tristement la croix penchée du Sauveur, n'avait pas entendu les propos de son compagnon. Au reste, on ne sait par quelle influence étrange le méchant serviteur avait pris un tel empire sur son faible et bon maître, qu'il s'était depuis longtemps arrogé le droit de tout dire et de tout faire. Argall continua, en s'adressant au jeune page :

— Oui, Kado, je reviendrai ici cette nuit même avec char et chevaux, afin d'enlever ces belles pierres qui

figureront fort bien dans la construction que j'achève en ce moment.

— Dieu vous en garde, maître ! et vous devriez songer...

— Paix ! imbécile ; je n'ai qu'un regret, c'est que la plus haute des *trois* ne soit pas tombée encore. La pierre est magnifique... mais patience ! En y aidant un peu...

— Juste ciel ! s'écria le page épouvanté, oh ! jamais vous n'oserez commettre un pareil sacrilège.

À ces mots, il piqua des deux pour rejoindre le vieux baron. Il entendit, en s'éloignant, rire le mécréant, et il lui sembla que du côté de la montagne d'autres rires (de ces rires qui figent le sang) se mêlaient au sifflement du vent dans les rochers de la colline.

Lorsque les cavaliers arrivèrent au manoir, il faisait nuit close. L'orage menaçait et découpait l'horizon par de rapides lueurs. L'écuyer, en chevauchant à l'écart, avait mûri son infernal dessein. Il se rendit aux écuries à la suite du valet qui emmenait sa monture et celle du baron.

— Or, ça, Job, dit-il au valet en lui glissant une pièce de monnaie dans la main, je prétends faire un bon coup sans tarder. Tu as plus de cœur que ce niais dont le nom est Kado ; j'ai songé à toi pour me seconder.

— Parlez, maître, fit Job. De quoi s'agit-il ?

— De bien peu de chose : d'enlever là-bas, au carrefour des *Trois*... Par l'enfer ! le nom ne fait rien à la chose.

— Vous voulez dire le carrefour des *Trois-Croix*, je suppose ? Diable ! on dit...

— Qu'importe ce que l'on dit, se hâta d'ajouter Argall. Or donc, je veux aller prendre tout simplement deux ou trois pierres roulantes, qui seront fort utiles pour soutenir l'escalier tournant de ma maison neuve. Veux-tu venir ?

— S'il ne s'agit que de si peu, vous n'avez pas besoin de tant de détours pour m'engager ; mais... mais je crois que c'est tout autre ; et puis, vous savez que du côté du *menez* (mont), et surtout au carrefour des *Trois-Croix*, on peut faire (si l'on n'est pas en état de grâce) quelque mauvaise rencontre.

— Poltron et niais, reprit le tentateur en faisant briller un écu d'argent à la lueur de la lanterne. Jagut le braconnier ne fera point tant de cérémonies. Je m'en vais le quérir. D'ailleurs, pour mener la charrette et y porter les pierres, nous ne serons pas trop de trois. Veux-tu venir ? Allons...

— Attendez à demain, maître Argall ; voyez, il fera tempête bientôt.

— Impossible ! ce sera cette nuit ou jamais. Nous serons trois, te dis-je ; que crains-tu ?

— Oh ! rien en vérité, répondit le valet séduit ; quand voulez-vous partir ?

— À l'instant.

II

Le braconnier ne se fit pas prier. Ainsi que trop de gens, il n'était ni bon ni mauvais ; cependant, en fin de compte, il ne valait pas grand-chose, puisque pour un salaire inattendu il consentit à suivre les autres avec son attelage sans demander d'explication.

Voilà donc nos trois aventuriers rendus au carrefour des *Trois-Croix*. La nuit est sombre. L'orage gronde au loin. De temps à autre, les éclairs jettent sur les sommets hérissés des traînées de feux fantastiques. Argall s'approche le premier du gibet où pend le larron maudit, et le secoue avec fureur.

— N'est-ce pas une honte, dit-il, de voir debout ce signal réprouvé, tandis que l'autre gît à terre, et que l'*arbre* du Maître est près de tomber.

— Il est vrai, répondit le braconnier.

— Or ça donc, à bas le mauvais larron, reprit Argall.

Et comme il crut remarquer une certaine hésitation de la part du valet d'écurie :

— Imbécile, continua-t-il, ne vois-tu pas que c'est œuvre pie que d'abattre un tel mécréant ?

À ces mots, les trois complices se mirent à l'ouvrage. Le bon larron fut placé dans la charrette ; mais celui qui insulta Jésus en croix tenait ferme sur la base. Job, dont les dents claquaient de peur, regardait fréquemment du côté des collines, où les rafales soufflaient d'une manière lugubre, et ne travaillait guère que pour la forme.

— Il faut couper une forte branche, dit l'écuyer ; sans un levier, nous n'aurons pas raison de cette pierre. Cours à la haie voisine, Job, et fais diligence.

— Heu ! heu ! fit Job, qui frémissait à la pensée de s'éloigner de ses compagnons, je n'ai ni hache ni serpe.

— Et surtout point de courage, double lâche ; à preuve que ta mâchoire fait office de crécelle.

— On tremblerait à moins, reprit le valet ; n'entendez-vous pas là-bas des cris qui vous avertissent de cesser vos maléfices ?

— Par l'enfer ! hurla le furieux, nous verrons qui sera le plus fort de ces pierres ou de moi.

Un affreux coup de vent, suivi des roulements de la foudre, répondit à ces paroles impies ; puis la croix du mauvais larron, minée par tant d'efforts, roula à grand bruit sur le sol et se brisa en plusieurs morceaux. Le cheval épouvanté partit au galop, en faisant jaillir des étincelles, et l'on entendit pendant quelques minutes le bruit de sa course affolée sur les sentiers rocailleux.

— Voilà qui va mal, grommela Argall avec colère ; et cette pierre brisée...

— Au diable votre pierre, répondit le braconnier ; mais ma charrette est certainement en pièces et mon cheval assommé au fond d'une ravine.

Le mécréant se prit à rire de nouveau de son rire sinistre ; le braconnier s'éloigna en courant, et Job se laissa tomber, rempli de terreur, au pied de la croix du Sauveur des hommes.

III

Le lendemain, on retrouva les débris du bon larron à peu de distance de la demeure du braconnier, où la Charrette s'était brisée contre un rocher. On releva aussi le cheval, que sa chute avait mis dans un état désespéré.

Vous croyez peut-être que le profanateur renonça complètement à son dessein sacrilège... De tout ce

que nous venons de raconter il ne fit que rire, selon sa coutume impie... Rire toujours, rire, hélas ! comme on rit si souvent aujourd'hui dans le monde, des choses les plus saintes, des vertus les plus pures, des exemples les plus admirables... Rire et jouir à tout prix et sans cesse, telle est la devise contemporaine le plus en honneur. Heureux ceux qui s'arrêtent sur la pente fatale, avant que le char de leur vie soit tombé dans un abîme sans fond où tout se brise, où tout disparaît...

Cependant Argall, que personne ne voulut accompagner une seconde fois, n'osa retourner seul au carrefour des *Trois-Croix* pour attaquer celle du Sauveur ; mais comme il tenait à consommer, du moins en partie, sa profanation, le mécréant plaça l'arbre de la croix et le chef mutilé du bon larron pour servir de colonne d'appui à l'escalier de pierre de sa maison.

Nous ne raconterons pas en détail la triste fin du *casseur* de calvaire. Argall ne tarda pas à se sentir malade, *possédé*, dit-on, pour cause de maléfices. Durant sa dernière maladie, chaque nuit on s'apercevait que l'escalier de granit tremblait. Une fois, à minuit, le misérable se souleva tout à coup et s'écria :

— Par l'enfer ! c'est ce larron de pierre qui tremble et gémit sous mon escalier.

— Implore la miséricorde de Dieu qui t'avertit, lui dit le sire de Bothuan ; prie, et la croix apaisée ne tremblera plus.

On ajoute qu'en cet instant suprême le moribond murmura *Amen* et rendit l'esprit ; puis, qu'aussitôt sous l'escalier éclatèrent ces rires funèbres qui lui

avaient si souvent répondu, mais que cette fois les rires étaient plus étouffés et semblables à ceux que doivent pousser des démons mis en fuite.

Le sire de Bothuan continua sa vie paisible et charitable en son manoir, et destina la maison du *casseur de croix* à loger les pauvres qui venaient demander un asile. Il pensait avec raison que la charité, qui lave tant de fautes, écarterait de cette retraite les dernières traces de la malédiction divine.

La vierge de Lokhrist

TRADITION

Pierre Guenveur était tailleur de pierres au village de Tréflez, dans le diocèse de Saint-Pol-de-Léon. Il taillait le granit à ravir et ciselait, pour ainsi dire, le kersanton plus aisément que d'autres le bois de chêne. Les figures rayonnantes des plus grands saints du paradis, celles des douze apôtres, diverses scènes touchantes de la Passion, étaient déjà nées de son ciseau habile et décoraient les plus belles églises du Léonais. Dieu avait versé dans l'âme de Guenveur l'ardente étincelle du génie chrétien, et Guenveur avait enfin tiré, du fond de ses entrailles émues et de son âme déchirée par cette conception de douleur, la sainte image du Rédempteur. Nul alors ne pouvait retenir ses larmes en contemplant le calvaire que Pierre avait élevé sur le *placis* solitaire, de son village.

Mais une autre image, une figure dont il n'est peut-être pas donné à la main de l'homme de rendre la sublime pureté, une pensée sainte, encore presque insaisissable, remplissait les rêves de Guenveur et troublait ses jours par une pieuse angoisse. Vingt ébauches commencées dans les plus purs blocs de kersanton étaient cachées dans la cabane du pauvre ouvrier, artiste inconnu de la sauvage Armorique. Aucun de ces essais ne répondait encore à la pensée intime et mystérieuse de Guenveur.

Quelle était donc l'origine de cette anxiété idéale qui l'obsédait ?

Un soir qu'abîmé dans une poignante extase, le paysan contemplait, à la lueur mourante d'un crépuscule d'automne, la croix du divin Crucifié dont l'image était sortie de ses mains, il avait vu se dresser au pied de la croix une figure douloureuse, comme une expression visible de la souffrance divine :

« Stabat Mater dolorosa,
« Juxta Crucem... »

C'était la Vierge pleurant l'agonie d'un Dieu, son fils...

Voilà ce que Guenveur avait rêvé, voilà l'affliction lamentable et immense qu'il voulait représenter... Mais, hélas ! où trouver un modèle ? Les hommes peuvent-ils comprendre une telle douleur ? Il n'est peut-être donné qu'aux saints, dans leurs célestes extases, de percevoir une ineffable idée de la Vierge en pleurs ; et fut-il jamais sur la terre une femme qui ait versé des larmes comparables aux siennes ?... Non, et Guenveur le savait ; voilà pourquoi son désespoir augmentait chaque jour et menaçait de le conduire au tombeau.

— Si je pouvais, se disait-il, accablé de tristesse, après une longue et ardente prière, si je pouvais retrouver cette expression déchirante dont le reflet m'échappe ; si, par un miracle, il m'était donné de la revoir sur un visage humain, ne fût-ce qu'une minute, qu'un instant, ah ! je tenterais, je prierais, et Dieu, oui, Dieu ferait le reste !

Cependant, le talent, la probité, la piété du pauvre ouvrier orphelin le faisaient aimer de tout le monde. Le meilleur fermier de la paroisse fut heureux de lui accorder sa fille, Marie-Marguerite, la plus belle, la plus pure de toutes les paysannes de la contrée. Leur mariage était arrangé depuis quelques semaines, lorsque Guenveur tomba dans cette mélancolie profonde, inexplicable pour ses amis.

Il ne pouvait toutefois interrompre, malgré son abattement, les travaux de construction entrepris sous sa direction et confiés à ses soins. On bâtissait alors l'église du bourg de Lokhrist. Depuis plusieurs jours, retiré dans son atelier, Guenveur semblait oublier toutes les occupations du dehors. Les murs de la chapelle s'élevaient déjà jusqu'aux corniches, et il fallait une prière bien instante de Marie-Marguerite et de son père, inquiets et désolés, pour arracher le triste architecte à ses méditations mélancoliques. Enfin, vaincu par la sollicitude de ses amis, Pierre se rendit avec eux à la chapelle de Lokhrist et y fit, monter quelques statues qu'il venait d'achever.

Le lendemain au soir, — c'était la veille de l'Assomption, et le génie de Guenveur pressentait peut-être que Dieu, pour l'éclairer, avait marqué cette date bénie, — il retourna seul à Lokhrist, plus pâle encore, plus faible et plus triste que jamais. Il voulut pourtant gravir, d'un pas presque chancelant, les échafaudages élevés autour de l'édifice. Il donna quelque attention aux travaux et de rapides conseils aux ouvriers ; mais bientôt il s'isola dans la tristesse, considéra longtemps le jeu de la lumière sur les figures de ses statues, et parut si absorbé, si distrait aux ouvriers, que

plusieurs le crurent atteint de folie. Pierre Guenveur n'y prenait point garde. Le soleil se couchait derrière les dunes, dans les vagues étincelantes de la mer. Ses rayons horizontaux répandaient sur les flots paisibles des teintes de pourpre et d'or, éclairant dans les nuages, allongés comme d'immenses bras sur les ondes, de changeantes trouées, des vues profondes et inconnues, des formes étranges et fantastiques...

À cet instant, une paysanne parut dans le sentier qui traversait un champ, non loin de la chapelle. Elle marchait assez rapidement, les yeux fixés avec inquiétude sur le faite des constructions. Guenveur, on peut le supposer, ne la reconnut pas de suite, et dit à sa vue :

— Seigneur, qu'elle est belle ! mais l'angoisse de la douleur... Oh ! il ne manque que cela à cette image angélique.

Et, dans le délire d'une contemplation qui le ravissait à la terre, l'artiste se penchait de plus en plus, au bord de l'échafaudage, vers la jeune fille qui s'avavançait.

Tout à coup, on entendit un grand cri. Les ouvriers accoururent, regardèrent : Guenveur n'était plus là, sur les poutres vacillantes ; mais, au bas de la muraille, ils virent le corps d'un homme étendu sans mouvement, sur le sol couvert de pierres, et auprès de lui une femme qui essayait de soulever sa tête ensanglantée.

Les ouvriers descendirent, remplis de consternation. Ils reconnurent avec chagrin la malheureuse

fiancée de leur architecte mourant, Marie-Marguerite, priant et sanglotant tour-à-tour.

Le recteur de Lokhrist, informé de cet affreux événement, accourut aussitôt et fit transporter Guenveur dans une chambre du presbytère. Marie-Marguerite les suivit, la mort dans l'âme. Le bon prêtre faisait tous ses efforts pour ranimer le blessé, qui paraissait insensible. La jeune fille, debout à peu de distance, priait à mains jointes et les yeux baignés de larmes, demandant à Dieu de jeter sur cet infortuné un rayon de sa miséricorde. Un faible soupir, puis un gémissement arraché par la souffrance, annoncèrent que le blessé revenait à la vie. Il entrouvrit les paupières, murmura quelques mots inarticulés, puis un nom béni vint expirer sur ses lèvres pâles, un nom aussi doux qu'un céleste soupir, le nom de la Vierge Marie !... et Guenveur, fermant les yeux, retomba sur le lit où il était étendu...

On le crut arrivé à son dernier moment. Le recteur se mit en devoir de lui administrer les divins secours. C'était un bien triste spectacle que ce pauvre jeune homme sur le point de mourir, assisté d'un vieillard vénérable et désolé et d'une jeune fille, sa fiancée, expression touchante de la plus cruelle douleur. La vue du crucifix posé sur la poitrine de Guenveur soutenait seule le courage de Marie-Marguerite, tandis qu'elle attendait le dernier soupir de l'agonisant.

Mais, ô miracle ! les yeux du blessé se sont ouverts ; malgré la pénombre de la pièce, il voit tout ce qui l'entoure, il contemple Marie-Marguerite sans reconnaître ses traits transfigurés ; il baise le crucifix, puis il joint les mains et s'écrie :

— O Jésus, ne me laissez pas mourir, car j'ai retrouvé la douloureuse image de mes rêves. Ah ! mon Dieu, donnez-moi la force de tenir mon ciseau !...

Peu de temps après, le pieux ciseleur, que la miraculeuse volonté de Dieu avait protégé dans sa chute, reprit ses travaux dans sa cabane, et bientôt une admirable figure de la Vierge de douleur naissait, dit-on, sous son ciseau béni²¹. La tradition ajoute que Guenveur, d'accord avec le bon recteur de Lokhris et avec sa vertueuse fiancée, voulut que le mariage ne fût célébré qu'après l'achèvement de la statue... Hélas ! la statue ne fut achevée que d'une main défaillante, et Guenveur alla au ciel contempler pour jamais cette face sainte qu'il avait cru entrevoir sur la terre.

²¹ Ce chef-d'œuvre n'existe plus. La légende seule en consacre le pieux souvenir.

La volonté de Dieu

LÉGENDE²²

Une chose tristement digne de remarque, c'est la facilité avec laquelle les hommes oublient trop souvent que tout ce qu'ils possèdent sur la terre leur vient de la libéralité de Dieu. Heureux même peut-être ceux qui ne font que l'oublier ! Il en est tant, hélas ! qui pensent que ces biens et d'autres encore sont dus à leur seul mérite et qui en nient la source divine !

Voilà peut-être une bien haute pensée (et déjà nous l'avons exprimée) pour servir de début à une petite légende. Mais est-il besoin d'un grand drame pour attester l'universelle assistance du ciel ?...

Au temps heureux où les plus grands saints du paradis se plaisaient encore à visiter la Basse-Bretagne, saint Thomas et saint Jean voyageaient un jour du côté de *Botmeur*. Il faisait grand chaud, et la montagne, comme vous savez, n'est pas aisée à gravir sous le soleil.

— Je suis bien fatigué, dit saint Jean, le plus jeune des deux : j'ai soif et je ne vois ni fontaine ni métairie de ce côté.

— Voici une maison au détour du chemin, répondit

²² M. Luzel, dans son recueil de *Contes bretons*, a donné une bonne version de cette légende, mais différente de la nôtre.

saint Thomas ; que Jésus ait pitié de ces gens-là, car je vois au-dessus de la porte trois pommes piquées dans une branche de houx : c'est une *chapelle du démon* (cabaret) ; nous ne pouvons y entrer.

— J'ai pourtant bien soif, reprit saint Jean.

Un peu plus loin, ils aperçurent une pauvre hutte à quelques pas de la route.

— Oh ! le misérable logis, dit saint Thomas ; et quand on pense que les hommes sont attachés à une pareille boue, au point souvent de la préférer au ciel !... Il y aura sans doute de l'eau pour nous là-dedans... si toutefois Dieu le permet.

Et ils entrèrent dans la cabane.

— Bonjour à vous, bonne femme, voulez-vous nous donner un verre d'eau à boire ?

— Je n'ai plus d'eau fraîche, mes gentilshommes. Lann, en revenant de la carrière, rapportera une cruche toute pleine. Mais voici dans le fond du pichet un peu de piquette.

— Donnez-nous toujours cela.

Et les deux saints burent de la piquette... Elle était si mauvaise que saint Jean (j'ose à peine parler ainsi), saint Jean en fit la grimace.

— Oui, elle est un peu aigre, murmura la pauvre. Ah ! si c'était seulement de bon cidre !... Mais cela n'est pas possible. Non, il n'y aura jamais ici ni cidre ni vin.

— Vous devriez, dit saint Thomas, ajouter : *sans la volonté de Dieu*.

— Oh ! la misère est la misère, reprit la vieille en

hochant la tête, et la piquette sera toujours de la piquette.

— Donnez-m'en, s'il vous plaît, encore un peu dans ce verre...

Thomas versa quelques gouttes de liquide dans le pichet et dans une *buie* où il y avait de l'eau trouble, et les deux saints s'éloignèrent.

— Bénédiction ! dit aussitôt la bonne femme, en goûtant à son tour : c'est du vin, et du bon, qu'il y a maintenant plein le pichet et la grande buie... Si je versais dans la barrique ce qui reste au fond du verre, nous aurions du vin, je pense, assez pour nous régaler longtemps.

Et elle fit comme elle disait. Mais il arriva que la barrique ne contenait plus que de l'eau trouble au lieu de piquette, de même que la cruche et le pichet.

La malheureuse allait peut-être courir après les voyageurs et implorer leur secours, en avouant ce qu'elle avait fait, quand son mari rentra ; mais ils ne surent que se quereller au lieu de s'en remettre à la bonté de Dieu, en sorte que l'eau sale demeura dans la buie et dans le baril, comme le trouble dans le ménage.

Les deux saints continuèrent leur route. À l'entrée d'un village, ils furent émus par des gémissements qui sortaient d'une chaumière. Ils s'y rendirent aussitôt, se disant qu'il devait y avoir quelque douleur à soulager. Une femme en larmes tenait sur ses genoux un petit enfant moribond. Il était pâle à faire peur, et en outre louche et contrefait à désespérer.

— Qu'a donc votre enfant ? dit l'un des voyageurs.

— Il a souffert cruellement, répondit-elle, et il va mourir, le pauvre petit... Hélas ! rien ne peut le sauver.

— Rien, fit saint Jean en montrant le ciel ; vous oubliez la bonté de Dieu.

— Oh ! reprit la mère, il est trop tard, c'est fini.

— Si votre enfant revenait à la vie, vous seriez heureuse, n'est-ce pas ?... Pourtant, il me semble qu'il est contrefait.

— Ah ! n'importe, s'il vivait seulement, je serais contente.

— Eh bien ! dit saint Jean en touchant la tête de l'enfant avec le bout d'une croix de plomb qu'il détacha du mur, Dieu veut qu'il vive... Adieu, ma brave femme, n'oubliez pas que tout est possible à Celui qui vous a créée.

Puis ils sortirent de la maison... Quel fut le ravissement de cette femme en voyant se colorer les lèvres blanches de son enfant ! Elle fut presque épouvantée quand il glissa de dessus ses genoux et se mit à courir dans la chambre, droit comme un I. Alors elle regretta plus que jamais de voir qu'il avait encore les yeux de travers.

— Quel malheur, s'écria-t-elle, que ces bons seigneurs qui ont guéri l'enfant et qui lui ont tiré sa bosse, ne lui aient pas en même temps remis les yeux en place... Mais par quel moyen l'ont-ils redressé ?... Ah ! voici la croix de plomb... ma foi, je vais faire comme eux, et peut-être que mon fils aura ensuite de beaux yeux.

Elle toucha les yeux du petit avec la croix. Malheur ! l'enfant, devenu aveuglé, alla se frapper la tête contre le mur et tomba comme mort sur la place.

La mère, folle de douleur, s'élança du côté où les voyageurs avaient passé, et, se jetant à leurs genoux, elle leur avoua sa faute.

— Relevez-vous, lui dirent les saints, et sachez vous conformer à la volonté du Créateur.

La pauvre femme aperçut aussitôt son cher enfant qui courait à sa rencontre. Il était droit comme vous, mais ses yeux étaient toujours de travers, parce que Dieu, qui donne tant de grâces, veut que nous sachions du moins modérer nos désirs.

L'*Angelus* sonnait en ce moment au bourg voisin. Nos voyageurs avaient fait une longue étape depuis le matin. En passant par le hameau, ils virent une maison de bonne apparence dont la porte était entrouverte. Une excellente odeur de bouillie d'avoine vint leur rappeler qu'ils n'avaient pas dîné et exciter leur appétit. Une douzaine de personnes se trouvaient réunies dans la maison à propos de fiançailles. Les deux saints entrèrent en souhaitant bonheur et santé aux bons chrétiens qui devaient se trouver là.

— Merci, dit la fermière... car pour chrétiens nous le sommes tous ici et le serons toujours.

— S'il plaît à Dieu, murmura saint Thomas.

— Oh ! pour cela, il n'y a aucune crainte, fit une jeune fille en riant.

— Saint Pierre a renié Jésus par trois fois, dit le voyageur d'un air triste... Mais ce n'est pas de cela

qu'il s'agit : voulez-vous nous servir de la bouillie, si vous en faites ?

— Comment ! si l'on en fait ! s'écria la ménagère presque indignée. Elle bout depuis une heure, et, pour sûr, nous allons tous en manger dans cinq minutes.

— S'il plaît à Dieu, je pense, répliqua celui qui mit sa main dans le côté du Christ.

— Ma foi ! vous seriez saint Thomas en personne que vous ne parleriez pas autrement.

Comme elle achevait ces paroles, la fermière poussa un cri. Le chaudron venait de se fendre par la moitié, si bien que toute la bouillie s'était répandue sur le foyer et sur les pieds de cette femme, qui poussait des cris pitoyables.

— Eh bien ! dit le bon saint, m'appellerez-vous encore Thomas par ironie ?... Oh ! n'oubliez jamais, vous tous, que l'on n'est assuré de sa part que quand on l'a mangée... avec la permission du bon Dieu.

— Sans doute, dirent les assistants ; mais il est bien certain qu'aujourd'hui nous nous passerons de bouillie.

— Peut-être, mes enfants, reprirent les voyageurs en relevant le chaudron, dans lequel la bouillie, revenue comme auparavant, fut cuite à point en quelques minutes, au grand étonnement de tous ces braves gens...

— Et la pauvre brûlée ?

— La pauvre brûlée eut aussi sa part de bouillie d'avoine ; sa blessure fut guérie à l'instant ; et à cette vue, toute la compagnie, louant Dieu, se jeta à

genoux devant les saints. Ceux-ci se retirèrent bientôt en disant :

— N'oubliez jamais, chrétiens, dans vos moindres actions, de vous soumettre à la volonté du Seigneur Jésus.

Depuis ce temps, les vrais Bretons, et, je pense, les chrétiens de tous pays, ne manquent guère de dire : *Selon la volonté*, ou : *Avec la permission de notre Sauveur...* Et ils agissent bien, car dire : *S'il plaît à Dieu* et méditer une mauvaise action, serait le comble de l'hypocrisie.

Les fontaines

Un grand nombre de sources et de fontaines possèdent des propriétés singulières, selon les traditions du pays.

Les unes guérissent les douleurs au moyen d'eau versée toute froide dans les manches ou sur le cou, le long de l'échine des *pardonneurs*, (gens qui vont aux pardons) ; d'autres prédisent le temps, la fortune, le succès, ou le mariage à ceux qui y jettent des épingles ou des pièces de monnaie.

On dit en Cornouaille que l'eau de la fontaine de *Lan-Guen-Gar* possède la vertu de donner du lait aux nourrices, c'est pourquoi les jeunes femmes s'y rendent le jour du Pardon et boivent avec confiance plusieurs verres de l'eau vénérée que leur offrent des mendiants assises sur les marches de la fontaine.

La croix qui marche

LÉGENDE

I

Cette légende nous ramène à la Lieue-de-Grève, sur le bord de la mer, entre Morlaix et Lannion. Le voyageur ne peut traverser sans étonnement, et même sans éprouver un sentiment indéfinissable de tristesse, cette plage immense, de l'aspect le plus mélancolique et désolé. La route, peu fréquentée, décrivant un demi-cercle autour de cette baie, est assise sur des dunes de sable fin qui la terminent du côté des terres. La falaise est en général peu élevée, du moins dans la partie du Sud ; vers le milieu seulement, pareil à un géant en sentinelle, un rocher colossal se dresse à plus de cent pieds au-dessus du rivage.

Au Couchant, la côte s'élève brusquement et se hérise de noirs écueils. C'est là que se trouve la chapelle de saint Efflam, dont nous avons déjà raconté la légende. Puis, sur le sommet du coteau, dans un massif de landes et de taillis, on remarque un petit clocheton bâti par Efflam lui-même, et où il y avait autrefois une cloche au moyen de laquelle l'anachorète correspondait avec les villages voisins après la mort d'Hénora.

Enfin, au Levant, la baie est cernée par un promontoire qui s'avance en pointe dans la mer et continue à

décrire un arc de cercle à peu près exact. Au pied de cette falaise, on rencontre le bourg de Saint-Michel, dont la tour gothique, vue de loin et réfléchiée dans les flots tranquilles, produit l'effet le plus pittoresque.

Lorsque la mer se retire et que le soleil darde ses rayons, cette vaste plaine de sable peut donner une idée du désert. À l'exception d'un seul récif qui apparaît au milieu, du côté de la Manche, rien ne borne la vue, rien n'arrête l'essor du regard ni de la pensée. La pensée, si l'on peut s'exprimer ainsi, navigue à pleines voiles sur les ondes... Ce récif dangereux est connu parmi les pêcheurs sous le nom de *la Roche-Rouge*, à cause de la couleur des blocs couverts d'algues et de goémons qui le composent.

Dans la saison des pluies, un ruisseau, descendant des hautes terres, traverse la grève et la partage en deux parties à peu près égales. Il arrive alors, aux environs de ce ruisseau, que le sable est tellement mouvant et détrempe qu'il ne serait pas prudent de s'y aventurer.

Cependant, afin d'éviter un long détour, en prenant la route dont nous avons parlé, les habitants du pays préfèrent souvent marcher en ligne droite sur la grève. Il arrive, en outre, lorsque le vent souffle du large, que la mer monte sur ce plateau avec une rapidité telle que le passant attardé aux abords des sables mouvants est parfois atteint par les flots et y perd la vie.

Mais là, comme partout où l'humanité exposée a particulièrement besoin de secours, la religion du Christ a posé sa main secourable et miséricordieuse :

une croix de granit, plantée dans l'arène humide, ou peut-être taillée dans un écueil même, une croix domine un peu et dominait jadis encore plus les ondes de la haute mer. C'est à l'élévation de l'eau sur l'arbre de pierre que les paysans et les marins de la contrée jugent s'il est prudent ou non de tenter le passage. Ils contemplent un moment la *Croix qui marche*, adressent une courte invocation au Dieu des mers et disent en se signant : « La croix nous voit, la croix nous voit encore... » Et ils s'avancent, ils s'avancent avec assurance, sans craindre les vagues soulevées qui écument à quelques encablures.

Avant que cette croix, comme une pieuse ancre de salut, eût été mise à cette place par le zèle du vaillant sire de Léo-Drez, à son retour de Terre-Sainte, la Lieue-de-Grève était livrée à bien d'autres dangers, à bien d'autres pièges...

D'ordinaire, par les jours de gros temps, si l'on en croit l'antique tradition, on apercevait, à travers la brume du soir et l'écume des vagues, une ombre errante autour de la *Roche-Rouge*. Puis le spectre (âme en peine, disait-on, d'un marin apostat) allait se placer au plus haut de l'écueil ; et de là, jetant sur la plaine sablonneuse un regard de voutour altéré, le spectre attendait...

Que demandait-il à la terre, ce fantôme d'un autre monde ? Que venait-il chercher sur ces rivages ? Des victimes, des hommes esclaves de leurs passions, des misérables qui s'aventuraient trop tard sur la grève, après avoir fait aux cabarets voisins des stations trop prolongées. Alors, dès qu'il apercevait

un malheureux dans les conditions favorables à ses desseins, semblable à un cormoran solitaire qui fond sur sa proie, il descendait de son observatoire.

Qu'advenait-il ensuite ?

Le fantôme fascinait sa victime en l'entraînant peu à peu vers la mer. Il occupait l'attention de l'ambitieux en lui promettant le succès ou la gloire ; celle de l'envieux, du jaloux, en leur prédisant la ruine d'un rival ; celle du mondain effréné, en peignant le plaisir ; celle enfin du traître, en lui assurant une récompense pour sa perfidie...

Et quand les vagues commençaient à rouler jusqu'aux pieds de l'impie, qui n'entendait que ces accents trompeurs, le spectre s'écriait d'une voix terrible :

— Avance, avance encore, et ta gloire, ta ruse, ta fortune est certaine !

Et le sable amolli, venant à manquer tout à coup sous les pas du voyageur épouvanté, les flots, les flots irrités l'engloutissaient sans merci...

II

Cependant, après avoir versé son sang pour la délivrance du Saint-Sépulcre, Léo-Drez s'en revenait vers son castel. C'était le soir. L'ouragan mugissait sur les grèges ; mais le croisé entendit alors, malgré le bruit du vent, les sons lugubres d'une cloche qui tintait du côté des hautes falaises. Toujours vaillant, toujours prêt à se dévouer, il écoute attentivement... Il a reconnu la voix de l'airain. Plus de doute, c'est Efflam qui appelle à son secours ; et l'on distingue déjà, dans

la brume qui enveloppe les falaises, la lueur d'un incendie.

Le champion de la charité ne délibère pas. La baie paraît être encore libre ; il ira plus vite à pied par la grève assombrie. Aussitôt, laissant son coursier fidèle prendre seul le chemin du château, il saisit sa forte épée, qui ne l'a jamais trahi, et s'élance vers la mer... Il est si agité par son zèle, qu'il ressemble à un de ces hommes que poussent des passions mauvaises.

Le fantôme en vigie l'aperçoit du haut de son observatoire, d'où il s'envole rapidement. Il suit dans l'ombre les traces du sire de Léo-Drez et l'atteint sur la grève fatale.

— Où vas-tu ? lui dit-il ; où cours-tu, comme un possédé ?

— Qui que tu sois, répond le sire sans ralentir sa course, laisse-moi ; ne tente pas de me retarder.

— Il faut que je te parle ce soir. D'ailleurs, les rôdeurs de nuit ne sont pas si pressés d'habitude.

— Je ne suis pas un rôdeur de nuit, reprend Léo-Drez en essayant en vain de distinguer dans les ténèbres la figure de celui qui lui parlait : je suis preux chevalier et ne me dois qu'à ceux qui souffrent.

— En ce cas, messire, tu te dois fort à moi-même, car je souffre... Je souffre comme un damné.

— Alors, dis-moi incontinent ce qui t'amène, dit le chevalier, dont les regards suivaient avec inquiétude sur les grèves les reflets du feu.

La cloche d'Efflam ne sonnait plus que faiblement, et le bruit de la mer, qui montait déjà, couvrit bientôt

ses derniers tintements... Le fantôme voulut séduire le guerrier en lui parlant de la gloire, en lui promettant honneurs et richesses. Rien ne détournait Léo-Drez de sa route, rien ne captivait son attention. Le fantôme parla de la guerre et des batailles et fit briller des lauriers aux yeux du soldat. Rien encore ne le fit dévier de sa voie.

— Eh bien, s'écria-t-il, puisque tu te dois à tous les malheurs, apprendis qu'ici près un homme égaré dans l'ombre s'enfonce de plus en plus dans le sable mouvant et se débat contre la mort. Seul, je n'ai pu le sauver ; à nous deux, nous l'arracherons de ce tombeau ; viens, viens.

— Courons, s'écria le chevalier, marchant à grands pas à la suite du fantôme, qui le conduisait du côté de la Roche-Rouge...

— Je ne vois rien, je n'entends rien, reprit Léo-Drez.

— C'est plus loin, marchons encore.

— Il me semble que j'entends le bruit des vagues qui s'avancent.

— Non, non, brave seigneur, c'est le vol d'une troupe de cormorans effrayés.

— La mer me paraît toute proche. Elle monte à grand bruit ; les lames roulent jusqu'à nous.

— Non, te dis-je, c'est le vent qui gémit dans les récifs, et nous traversons une flaque d'eau.

— O ciel ! le sable se dérobe sous mes pieds... L'eau me gagne... La mer me couvre... Efflam, Efflam, à mon secours !...

Au nom béni du serviteur de Dieu, la colère agita le

spectre d'un tel frissonnement qu'on eût dit le bruit des galets roulés par les vagues en furie. Une lueur de feu s'échappa de ses yeux sanglants, et tout rentra dans les ténèbres...

O miracle ! Efflam avait entendu l'invocation suprême de Léo-Drez. Tandis que son oratoire achevait de brûler, le saint ermite, retiré dans une grotte, ne songeait qu'à prier et bénir le Seigneur. Les pirates saxons ou danois, auteurs de l'incendie, après avoir pillé tout le voisinage, avaient rejoint, selon leur coutume à cette époque, leurs chaloupes à l'ancre dans l'anse de Lokirek, de l'autre côté du promontoire. Les sons terribles des cors d'ivoire de ces sauvages *rois de mer*, portés de vagues en vagues jusqu'aux falaises, répondaient aux accents lugubres du tocsin qui sonnait dans les tours de la contrée ravagée²³.

Efflam avait donc distingué, au-dessus de ces rumeurs, la voix de son ami. Une barque est échouée non loin de sa caverne ; il s'y jette, malgré l'ouragan qui commence, et va tout droit à la place où le croisé lutte contre les flots. Quelques moments après, l'ermite et le chevalier, à genoux sur la falaise, rendaient grâce au Dieu tout-puissant dont la main avait vaincu les pièges du démon.

Là, en face de l'immensité, en face des cieux et des ondes confondus dans la tempête, le sire de Léo-Drez fit vœu d'élever sur la grève dangereuse une croix tutélaire, et l'anachorète inspiré s'écria :

— Oui, nous élèverons à cette place, autrefois mau-

²³ Souvenir des invasions des Danois ou *Northmans* en Armorique (855, 877).

dite, le signe vainqueur du salut ! Nous l'élèverons de nos mains. Mais la justice du Seigneur est inexorable autant que miséricordieuse. Chaque fois qu'un malheureux esclave du démon périra dans la baie, malgré l'avertissement du Calvaire, la croix marchera en faisant un pas vers la mer.

Et il en fut ainsi. La croix domine encore, il est vrai, la sinistre grève et avertit le voyageur qui daigne ouvrir les yeux... Mais elle a marché vers la haute mer, dont les flots la recouvrent chaque année de plus en plus...

La fontaine du maudit

LÉGENDE

I

Non loin de Saint-Herbot, en Basse-Bretagne, non loin de la cascade fameuse de ce nom, sur le penchant d'une colline boisée qui domine les ruines du vieux château du Ruskek, on voit d'énormes rochers, roulés les uns sur les autres. Une main invisible semble encore les retenir ou les préserver d'une chute prochaine.

Presque au bas de la pente, au milieu d'épais massifs, sous l'ombrage de chênes séculaires, les roches amoncelées ont formé une caverne assez profonde. On distingue, en y plongeant attentivement le regard, une petite flaque d'eau noire ou verdâtre à laquelle on ne saurait guère donner le nom de fontaine.

Est-ce une source de la terre ? ou n'est-ce pas plutôt l'eau du ciel qui, tombant sur les rochers creusés par le temps, vient remplir jusqu'aux bords les bassins naturels qu'on y remarque ? Puis ces bassins, débordant fréquemment, laissent couler goutte à goutte, comme de la voûte de la caverne, l'eau qui alimente la fontaine dont nous parlons. C'était jadis, dit-on, une fontaine dédiée à saint Herbot... Aujourd'hui, depuis l'événement que nous allons raconter, c'est une source sans nom ; son onde est maudite. Le pâtre

altéré s'en éloigne avec terreur ; et si quelquefois son troupeau, haletant sous les ardeurs du soleil, tente de s'en approcher, le pâtre accourt en se signant et le chasse au loin avec un indicible effroi.

Et ce n'est pas sans raison, car on dit que parfois *la pierre du chevalier maudit* se relève en gémissant... En effet, à l'entrée de la grotte, on voit une pierre étendue sur la mousse ; une pierre plus petite en supporte une des extrémités. Vue à quelque distance, elle ressemble simplement à un *menhir* renversé ; mais de près, on dirait la statue, usée par le temps et presque méconnaissable, d'un chevalier, dont un oreiller de granit soutient encore le chef mutilé.

Que s'est-il donc passé dans cette lugubre clairière ? Quels fantômes y peuvent évoquer encore les esprits crédules, mais pieux, des paysans du voisinage ?... Vous qui ne craignez ni la nuit obscure ni ses mystérieux secrets ; vous qui, par les sombres soirées d'automne, aimez, dans les lieux sauvages, à entendre soupirer, et, si j'ose le dire, pleurer la nature en deuil, suivez nos pas dans la forêt armoricaine, regardez sans crainte passer les ombres de nos fantômes bretons... Venez, venez, c'est pour vous que j'écris.

II

À l'époque où remonte notre histoire, si les saints venaient encore secourir le pauvre monde en Bretagne, il faut, hélas ! avouer que Satan y faisait quelquefois de funestes apparitions. Or, quoique nous n'ayons pas l'intention d'évoquer ici le diable en personne, c'est pourtant un de ses suppôts que nous allons apercevoir : Furik, le terrible sorcier...

Le voilà qui chemine sur la lande, plus fort que l'ouragan, plus insensible dans son âme impie et dans son corps perdu que le rocher de la montagne ; il regarde le ciel de son œil sombre et irrité ; et, gravissant un *dolmen* élevé, avec un geste horrible de défi, il jette aux quatre coins de l'espace des cris stridents, d'affreuses malédictions...

Qui le pourrait croire ? — Furik eut une bonne et pieuse mère, qui entoura de soins sa première enfance. Mais sa mère mourut jeune, et son père, d'abord pour étouffer sa douleur, ensuite poussé par la passion du vin, abandonna l'enfant pour aller boire à toutes les foires du pays. Dès lors, les mauvais penchants de Furik se développèrent avec rapidité. Un jour, dit-on, son père l'ayant cruellement battu pour le punir d'une escapade, l'enfant quitta la demeure paternelle, puis le canton, et alla se cacher au fond des bois, cherchant son pain de toutes les manières, et l'obtenant soit par de feintes prières, soit au besoin par la rapine et le vol.

Il s'était construit, par prudence, plusieurs retraites éloignées dans des cavernes inconnues, et trouvait ainsi le moyen d'échapper aux poursuites qui, plus d'une fois, furent dirigées contre lui. Il grandit ainsi dans une coupable misère. Devenu homme, et son père étant mort, Furik, grâce aux troubles de ces temps malheureux, osa reparaitre dans les villages de la montagne. Là, autant par ses allures mystérieuses et hypocrites que par les promesses mensongères qu'il jetait à la crédule convoitise de quelques paysans paresseux, il réussit bientôt à se faire une terrible réputation de sorcier puissant et habile. On le

voyait souvent, dans l'ombre des soirées orageuses, passer rapide comme le vent sur les landes désertes, en quête des âmes égarées ou errantes. Un soir, dit la légende, l'imposteur rencontra le démon qui le guettait, et se vendit, corps et âme, à l'esprit du mal.

Hélas ! il faut bien l'avouer, si le mal a de l'empire sur le faible, sur le pauvre qui n'accepte pas la condition pénible que Dieu lui a départie, il a plus de pouvoir encore sur le riche ambitieux qui veut s'élever dans la fortune et les honneurs. C'est pourquoi trop de gens de toutes classes, à cette époque, manants ou chevaliers, vinrent consulter le sorcier de Lanédern, qui avait choisi, pour rendre le plus souvent des oracles impies, la grotte de la fontaine dont nous avons parlé.

À quelque distance de ce repaire, on voyait pointer vers le ciel les tours de l'antique manoir de Rusdal ; c'était, croit-on, le nom ancien ou légendaire peut-être des seigneurs de la contrée. Quoi qu'il en soit, le sire Rogear de Rusdal, vivant presque seul dans ce château, n'avait pas suivi, malgré l'entraînement unanime, la bannière de son duc à la croisade. Il avait osé demeurer quand tous les preux bretons allaient verser leur sang. Il était resté jaloux et irrité dans son castel, car la noble conduite des autres condamnait sa *forfaiture* et remplissait de colère son cœur lâche et sans foi...

C'était par une nuit sombre, vers la fin de novembre. Le noir donjon de Rusdal, presque ébranlé par la tourmente, semblait veiller sur la campagne désolée. Malgré l'heure avancée de la nuit, une faible

lumière perçait l'épais vitrage d'une meurtrière dans la tour du sud. La meurtrière donnait dans un cabinet étroit et mal éclairé ; dans le cabinet, c'est à peine si, au premier abord ; on eût distingué dans la pénombre la moindre forme, le moindre objet : pourtant, un personnage s'y tenait accoudé sur une table de chêne, immobile et comme plongé dans une méditation profonde et pleine d'anxiété ; oui, pleine d'anxiété ou de terreur, car la nuit le coupable voit toujours des spectres qui le suivent et veillent à son chevet !

Tout à coup, le personnage (c'était le sire Rogear de Rusdal) bondit sur son siège au bruit d'une rafale, et d'une voix où la colère dominait, s'il se peut, l'épouvante, il s'écria, en achevant ainsi tout haut la longue méditation qui l'avait si longtemps obsédé :

— Holà ! sang du diable ! voilà une belle nuit pour rêver vengeance et malédiction...

Il n'y eut que les sifflements d'un vent déchaîné qui répondirent à ses accents de fureur. Le sire continua en se levant :

— Par la mort ! je me vengerai de ce détesté voisin, le baron du Ruskek, dont la hauteur m'exaspère. Dès son retour, oui, je veux me venger...

Cette fois, un bruit inexplicable, un bourdonnement confus, puis une clameur lointaine qui semblait s'élever du fond des vallées sauvages, comme un cri désespéré du fond d'une coupable conscience, répondirent aux blasphèmes du terrible châtelain.

— Par mon sang ! s'écria-t-il encore en frémissant de haine et de rage ; par mon âme que je donne, qui me vengera de mes ennemis ?

Cette fois, la lourde porte de la tourelle tourna sur ses gonds en grinçant.

— Ce sera moi, messire, répondit un homme entrant tout à coup : moi, Furik, votre meilleur et votre dernier ami...

Et le sorcier, car c'était bien lui, prononça ces mots d'un ton lugubre et lent. Rogear, d'abord presque épouvanté de cette apparition, se remit bientôt de sa stupeur ; puis ayant étouffé le dernier cri de sa conscience, il tendit la main à l'esprit du mal qui le tentait.

— Eh bien, soit ! s'écria-t-il ; homme puissant ou démon qui perces les murailles, je suis à toi... Que faut-il faire ?

— Me suivre.

— En quels lieux ?

— À la fontaine de Saint-Herbot.

— Saint-Herbot ! dit le chevalier qui frémissait à ce nom vénéré. Pourquoi pas ailleurs ?

— Si tu as peur, Rogear, tu peux rester. Il ne m'importe : je suis venu à ton appel et je dirai que tu es un chevalier sans courage.

— Peur, moi ! tu veux rire, je pense, maître Furik ? Mais n'oublie pas que nul ne se rit en vain du sire de Rusdal... Je te suivrai partout ; quel jour ? à quelle heure ?

On entendit alors tinter sourdement douze coups aussi lugubres que des glas ; douze coups que le sorcier compta lentement de sa voix sinistre comme l'heure qui sonnait ; et quand le dernier coup eut

retenti, le sorcier, saisissant la main du chevalier de sa main nerveuse et glacée, s'écria :

— Voici l'heure ! Partons, il est temps.

III

Et tous deux, semblables à de mauvais génies des ténèbres, traversent, d'une course rapide, les landes où règne une profonde obscurité. Tantôt ils trébuchent dans les ravins, sur les cailloux, parmi les broussailles, au milieu des flaques d'eau ; tantôt, dans les taillis, dont la nuit dérobe les sentiers, ils se heurtent le front aux branches entrelacées ; haletant, trempé par la pluie, inondé de sueur et de sang. Le chevalier n'avance plus qu'avec peine ; c'est le sorcier qui, de sa main de fer, le soutient et le traîne.

— Du repos, balbutie le sire de Rusdal ; une seule minute pour reprendre haleine...

Un éclat de rire, capable de figer le sang dans les veines ; de ce rire comme en doivent pousser les démons, retentit au loin dans les cavernes de la forêt.

— Quoi ! tu oses rire de ma détresse, reprend le chevalier ; rire quand je meurs...

— Rire et mourir, interrompt l'affreux sorcier ; voilà la fin de tes pareils, sire de Rusdal ; jusqu'ici ta vie a été remplie de plaisirs et de joie, il ne te reste donc plus qu'à mourir...

— Mourir ! Qui m'a condamné ?

— Toi-même, tu l'as dit dans la tour, tout-à-l'heure : « Par mon âme et mon sang que je donne, qui me vengera de mes ennemis ? » Ne t'en souviens-tu pas ?

— Eh bien ? dit le sire.

— J'ai accepté, je suis venu.

— Misérable, laisse-moi m'éloigner de toi et retourner en mon castel.

— Alors du Ruskek l'emporte ; tu renonces à ta vengeance ?

— Ma vengeance... non, jamais !

Et ils marchèrent encore d'un pas plus rapide dans la sombre forêt. Le chevalier gémissait d'une souffrance indicible ; l'imposteur l'entraînait et l'aiguillonnait par ces mots sinistres :

— Rogear, tu seras bien vengé !

Enfin, ils arrivèrent auprès de la grotte de la fontaine, dédiée jadis au saint protecteur des métairies. Le chevalier était presque mourant, le sorcier riant et impitoyable.

— Entrons, mon maître, dit-il en poussant sa victime, mais faisons vite nos conditions ; combien d'or as-tu apporté ? Voyons, car le moment approche...

— De quel moment veux-tu parler ?

— Compte ton or, je te le dirai ensuite... C'est peu pour un si grand service ! N'importe, puisque j'ai ton âme ; écoute donc, regarde et saisis ton épée...

Tout à coup, une lueur apparut sous la voûte des arbres, au bout du sentier qui passait un peu au-dessous de la caverne ; deux archers à pied, portant chacun une torche, précédaient un seigneur à cheval.

— Le baron du Ruskek, s'écria Rogear ; ah ! c'est impossible.

— C'est lui-même, reprit le sorcier ; il revient de la guerre, comblé d'honneurs, plus fier que jamais. Il a devancé sa troupe, ainsi hâte-toi, et frappe sans merci...

À peine avait-il achevé ces mots, que le sire de Rusdal, écumant de rage et poussé par le démon de la vengeance et de la jalousie, s'élança d'un bond hors de la grotte ; mais l'impie avait présumé de ses forces, la haine aussi avait aveuglé ses yeux, car, mesurant mal la hauteur des rochers et la distance qui séparait l'entrée de la caverne du sentier où passait son ennemi, Rogear, dans son élan furieux, roula sur les pierres et alla tomber sanglant sous les fers du cheval que montait le noble croisé. Ce généreux seigneur, en reconnaissant le traître, sentit quel danger l'avait menacé lui-même. Il considéra quelques moments le cadavre déjà raidi, pâle et froid comme le marbre, et donna l'ordre à ses gardes d'emporter cette dépouille inanimée.

Mais quel fut l'étonnement des archers et de leur chef quand ils s'aperçurent de l'inutilité de leurs efforts pour soulever le corps du mécréant ! Quelle fut leur horreur en voyant que son cadavre était de pierre !

Soudain passa une lueur sanglante, peut-être un éclair infernal, un sillon de feu serpentant au loin sous le feuillage... Puis un homme sortit de la caverne, l'œil hagard, les cheveux au vent, la bouche crispée ; il courut au cadavre pétrifié, essaya de soulever cette tête pesante, et, poussant un cri sauvage et terrible, il s'enfuit comme un insensé.

Le sire du Ruskek comprit à cette vue que la main du Tout-Puissant venait de s'appesantir sur ces deux hommes. Il s'éloigna en invoquant pour les coupables le Dieu des miséricordes.

Le corps de Rogear le Maudit, pour jamais changé en granit, resta dans la forêt, devant la grotte profanée, où il témoigne encore de la justice du ciel ; et l'imposteur, devenu fou, misérable, et sans cesse accablé de terreurs, mourut peu de temps après en désespéré.

NOUVELLES

Les Récits qui suivent pouvant être intitulés *Nouvelles* avec plus de vérité (quoiqu'ils tiennent aussi de la *légende*), je les place à la fin du Recueil sous ce titre général.

D'ailleurs, ils ne militent pas spécialement pour la thèse que j'ai voulu soutenir en l'honneur de la Bretagne-Armoricaine. J'aurais pu sans doute donner des traditions plus purement *bretonnes* ; mais je me serais exposé à n'être pas toujours compris.

Il faut être *Breton*, j'en conviens, mais pas trop, ni surtout trop exclusivement quand on aspire à être un peu lu *en France*.

Le passage de l'île de Sein

RÉCIT DES GRÈVES

Au nombre des curieuses et touchantes coutumes qui subsistent encore un Basse-Bretagne, — dans ce temps où les idées d'autrefois semblent sur le point de faire naufrage tour-à-tour, sur l'océan troublé des passions contemporaines, — il en est une dont la pieuse naïveté mérite peut-être de faire l'objet d'un récit fidèle : lorsque l'on ne peut découvrir le corps d'un naufragé sur les côtes armoricaines, sa veuve, sa mère ou son fils, assisté de toute la famille en deuil, se rend le matin sur la falaise au pied de laquelle le sinistre a eu lieu. Un petit cierge bénit à sainte Anne d'Auray, à Notre-Dame du Folgoat ou dans tout autre sanctuaire, est planté au milieu d'un pain noir, ce pain quotidien du pauvre. La brise doit être douce et faible. On allume le cierge ; puis cet esquif funèbre est lancé sur la mer à la garde de Dieu. La famille, à genoux sur la grève, murmure le *De profundis*. Tous les yeux suivent attentivement le petit radeau de la mort, que le flot balance et emporte avec lenteur. Tous les bras sont tendus vers lui. Enfin il disparaît... Les assistants se retirent, sauf la veuve ou la mère, qui doit passer tout le jour en prières près du rivage, veillant sur le pain mystérieux.

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, les parents et les amis reviennent à la grève ; on prie, on

s'oriente, on consulte le vent, la marée, la direction où roulent les vagues. Quelques-uns montent dans des barques ; d'autres, faisant le tour des anses voisines, fouillent tous les rochers, toutes les criques de la côte. Enfin le son rauque d'une conque de mer retentit dans les grottes de la falaise.

La Mort a-t-elle parlé ?...

Les barques accostent. On aperçoit de loin un matelot à genoux sur une roche où les lames déferlent de minute en minute. Tous les assistants se dirigent d'un pas rapide vers l'endroit signalé.

La Mort a-t-elle donc parlé ?...

Le pain noir, inondé de cire blanche, est là, échoué sur le sable à côté du matelot, à quelques pas de l'entrée d'une caverne d'où la mer vient de se retirer.

Le moment est lugubre et solennel.

La Mort a-t-elle parlé ? Qui aura le courage de sonder la caverne ?

C'est souvent la veuve elle-même : son fils la soutient d'un côté ; Dieu de l'autre... Et bientôt les malheureux pressent une dernière fois le front livide du naufragé qui gît au fond de la grotte.

Telle est cette touchante coutume de la recherche des noyés, coutume qui a sa source dans une confiance sans bornes en la miséricorde de Dieu, et à laquelle d'ailleurs l'expérience a bien souvent donné raison.

I

À l'époque de la grande Révolution, dans une misérable cabane adossée à un rocher, sur la falaise

au Sud de la *Pointe-du-Raz*, et non loin du phare actuel, vivait une pauvre femme, veuve d'un matelot en son vivant pêcheur, et à l'occasion *passeur* du Raz de Sein. Elle était devenue presque folle par le coup qui l'avait frappée à la mort de Jean Luce, son mari, tué par les bleus, un soir qu'il embarquait dans sa chaloupe un prêtre fugitif, dans l'intention de le transporter à l'île de Sein.

Les bleus s'étaient emparés du prêtre ; quant au corps du passeur, ils l'avaient jeté à la mer. Cet événement avait eu lieu en 1792, et notre histoire s'ouvre au mois de novembre 1793. Depuis ce temps, Jeanne ou Janie-la-Folle, comme on l'appelait, s'était vouée au rude métier de son mari, et le surpassait peut-être par l'audace de son dévouement, ne refusant jamais de mettre sa barque au service d'un proscrit qui implorait sa pitié. Elle n'était plus folle dans ces moments-là. Encore alerte malgré ses quarante-six ans, Jeanne se montrait pleine de force et d'intrépidité. Son visage, en dépit des privations et des larmes qui avaient creusé ses grands yeux noirs et ses joues, conservait les traces d'une beauté passée. Elle suffisait à sa pénible tâche avec l'aide de sa fille unique, Angèle, pauvre créature étiolée par la misère, à peine âgée de quinze ans. Il est vrai que, les jours de gros temps, un jeune matelot du voisinage, nommé Laurent, dévoué à la famille Luce, venait aider à manœuvrer la chaloupe.

Mais lorsque la veuve demeurait à terre, elle semblait, en vérité, avoir laissé sa raison dériver sur les vagues. On la voyait errer avec son enfant sur les falaises sauvages ; et quand, par hasard, elle ren-

contrait quelques marins, elle leur disait d'une voix pitoyable : « Avez-vous aperçu le pain noir que j'ai lancé hier soir dans *la baie des Trépassés*?... » Hélas ! les vagues ne pouvaient plus lui rendre cette chère dépouille ; mais la malheureuse ne se rebutait pas dans sa pieuse recherche, qui faisait toute la consolation de sa vie ; et bien qu'Angèle, sa fille, en comprît parfaitement l'inutilité, elle se gardait bien de rien tenter qui pût détourner sa mère de ses tristes essais et lui ravir son cruel espoir.

Angèle quittait rarement sa mère. En voyant la petite fille, aux yeux bleus et doux, si pâle et si grêle, on n'eût pas soupçonné ce dont elle était capable. Mais dans la barque, sur la mer agitée, lorsqu'elle tenait d'une main sûre le gouvernail ou l'écoute de la voile, tandis que Jeanne maniait la gaffe ou l'aviron, l'enfant devenait un vrai matelot. La vue des vagues en furie faisait battre son cœur à l'unisson de celui de sa mère.

D'ailleurs le naufrage, pour la veuve du passeur, c'était la fin d'une douloureuse traversée. Et puis, son mari n'était-il pas sous ses pieds peut-être, étendu dans sa couche d'algues vertes, et le rejoindre, quand le bon Dieu aurait marqué le jour, était le vœu le plus ardent de la pauvre femme dans ses moments lucides... Ce n'était pas un naufrage qui devait ouvrir une tombe à la veuve de Jean Luce.

II

Nous ne pouvons raconter toutes les traversées, tous les sauvetages opérés de jour comme de nuit

par ces femmes courageuses, sur la terrible pointe du Raz, aux abords de cette chaussée de roches à fleur d'eau qui se prolonge depuis la pointe extrême du continent jusqu'à l'île de Sein. Lorsque le vent souffle de l'Ouest et que la mer brise avec force, il n'est rien de plus admirable que ce long sillon d'écume blanche que forment les flots au-dessus du banc de rochers. Les vagues, devenues furieuses par les obstacles qu'elles rencontrent, roulent avec un tumulte indicible jusqu'au pied de la pointe. Le haut promontoire est ébranlé sous leurs coups, et l'on ne peut contempler sans effroi cette falaise hérissée de noirs écueils. C'est la sombre *baie des Trépassés*, où l'on respire pour ainsi dire le naufrage ; cette grève dont le sable pâle est fait, dit le poète, d'ossements broyés.

Tel est le passage affreux où la veuve Luce et sa fille louvoyaient presque chaque jour dans leur frêle chaloupe, soit pour transporter à l'île de Sein des habitants du pays, ou pour se livrer à la pêche, source de leur existence, soit dans le noble but de soustraire à la rage des terroristes quelques victimes fidèles à Dieu et à l'honneur...

Un soir du mois de novembre 1793, Angèle était seule dans la cabane. Sa mère, plus sombre que jamais, s'était échappée pour fouiller les anses et les grottes de la côte. Elle espérait retrouver le dernier pain noir qu'elle avait lancé. L'enfant commençait à s'inquiéter et se disposait à courir à la recherche de sa mère avant la nuit, lorsqu'elle entendit des pas auprès de la maison. La porte s'ouvrit, et deux hommes, couverts d'habits de pauvres paysans, entrèrent aussitôt.

— N'est-ce pas ici la demeure de la femme que l'on nomme *la folle au pain noir* ? dit l'un d'eux avec une certaine brusquerie.

Angèle sentit des larmes dans ses yeux à cette triste dénomination. L'autre étranger s'en aperçut sans doute, car il ajouta :

— Nous voulons dire la *passseuse* de l'île de Sein.

— C'est ici, monsieur, répondit Angèle en se remettant ; c'est bien ici ; mais ma mère est sortie en ce moment ; elle est sur la grève.

— Tant mieux, dit celui qui avait parlé le premier. C'est là que nous aurons besoin d'elle. Nous voudrions passer cette nuit même à l'île de Sein.

— Le temps est bien noir pour s'orienter, reprit la jeune fille ; le vent se lève, et l'on entend déjà les houles qui roulent vers la chaussée.

— Il se peut, mon enfant, dit l'étranger le plus réservé, en tirant à demi une croix de bois noir qu'il portait sur la poitrine ; mais avec ce signe on a Dieu pour soi.

— Vous avez raison, monsieur, et à ce nom béni il n'est rien que ma mère et moi ne tentions. Pourtant, je vous l'ai dit, la prudence ordonnerait d'attendre au point du jour.

— Attendre ! c'est impossible, fit le premier personnage non sans un peu d'impatience : je suis officier de marine, et je connais l'eau salée... Au surplus, il faut que nous passions sans perdre de temps. La terre, pas même la terre de Bretagne, n'est bonne pour les serviteurs du roi.

— Ni pour les serviteurs du Christ, murmura son compagnon.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Angèle en tombant à genoux, ayez pitié d'eux !

— Et nous sommes poursuivis, continua l'officier ; les bleus sont peut-être à un quart d'heure d'ici.

— Venez, venez, dit la jeune fille en sortant avec les étrangers.

Puis à peine eut-elle examiné l'horizon, la direction et la force du vent, qu'elle ajouta :

— Ma mère et moi ne pourrions gouverner la chaloupe sous ce temps ; il faut que j'aille chercher Laurent.

— Pourquoi chercher quelqu'un ? dit l'officier. Qu'est-ce que ce Laurent ?

— Un ami dévoué, monsieur, un vrai fils pour ma mère. C'est un matelot qui nous aide quand la mer est trop mauvaise...

— De l'aide ! Eh ! ne sommes-nous pas capables de manier la barre ou l'aviron ?

— Ah ! c'est juste, dit Angèle. Maintenant, hâtons-nous, afin de profiter de la marée qui descend, sans quoi la barque resterait à sec.

On partit rapidement. Il pleuvait ; la nuit venait, et si elle n'annonçait pas une tempête, on voyait du moins que les lames seraient hautes dans le chenal. Mais comme le vent donnait au Nord-Ouest de la pointe, l'anse où se trouvait amarrée la chaloupe de la passeuse devait offrir des eaux assez calmes pour permettre l'embarquement.

Les voyageurs se dirigèrent en silence vers la mer. Angèle, en approchant de l'anse, jeta des regards attentifs sur les grèves assombries. Elle ne vit rien au premier moment, et se mit à héler d'une voix claire en imitant le cri des courlis effrayés. Au bout de quelques minutes, un cri à peu près semblable se fit entendre, et ils aperçurent une femme marchant au milieu des rochers.

— La voyez-vous là-bas ? dit Angèle ; la voyez-vous, toujours, toujours cherchant !...

— Que peut-elle donc chercher à cette heure ? fit l'officier de marine étonné.

— Hélas ! monsieur, elle tache de retrouver quelque pain noir porté par le flux sur le sable.

— C'est donc pour cette raison qu'on l'a surnommée... Et que veut-elle donc découvrir au moyen de ce pain noir ?

— C'est mon père qu'elle cherche ainsi... Le corps de Jean Luce, le passeur, que les bleus ont jeté à la mer.

— Miséricorde ! Que Dieu ait pitié des malheureux, murmura le prêtre.

— Oh ! si nous revenons un jour, dit l'officier en serrant les poings, nous leur ferons payer !...

— Vous leur pardonnerez, interrompit le prêtre.

Puis, afin de faire diversion à la colère du marin, il lui expliqua en peu de mots en quoi consiste la coutume de ce pain appliqué à la découverte des noyés.

Pendant cela, on était arrivé au petit port. Angèle installa prudemment les deux fugitifs dans la cha-

loupe amarrée, et s'en alla d'un pied agile à la rencontre de sa mère, qu'elle informa, chemin faisant, du sujet qui avait amené les proscrits à la pointe du Raz. Dès que la passeuse eut compris de quoi il s'agissait, elle prit un pas si rapide que sa fille ne la suivait qu'avec peine. On eût dit que la pensée du dévouement, l'espoir du danger lui donnaient des ailes. Quelques minutes après, elle se mettait en devoir d'arrimer l'embarcation et de hisser la voile sans hésiter. Angèle et les étrangers aidaient de leur mieux à la manœuvre. Tout à coup, la veuve, dont l'oreille était d'une finesse que peut seule donner l'habitude d'observer et de distinguer les bruits des grèves, la veuve leur fit signe de ne pas bouger.

— Les voilà passés, dit-elle bientôt à voix basse. Ils ont manqué le petit sentier qui conduit ici... Vite, hâtons-nous.

III

Une troupe de dix ou douze patriotes, à la recherche de nos proscrits, venait effectivement de passer sur le haut de la falaise, sans doute dans l'intention d'explorer le petit port du passage. Par bonheur, par un effet de la bonté divine, qui protégea si souvent les bons en ce temps sinistre, ils n'aperçurent pas dans l'ombre l'étroit chemin taillé dans le roc, et continuèrent leur route du côté où se trouve le phare actuel. Là, il y avait alors une batterie de canons et un poste de garde-côtes. Poste et batterie à peu près inutiles, car les écueils de ce cap redoutable suffisaient pour en éloigner les vaisseaux de guerre. De cet endroit élevé on

domine toute la *baie des Trépassés*, l'anse de Plogoff, et l'œil se perd au loin sur l'immensité des flots.

Les bleus appelèrent à l'instant les trois ou quatre gardes qui dormaient ou fumaient tranquillement dans l'intérieur du poste. Les braves se présentèrent en se frottant les yeux et dans un équipage assez peu militaire qui leur attira de vertes réprimandes de la part des patriotes. Enfin, après quelques pourparlers, le chef des soldats républicains, que l'on nommait Balisier, ne put obtenir des garde-côtes bretons (peu sympathiques aux sans-culottes) que des renseignements incomplets ou des réponses embrouillées à dessein. Quoi qu'il en soit, il fallut bien qu'un des gardes vînt lui montrer le chemin du petit port et la maison des passeuses, signalées à la surveillance de la nation.

On visita d'abord la pauvre cabane, où le lieutenant Balisier (qui, du reste, avait au fond de bons sentiments) eut bien de la peine à empêcher ses hommes de briser le pauvre mobilier. De là, ils se rendirent sur la grève en chantant un Ça-ira quelconque. La nuit était complètement venue. Rien ne dénonçait la fuite des proscrits. La chaloupe qui les emportait était déjà loin. Les bleus, indécis, allaient s'éloigner, quand ils crurent entendre parler à peu de distance. Ils coururent aussitôt dans cette direction, et distinguèrent dans l'obscurité une chaloupe échouée dans le fond de l'anse. Ils y trouvèrent un vieux matelot tranquillement assis à l'arrière de l'embarcation, une pipe éteinte à la main.

— Que fais-tu là, vieux cormoran ? lui dit le lieutenant.

— Eh ! citoyen, vous le voyez, je fume.

— Peut-être, l'ami, mais il me semble que tu causais tout-à-l'heure. Où est l'autre ?

— Je ne causais pas, citoyen, je marmottais... une complainte du pays.

— Ah ! une complainte, fit l'officier un peu désorienté par le sang-froid du matelot.

— N'importe ! interrompit en s'avancant un soldat de la bande (c'était le sergent Brutus, vrai forcené sans-culotte, qui trouvait que son chef manquait d'énergie et se proposait de le dénoncer au comité), n'importe, vieux hibou, tu vas nous dire où est la chaloupe de la passeuse, cette satanée folle qui garde tout son esprit pour jouer des tours à la république !... Voyons, parleras-tu ?

— Je ne sais pas où est son canot, répondit le marin.

— En ce cas ; nous allons mettre le feu au tien, et tout de suite. Allons, enfants de la patrie, à l'œuvre !

À cet ordre du sergent, les soldats se mirent en devoir de couper à coups de sabre des morceaux de bois sur les bordages d'un vieux bateau qui se trouvait auprès. Cela fait, ils en firent un petit bûcher contre les flancs de la chaloupe et y mirent le feu. Le marin, jusqu'à ce moment, avait fait bonne contenance ; mais quand il vit la flamme lécher la carène de sa chère embarcation, il ne fut plus maître de dissimuler sa terreur et s'écria :

— Arrêtez, arrêtez ! Je vais vous satisfaire.

— À la bonne heure, firent les patriotes en poussant des cris et des éclats de rire et dispersant les tisons, le vieux marsouin a repêché sa langue. Voyons, parle !

Le pauvre homme soupira ; ses yeux se tournèrent vers le ciel comme pour l'appeler à l'aide, puis vers l'avant de sa chaloupe, où se trouvait pratiqué un réduit ou petite cabine. Enfin il dit avec effort :

— La passeuse est en mer avec sa fille, à pêcher son pain... Voilà tout.

— Voilà tout, hibou de mer ! s'écria le sergent furieux. Ça ne suffit pas, et tu vas nous avouer qu'elles ont emmené deux chouans dans leur barque ; sans quoi...

— Je ne sais pas, murmura le malheureux avec désespoir.

— Tu ferais mieux de tout dire, insinua le lieutenant ; c'est dans ton intérêt.

— Je n'ai rien vu, reprit le marin.

— Ah ! tu n'as rien vu, brigand ! vociféra Brutus avec rage ; en ce cas, vous autres, rallumez le feu. Mettez-y les filets et les voiles. Ça sera plus vite flambé.

Déjà le brasier étincelait. Une grande voile peinte en rouge, agitée dans le feu, avec une gaffe, lançait dans la nuit une clarté fulgurante. Le vieux marin semblait encore impassible, mais son âme était torturée par une horrible angoisse. Son pauvre bateau, son gagne-pain, allait être réduit en cendres... Et pourtant ce n'était pas pour son bateau qu'il tremblait... Enfin, n'y pouvant plus tenir, il saisit sa gaffe de fer et s'élança vers le brasier, qui atteignait la carène. En un clin d'œil il eut dispersé les débris qui alimentaient le feu et dit d'une voix étranglée :

— Il y a deux paysans dans la chaloupe de la passeuse. Voilà la vérité.

Et plus bas :

— Que le bon Dieu les sauve et les protège !

— Ah ! ah ! hurlèrent les patriotes, c'est ainsi que la folle et toi, vous voulez soustraire des brigands au glaive de la loi ! Des chouans, des scélérats ! À mort ! à mort !

— Silence ! cria le lieutenant. Cet homme a obéi, laissez-le. La nation n'a qu'une parole. Venez, venez, camarades.

— Nous resterons ici avec votre permission, citoyen lieutenant. Nous pourrions prendre cette vieille folle à son retour et la conduire au comité. La nation la jugera.

Le chef dut acquiescer à cette demande, malgré lui peut-être ; en sorte que le sergent et quatre hommes restèrent là et s'installèrent dans un hangar en ruines où l'on ramassait les voiles et les avirons. Les autres s'en allèrent chercher un abri au corps-de-garde de la pointe.

Dès que les patriotes se furent éloignés, le matelot alluma sa pipe. Il s'approcha ensuite de l'avant de son embarcation, jeta de l'eau contre les flancs au moyen de son chapeau goudronné, puis se penchant vers l'entrée de la cabine :

— Laurent, dit-il à voix basse, tu peux ouvrir. La nuit est noire, nous sommes seuls. Qu'allons-nous faire ? Tu as entendu les bleus dire qu'ils vont attendre le retour de Jeanne. Si nous pouvions mettre un canot à la mer, nous irions... Chut !... Voici la sentinelle qui vient de ce côté.

Le pêcheur se mit à fumer pour se donner une contenance. La sentinelle s'éloigna bientôt et ne revint plus auprès de la chaloupe.

— Laurent, reprit le vieux patron, je crois que cette fois ils nous laisseront tranquilles. Ouvre la cabine, mais ne sors pas encore ; je te dirai quand le moment sera venu.

— Voilà, patron ; je vous écoute. Pour l'amour de Dieu, dites bien vite comment faire.

— En vérité, je ne sais trop. Ton bateau est-il de l'autre côté, dans la baie des Trépassés ?

— Oui, père Jacques ; mais il ne sera pas à flot avant minuit, quand la marée montera.

— Minuit, c'est tard ; enfin, il faut bien se résigner... Dans une heure, quand rien ne bougera autour de nous, nous filerons à la baie ; puis ton bateau à la mer, et le cap sur l'île de Sein. Jeanne et sa fille ne peuvent revenir avant le point du jour. Nous arriverons à temps.

— C'est bien dit, patron ; pourtant, si elles revenaient par le Sud de la chaussée, tandis que nous loferons au Nord ?

— Nous ne pouvons rien de plus, mon pauvre garçon, dit le pêcheur en regardant le ciel, comme pour implorer son secours ; prions le bon Dieu, Laurent, il aura pitié de nous.

— Oui, oui, je vais le prier, soyez tranquille ; car moi, je ne veux pas qu'on fasse de mal à Angèle, ni à sa mère, dit le jeune mousse avec sa simplicité ordinaire.

Laurent, pauvre orphelin, à peine âgé de dix-neuf ans, avait grandi sur les barques de pêche, où il était nourri pour les petits services qu'il aimait à rendre. Il ne savait rien autre chose. La terre se bornait, pour lui, à la pointe du Raz et à l'île de Sein. Jamais il n'avait voulu aller même à Audierne. Tout ce qui sentait la ville lui faisait horreur ; et de fait, en ce temps-là, les villes ne valaient pas grand-chose. Son père, en mourant, lui avait laissé un vieux bateau, que Jacques et d'autres bons matelots du pays avaient radoubé dès qu'ils eurent remarqué que l'enfant était en état de le manœuvrer. Laurent s'était attaché à la famille de Jean Luce, qui avait eu de grandes bontés pour lui : il regardait la veuve comme sa mère adoptive, et il aimait Angèle comme une sœur, dans toute la naïveté de son âme.

— J'entends minuit sonner dans la tour de Plogoff, dit le patron en poussant un peu le jeune mousse endormi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? patron, fit Laurent réveillé en sursaut. Angèle, Angèle !... Je rêvais qu'elle était morte.

— Allons, garçon, il ne s'agit pas de cela. Faisons silence et partons pour la baie. Je crois que les *patauds* dorment pour tout de bon dans le hangar. Ils ont changé la garde à onze heures, et les nouveaux venus m'ont l'air d'avoir sommeil. Rien ne bouge... Prends cette rame ; marchons doucement.

Ils partirent avec précaution. Le vent, quoiqu'il fût encore assez violent, semblait *mollir* peu à peu. La pluie ne tombait plus que par intervalles ; et de temps

à autre les nuages (ces énormes nuées que l'on ne voit que sur l'océan), en ouvrant leurs flancs noirâtres, laissaient apercevoir des étoiles sur le ciel. Les deux marins arrivèrent sans encombre sur le bord de la baie des Trépassés, à l'endroit où le bateau de Laurent était échoué. La mer commençait à mouiller la quille, en sorte qu'il ne fut pas difficile de le mettre à flot. La voile fut hissée ; mais comme le vent était presque *debout*, la route devait être longue pour gagner l'île de Sein en louvoyant.

— *A-dieu-vat !* murmura le pêcheur en larguant la voile, et mettons la *barre* dans la main du bon Dieu, afin que nous rencontrions la passeuse...

IV

Il était environ trois heures du matin. Le temps était moins sombre. Une chaloupe, poussée par un bon vent, gouvernait pour aborder au petit port où les bleus montaient encore la garde. Le sergent, soupçonneux, sortait en ce moment pour faire sa ronde. Il aperçut une voile qui se découpait sur le ciel, et retournant soudain au hangar, il appela ses compagnons. Ils s'approchèrent tous de la cale en se cachant derrière les récifs, et quelques minutes après, leurs vociférations et leurs rires cruels accueillirent l'arrivée de la chaloupe et des passagers qui s'y trouvaient... Les passagers, hélas ! on l'a pressenti : la barque fatale contenait deux pauvres femmes effrayées, et pourtant heureuses d'avoir accompli leur mission ; c'étaient Angèle et sa mère.

Les bleus les entraînèrent aussitôt, en les accablant

d'injures grossières au sujet des proscrits qu'elles avaient soustraits, disaient-ils, au glaive de la nation. Jeanne donnait plutôt des signes d'indignation et de colère que de folie, et les bleus furent parfois obligés de la porter pour gravir la falaise escarpée. Angèle suivait en gémissant tout bas.

— Laisse faire, vieille furie ! disait le sergent. Quand la nation aura réglé des comptes plus pressés, nous trouverons moyen d'aller à cette île des ci-devant *Saints*, repaire de brigands, et nous la purgerons de tous les scélérats...

— Les scélérats, interrompait la passeuse, ce sont ceux qui persécutent les braves gens, les prêtres, les chrétiens !... Quant à vous, vous n'êtes plus des soldats ; vous n'êtes que des lâches qui venez attaquer de pauvres femmes !...

On arriva ainsi au corps-de-garde. Le lieutenant se fit rendre compte de tout ce qui s'était passé ; puis, touché sans doute par les larmes et l'innocence d'Angèle, il ordonna de rendre la liberté à la jeune fille. Il aurait peut-être désiré en faire autant à l'égard de la mère, mais il voyait déjà Brutus sur le point de blâmer ouvertement sa conduite, et il eût compromis inutilement son autorité.

Angèle s'était attachée au cou de sa mère, à tel point qu'il fallut employer la force pour séparer ces deux infortunées. Au moment où la pauvre enfant, ainsi chassée, se retirait éperdue de douleur, la porte du corps-de-garde s'ouvrit ; quatre ou cinq soldats sortirent, et elle entendit l'un d'eux dire aux autres :

— Camarades, vous êtes témoins que le citoyen

Balisier a manqué aux droits du peuple par sa faiblesse. Je le dénoncerai au comité. La nation jugera. Jusque-là, silence !

— Hélas ! murmura Angèle au milieu de ses larmes, cet homme a donc mal fait d'avoir eu pitié de moi. Que le bon Dieu le protège et sauve ma mère !

Elle ne sut que faire de sa liberté au premier moment ; mais son indécision ne fut pas de longue durée : voir Laurent et le vieux patron Jacques, courir chez eux, réclamer leur secours, telles étaient ses pensées, son unique ressource. Elle partit avec la rapidité d'un oiseau. Ses deux amis demeuraient dans une chaumière située à un mille de la baie. Elle y arriva bientôt. La maison était vide... Elle s'éloigna désespérée et prit le chemin de la crique, où elle savait que Laurent amarrait son bateau. L'embarcation ne s'y trouvait pas...

Cependant les bleus emmenaient la passeuse. Elle marchait tantôt morne et abattue, tantôt en proie à une sombre fureur. Le jour commençait à poindre. La mer moutonnait plus doucement au large, mais les houles roulaient lourdement sur la grève de la baie des Trépassés. Jeanne Luce, assez calme depuis quelques moments, s'avancait entre deux soldats. Ceux-ci, la voyant presque résignée, avaient cessé de tenir les mains de la captive.

Tout à coup elle s'élance, gravit d'un bond rapide une des plus hautes roches qui dominent la grève, à cent pieds de hauteur, et là elle s'arrête entre le ciel et la mer, en faisant aux soldats des gestes de défi. Puis, abaissant ses regards sur la vaste baie, elle pousse un cri déchirant et tend les bras vers un objet invisible.

Le lieutenant, ému, essaie alors de faire quelques pas vers elle.

— Ne m’approchez pas, crie la pauvre folle, ne m’approchez pas !

— Revenez, malheureuse, lui dit l’officier avec bonté ; vous allez vous tuer.

— Me tuer !... Ah ! qu’importe : je vois d’ici le *pain* qui marque la sépulture de mon mari. Je veux aller le chercher ; laissez-moi passer !...

— Te laisser passer, vieille furie, dit à son tour le citoyen Brutus, exaspéré de cette fuite imprévue ; je vais au contraire t’empoigner, moi, et sans tarder.

À ces mots, Brutus, sans consulter autre chose que sa haine, s’avance jusqu’au pied du rocher où Jeanne le défie.

— Veux-tu descendre, satanée mégère, crie le patriote, ou, par l’enfer, je fais feu sur toi !

— Je ne vous crains pas ; je suis libre à présent, répond Janie en montrant l’abîme. Jean Luce est là ; je le vois, je l’entends qui m’appelle...

On entendait effectivement des cris sur la mer, et un canot à la voile s’approchait du rivage. La veuve, tout en prononçant des exclamations d’un air égaré, ne perdait pas de vue le sergent, qui avait réussi à escalader la moitié du rocher au sommet duquel elle s’était réfugiée.

— Vous ne m’aurez pas, traîtres, s’écriait-elle au comble de la démence... Vous ne m’aurez pas...

Et à chaque mot elle faisait un pas sur le bord du précipice.

— Non, non, vous n'aurez pas même mon corps...

Brutus avançait toujours vers sa proie.

— Arrêtez, sergent, dit le lieutenant effrayé. Ne voyez-vous pas que cette femme va se tuer ?

— Allons donc ! fit Brutus : abandonner la chasse quand je tiens le gibier ?...

— Oh ! non, lâches ; reprit la folle, vous ne me tenez pas encore, et Jeanne vous défie !... Écoutez, écoutez : c'est Jean Luce qui m'appelle... Je reconnais sa voix ! c'est lui... Je vais, oui, je vais enfin le rejoindre !...

C'était, on l'a sans doute deviné, le canot de Laurent qui cinglait dans la baie des Trépassés. Jacques et le mousse avaient poussé des cris d'effroi à la vue du danger que courait la pauvre insensée. C'étaient ces cris que la malheureuse avait pris pour l'appel de son mari. Laissant le patron gagner avec son bateau la place où il l'amarrait d'habitude, Laurent s'élança dans la mer, vu que l'on ne pouvait atterrir à cet endroit. En peu de temps il fut rendu auprès du corps de Janie, étendu sur le sable. La malheureuse Angèle, de la place où elle attendait le retour de ses amis, avait entrevu de loin l'affreuse scène du rocher... Elle arriva auprès de sa mère presque en même temps que le mousse. Ils ne reçurent que son dernier soupir.

V

Un mois environ s'était écoulé depuis la mort de la passeuse. Angèle, sans aucune ressource au monde, avait accepté l'hospitalité dans la demeure de Jacques. Un jour que le patron se trouvait à Audierne

pour quelques affaires, Laurent réparait un filet dans un coin de la sombre pièce, tandis qu'Angèle vaquait dans la maison aux divers soins du ménage. Elle pensait sans doute à la fin tragique de sa mère et aux malheurs de ce temps terrible, lorsqu'elle vit une ombre passer devant la lucarne et s'y arrêter même un instant, comme si quelqu'un eût voulu jeter un coup d'œil dans l'intérieur du logis. La porte s'ouvrit ensuite, et un homme haletant, couvert de boue, entra aussitôt. L'étranger, vêtu à peu près comme les pêcheurs du pays, s'assit sur le banc du foyer, et après un moment de repos, dit à la jeune fille étonnée :

— Angèle, ne vous effrayez pas, je suis un ami... Je vais vous dire ce qui m'est arrivé. Et d'abord, ne me reconnaissez-vous pas ? Avez-vous donc oublié l'officier qui commandait le détachement le jour...

— Un bleu dans notre maison ! interrompit Laurent en s'avançant et avec une véhémence qui ne lui était pas habituelle ; ce sont vos soldats qui ont tué sa mère !

— Hélas ! je ne pus la sauver, reprit le lieutenant.

— Vous le désiriez donc, dit Angèle... Je me souviens, en effet, que vous me fîtes mettre en liberté... Oh ! ma mère, ma pauvre mère !

— Que venez-vous faire ici ? s'écria le mousse ; vous voyez bien que vous faites pleurer Angèle, et je ne veux pas qu'on la fasse pleurer !

— Ne te fâche pas, Laurent, murmura la jeune fille ; laisse-le parler.

— Je ne vous veux pas de mal, mes enfants, dit alors le lieutenant Balisier. C'est ici, le jour du cruel évé-

nement qui vous afflige, que j'ai été compromis. Peu après notre retour à Douarnenez, le sergent Brutus m'a dénoncé. J'allais être arrêté, quand j'ai pu fuir... Un brave homme des environs de Plogoff m'a prêté ces habits, et je suis venu en toute confiance vous dire : « Votre barque a sauvé d'autres proscrits, et je suis proscrit à mon tour. »

Les révolutionnaires, on le voit, sont toujours à peu près les mêmes : âpres à la curée, envieux de tout ce qui est au-dessus d'eux, dénonciateurs de tous ceux qui les gênent. Que de Brutus, aujourd'hui, tout prêts à frapper leurs frères, leurs amis, leurs chefs surtout, dont ils discutent d'abord et nieront bientôt l'autorité...

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et nous n'avons plus qu'à clore ce récit en quelques lignes.

Le jour même, Angèle et le mousse conduisirent à l'île de Sein le lieutenant devenu suspect à la nation, qu'il avait voulu servir avec honneur. La mer était heureusement favorable. Pendant la traversée, l'officier questionna ses sauveurs avec bonté. Il savait leur misère ; il vit leur dévouement, leur mutuelle affection, et prit la résolution de les rendre heureux.

En effet, les temps étant devenus meilleurs, Balisier fit mander le vieux patron à l'île de Sein et lui remit, pour ceux que Jacques appelait ses enfants, un don dicté par la reconnaissance, don généreux qui permit au pauvre mousse d'épouser la fille de la passeuse.

Vieille coutume

Au bon vieux temps, les ventes de propriétés se passaient plus simplement, « sans contrat et sans notaire ».

Accord fait, pour premier acte de possession le nouveau maître du domaine ouvrait une fenêtre, faisait du feu au foyer, allait couper des crins à la crière des chevaux, et surtout enlevait une pelletée de terre dans le courtil, en disant : « Tout ceci est à moi. » Le vendeur répondait : « Amen », et tout était dit.

Le partage

SIMPLE HISTOIRE

Dans un manoir retiré de la Cornouaille, vivait un gentilhomme pauvre, ruiné par les guerres. Il n'avait que deux enfants : Tony, jeune garçon de vingt ans, décidé, égoïste et plein d'ambition, et Louisa, charmante créature, plus jeune que son frère, douce et pieuse comme un ange.

Le gentilhomme, affaibli par les chagrins, tomba sérieusement malade. Peut-être était-ce la conduite déjà mauvaise de son fils qui le conduisait prématurément au tombeau... Voyant approcher l'heure de la mort, il appela ses deux enfants.

— Tony, dit-il à son fils, le moment est venu de nous séparer pour toujours... Tu connais mon humble patrimoine. Sache en faire deux parts, deux parts bien égales. Tu seras le soutien de ta sœur et tu ne failliras plus... qu'un mutuel amour remplisse votre vie. Ah ! l'argent est bien peu de chose, et Dieu veillera sur vous...

Tony, en tombant à genoux avec sa sœur auprès de ce lit funèbre, versa-t-il quelques larmes, vite essuyées ? On l'ignore ; mais trois jours à peine s'étaient-ils écoulés depuis la mort de leur père, que Tony disait à sa sœur, qui pleurait :

— Je suis le maître ici ; j'ai de la force, de l'intel-

ligence, et je veux m'enrichir. Voici trente écus. Va, cherche dans quelque village une place, du pain, un foyer... Si tu es trop fière pour servir, un couvent t'ouvrira ses portes. Moi, je garde ce bien, sans valeur aujourd'hui, et saurai faire valoir ces arides sillons...

Louisa, en s'éloignant des lieux témoins de son enfance, sentit son cœur brisé par l'angoisse. Ses pleurs dirent un long adieu au foyer béni qu'elle quittait pour jamais ; mais se confiant en la bonté de Dieu, elle se consola dans sa douce innocence. Elle pria pour celui qui l'avait dépouillée.

Son amour fraternel lui disait : « Ton frère est peut-être coupable, mais en es-tu moins sa sœur ? L'or n'est rien. Ici-bas, le bonheur se mesure au courage, à la paix de la conscience. Va, ton lot est le meilleur ! »

Et la pauvre orpheline continua son chemin, la paix dans l'âme, malgré sa douleur, et la prière sur les lèvres.

O charité, mère de tous les sacrifices, toi qui sais vêtir le cilice du malheur ! Grande et sainte folie du désintéressement, toi qui bois la lie à la coupe de toutes les douleurs et qui, te dévouant toujours, veux être ignorée !... Vois cette pauvre enfant porter sa douce croix ; n'est-ce pas ton divin amour qui lui crie : Espérance !...

Vingt ans après, Tony, devenu presque un *seigneur*, vivait riche et heureux. Peut-être ?... Il avait un sac d'or à la place du cœur, car il était avare !... L'avarice s'attache à l'âme, comme ces serpents qui s'accrochent aux fentes des rochers. L'âme se pétrifie sous l'étreinte de l'or. L'avare ne se fie à personne. Il a

peur de lui-même. Sans cesse la crainte d'un vol imaginaire le réveille en sursaut. L'or est devenu comme la moelle de ses os !...

Tel fut Tony, l'heureux ; non, dites le misérable... Hélas ! fils et frère parjure, lui aussi avait eu un fils, un fils coupable et dissipateur. Son malheureux enfant, mort à seize ans, l'avait cruellement tourmenté, surtout dans son amour de l'or, et ses cheveux, blanchis avant l'âge, attestaient de grands chagrins, de longues inquiétudes, d'amères déceptions...

Un soir, sur le seuil d'un monastère paisible, un homme se traînait en gémissant. Il avait sonné à la porte du saint asile. Une femme, une sœur vint et lui dit :

— Mon frère, que demandez-vous ? Quelle douleur a flétri votre front sous son haleine ? Que voulez-vous de moi ?

— Mon pardon, mon pardon, répondit l'infortuné.

— Notre Dieu juste et miséricordieux ne refuse jamais la grâce qu'on implore avec les larmes du repentir... Mais vous souffrez, mon frère, dites-moi, qu'avez-vous encore ?

— O Louise, Louise, laisse-moi pleurer... Avant que Dieu me pardonne, il me faut... un mot, un regard de ma sœur !

— Vierge sainte ! s'écria la religieuse, c'est lui, c'est Tony, c'est mon frère ! Viens, viens dans mes bras. Ta sœur et Jésus te pardonnent à la fois !...

Justice suprême ! Tout à coup, comme atteint d'un coup mortel, le pécheur repentant et pardonné s'af-

faissa sur la terre, et la sœur pleurait en montrant le ciel...

O vous qui lisez ceci, si quelque jour votre père, au moment de mourir, vous chargeait de partager son bien, ah ! faites-le justement, et souvenez-vous que le bien mal acquis ne prospère jamais, et qu'une part plus grosse, mais usurpée, devient tôt ou tard plus amère et trop souvent funeste.

Geneviève du Relek

CHRONIQUE

À M^{lle} Marie de C^{***}, carmélite.

« Ce récit rappelle votre touchante histoire. »

I

Dans la paroisse de Plonéour-Menez, sur les confins de la haute Cornouaille (Finistère), s'élèvent les ruines du vieux château du Relek et du monastère du même nom. Bien des souvenirs, de sombres et antiques traditions se rattachent à ces vieux murs. Au Couchant s'étale la nappe, presque toujours unie, d'un vaste étang qui reflète les sommets des montagnes voisines et les cimes des grands pins et des chênes séculaires, dont les rameaux forment alentour d'épais ombrages. La chapelle, encore assez bien conservée, a longtemps servi d'église paroissiale ; elle offrirait assurément à un antiquaire de sérieux sujets d'études et de méditations. Il en est de même de quelques portions du château. Les ruines ogivales des vieux cloîtres, les voûtes à nervures, les portes à colonnettes élégantes et sculptées dans le granit, ne manquent ni d'intérêt architectural, ni d'une rare originalité.

Ajoutez à cela que, quand les ténèbres viennent donner des formes fantastiques à ces pans de mur à demi écroulés, le paysan, au bruit du vent dans les

mélèzes, croit voir des moines errer sous les voûtes assombries ou se pencher aux fenêtres béantes. Vous comprendrez alors comment tant de traditions émouvantes et souvent terribles ont dû s'attacher à ces antiques débris d'un autre temps.

Aujourd'hui, c'est surtout du château que nous allons parler. Le mystérieux monastère nous occupera moins dans ce récit, de même que le couvent du *Cloître*, alors situé à quelque distance, et dont il reste à peine des traces. Nous remontons au temps des légendes, que la chronologie douteuse de ces drames privés place d'ordinaire après l'an mille et avant l'avènement du terrible et *anti-féodal* Louis XI.

Le sire Pierre du Relek habitait le castel à cette époque. Il avait récemment marié Azénor, l'aînée de ses deux filles, à un riche et rude chevalier, le sire d'Izel-Breiz, qui chevauchait sans cesse à la suite du duc de Bretagne.

Geneviève, la cadette, bonne, faible et charmante enfant, demeurait auprès du vieux baron, son père, qu'elle entourait de soins et d'affection. Le bonheur habitait au Relek lorsque le père et la jeune fille s'y trouvaient solitaires ; mais chaque fois que, par suite de l'absence de son mari, Azénor quittait son manoir pour venir, auprès du vieux baron, passer des semaines, alors plus de paix, plus de silence au château. La voix impérieuse, les ordres fréquents et contradictoires de l'altière châtelaine remplissaient tous les cœurs de trouble et de frayeur. Mais personne ne ressentait plus cruellement les atteintes directes de l'humeur irascible et impitoyable d'Azénor que sa

timide et douce sœur. Geneviève tremblait en sa présence et ne réussissait pas toujours, par sa patience et son entière soumission, à désarmer le courroux de la dame d'Izel-Breiz. Le vieux baron, le père lui-même, quelquefois, ne trouvait point grâce devant elle. Et pourquoi tant de colère ? Quel motif, poussait ainsi la châtelaine à torturer une innocente créature ?

Vous allez l'apprendre en accordant un peu d'attention à la conversation des deux sœurs, tandis qu'Azénor brode d'une main assurée une tapisserie de haute lice représentant les exploits de son époux, et que la blonde Geneviève fait tourner timidement un rouet d'ébène couvert de touffes de lin.

— Non, je ne puis croire, Geneviève, disait la dame d'une voix encore assez paisible, que vous refusiez sérieusement l'époux que je vous ai choisi et que mon père veut bien accepter pour vous.

— J'obéirai toujours, ma sœur, aux volontés de mon père bien-aimé ; mais vous savez qu'il me laisse libre à l'endroit du mariage...

— Mieux vaut dire franchement, *ma mie*, que vous refusez, que vous voulez nous braver, que vous prétendez, fille sans vergogne, vous affranchir de toute obéissance et agir à votre guise.

— Pour l'amour de Jésus, madame, ayez pitié de moi. Je vous obéirai en tous points, je vous serai toujours dévouée ; rien ne me coûtera pour vous satisfaire, mais...

— Mais vous commencez cette obéissance par une révolte indigne d'une fille de qualité. Allez, malheu-

reuse, je vous connais bien : c'est la liberté qu'il vous faut, c'est l'oubli de...

— Oui, madame, l'oubli du monde et la liberté d'aimer le ciel.

— Assez, assez, et faites-moi grâce de vos mensonges.

— Oh ! madame ; de grâce, ma sœur, songez à notre père, à la douleur que lui causerait votre colère s'il en était témoin.

— Que n'est-il ici : je parlerais devant lui.

— Dieu vous exauce, ma fille, dit le vieux baron qui entraît au même instant. Apaisez-vous, Azénor ; vous désolez la pauvre Geneviève ainsi que moi-même... De quoi s'agit-il enfin ? Qui vous trouble ou vous afflige ?

La châtelaine courroucée leva sur le vieillard un regard fixe et interrogateur, soit qu'elle voulût sonder les dispositions de son père, soit qu'elle eût l'intention de l'intimider par les éclairs qui jaillissaient de ses yeux noirs et ardents.

— Ce qui me trouble, répondit-elle, c'est son obstination, sa perfidie ! Ce qui m'afflige, c'est votre aveuglement. Ainsi, vous croyez que je suis la dupe de ses mensonges et de votre faiblesse ? Jamais ! Le noble seigneur, le chevalier d'Izel-Breiz, l'époux que j'ai reçu, en fille soumise, de votre main, m'a ordonné de veiller sur vous ; j'obéis et je veille...

Geneviève pleurait à chaudes larmes ; le vieux baron, les bras croisés sur la poitrine, écoutait dans l'attitude d'un patient désespoir.

— Séchez vos pleurs, reprit Azénor en s'adressant à sa sœur ; ils ne me touchent guère. Je n'ignore aucun des motifs qui dictent votre conduite : vous feignez une vocation chimérique, uniquement pour amoindrir mon héritage.

— O ciel ! s'écrièrent à la fois le père et la fille.

— Osez le nier ; je suis trop bien informée de vos complots, et je vais vous en donner la preuve : le testament de la défunte marquise douairière du Relek porte expressément que l'abbaye du *Cloître* et ses grands revenus, la forêt du Relek et les domaines d'Énéour, appartiendront à celle des filles du baron, son neveu, qui embrassera la vie religieuse et se fera abbesse du Cloître... Suis-je assez informée ?

— Peut-être... Mais, malheureuse, s'écria le baron, Geneviève ignorait ces dispositions secrètes. Et vous, qui a pu vous les livrer ? La tombe ne parle pas, et pourtant...

— Je l'ai appris.

— Je connais seul les dispositions du testament de la marquise.

— Ah ! vous en convenez... Mes informations encore vagues, mes soupçons (car je n'avais jusqu'à présent que des soupçons) n'étaient que trop fondés. O comble d'iniquité ! de si grands biens pour la dot d'une nonne. Mais soyez assurés qu'Azénor saura se venger !

— Par les plaies du Christ ! ma fille, interrompit le vieillard atterré, ayez compassion de votre sœur, qui dans son ignorance n'a pu mériter votre colère ;

ayez pitié de mes cheveux blancs ! Respectez enfin les volontés suprêmes d'une parente vénérée...

— Jamais, à de telles conditions, s'écria la châtelaine en se levant, l'œil en feu, le geste menaçant.

Il y avait quelque chose de terrible dans l'attitude de cette femme altière. Jeune encore pourtant, grande, d'une taille élégante et remarquable, elle eût été belle sans la dureté de son regard et la rigide expression de son visage, taillé dans un marbre grec. Elle dominait de toute sa sévère hauteur la frêle créature qui sanglotait à ses pieds. Geneviève ne possédait point la beauté de sa sœur (si l'on peut dire beauté d'une femme dont le cœur est fermé), mais l'admirable caractère de Geneviève se reflétait sur son angélique figure, dans ses doux yeux bleus, sur ses lèvres, que le sourire de la bonté animait d'habitude. C'était cruauté de réduire à tant de douleur une aussi touchante créature. Le baron, voyant sa fille aînée prête à quitter la salle, servant de bibliothèque, où l'on se trouvait, voulut tenter un dernier effort pour l'apaiser.

— Ma chère fille, lui dit-il avec calme, voyez l'état où vos paroles amères réduisent votre pauvre sœur. Elle n'est coupable en rien de ce qui a pu être fait ; et nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu.

— Trêve à ces discours inutiles, reprit la dame d'Izel ; le seigneur mon époux sera informé de tout ceci. Alors craignez sa juste colère.

Elle fut sur le point de sortir à ces mots ; mais se ravisant tout à coup, elle ajouta d'une voix presque douce et insinuante :

— Cependant, si ma sœur a tant de goût pour le couvent, où elle fera sans doute vœu de pauvreté, qu'elle renonce aux dons de tant de biens périssables...

— Jamais, s'écria à son tour le baron indigné, jamais je ne souffrirai tant d'iniquité. Ces biens que vous convoitez injustement, ni elle ni vous n'avez le droit d'en disposer. Sacrilège est celui qui enfreint la volonté expresse d'un trépassé. Du reste, ces biens sont plutôt l'apanage du couvent ; ils seront aussi l'apanage d'un grand nombre de saintes filles dévouées au seul amour du Seigneur ; ils seront surtout l'apanage des pauvres si nombreux de ce pays ; et quiconque veut toucher au patrimoine du pauvre...

— Ainsi, de votre aveu, des manants paresseux, des êtres inutiles et sans courage, doivent passer avant d'illustres gentilshommes, même avant vos propres enfants ?

— Vous vous abusez, Azénor, et vous comprenez bien mal...

La comtesse d'Izel-Breiz, qui jusqu'à ce moment ne s'était contenue qu'avec peine, allait éclater avec fureur, lorsque Geneviève, s'apercevant de ces tristes présages, se précipita aux genoux du baron :

— Écoutez-moi, dit-elle, ô mon bon père : accordez-moi quelque délai avant de prendre une détermination aussi sérieuse. Moi-même j'ai besoin de réfléchir, tant ce que je viens d'apprendre est nouveau pour moi.

Le vieillard n'avait trouvé de volonté et d'accents résolus qu'en présence de l'inique convoitise de sa fille aînée. Cet éclair de fermeté extraordinaire chez

le faible baron tomba comme une flamme qui s'éteint faute d'aliment. Fatigué d'une scène aussi pénible, tremblant peut-être de la voir recommencer, il jeta sur sa fille aînée un regard suppliant, et embrassant Geneviève sur le front avec tendresse, il lui dit :

— Qu'il soit fait, chère enfant, selon tes désirs, car, je le sais, tu ne peux vouloir que le bien.

Alors il prit un livre ou un manuscrit enluminé sur les rayons de la bibliothèque, se mit à étudier attentivement et leva à peine les yeux pour voir Azénor jeter sur eux un regard de pitié, puis sortir de l'appartement avec une sorte de dédaigneuse majesté.

II

Le soir du même jour, Geneviève, après avoir adressé au Seigneur une ardente prière, se rendit dans le cabinet de son père. Le vieux baron cherchait aussi quelques consolations dans une lecture de piété ou dans des méditations silencieuses et résignées. Comme l'obscurité remplissait déjà les sombres appartements, mal éclairés par de hautes croisées à meneaux de granit, le baron ne vit point entrer sa fille, qui souleva sans bruit la portière de velours. Elle considéra avec un filial attendrissement la noble et grave figure du vieillard qu'éclairait à peine un dernier rayon du soleil couchant, et murmura :

— Mon père !... Puis elle se jeta dans ses bras.

Ils restèrent quelques moments ainsi, comme enlacés dans la même tendresse ; on n'entendait d'autre bruit, dans la sombre pièce, que celui de leurs soupirs et parfois des sanglots, à peine saisissables, que Gene-

viève répandait dans le sein de son père. Le baron attristé peut-être, mais bien plus encore consolé par le touchant amour de sa fille, rompit enfin le silence.

— Il est temps de te retirer, chère enfant, lui dit-il ; l'heure s'avance et tu as beaucoup souffert aujourd'hui.

— Bon père, répondit Geneviève, dites que nous avons souffert. Mais un seul moment auprès de vous dissipe toute ma peine. Il me semble, dans vos bras, que c'est Jésus lui-même qui soutient ma faiblesse, et lorsque vous me parlez, je crois entendre la voix du divin Maître... Oh ! si vous me laissiez veiller à votre chevet, j'ai peur pour vous ! Je frissonne malgré moi. Azénor...

— Oublions sa colère, mon enfant chérie. Prions pour elle ; elle reviendra, par la grâce du Sauveur, à de meilleurs sentiments. Surtout ne tremble pas, il n'y a rien à craindre.

— Avant de vous quitter, mon père, reprit Geneviève en soupirant, j'ai une prière sérieuse à vous adresser. J'ai invoqué la bonne Vierge, j'ai prié Jésus de m'éclairer, et je crois qu'ils m'ont commandé de faire un sacrifice nécessaire à votre repos.

— Parle, mon enfant, tu m'alarmes ; confie-moi ton secret.

— Il s'agit du testament de la marquise notre tante, dont les dispositions, que j'ignore à peu près, causent tant de ressentiment à ma sœur. Que le bon Dieu lui pardonne ! Mais, moi, je n'ai pas besoin de ces richesses pour soulager les pauvres. N'aurai-je pas assez de ce qu'il vous plaira de me donner pour

eux ? La part du pauvre, m'avez-vous dit souvent, se double par la charité. Ainsi ferai-je, bon père, avec l'aide de Jésus. Laissez-moi renoncer à ces biens que je méprise, afin que le trouble ne règne pas dans cet asile, où je veux veiller en paix sur votre longue et douce vieillesse. Laissez-moi déchirer ce fatal testament...

— Le déchirer, ma fille, répondit le vieillard avec une sorte d'effroi. Déchirer l'acte des dernières volontés d'une sainte et pieuse femme ! C'est impossible.

— Mon père, pour votre repos, pour la paix de vos vieux jours.

— Impossible, te dis-je, et puisque tu m'obliges à parler, apprends que je n'ai par ailleurs que la simple jouissance (n'ayant pas eu de fils) des biens de la douairière. À ma mort, cette fortune passerait à des parents éloignés. Le testament seul en assure la possession à celle de mes filles qui prendra le voile avant... ah ! chère petite, dois-je te le dire ? avant sa vingt-deuxième année... Cet acte porte encore, à la vérité, que si les deux filles du baron du Relek étaient mariées à une date qui s'y trouve marquée, elles partageraient les biens de la marquise... Comment Azénor a-t-elle pu découvrir une partie de ces dispositions ? Voilà ce que je ne puis approfondir ; mais elles sont certaines. Enfin, ces papiers importants se trouvent...

— Écoutez, père, il me semble que l'on a marché dans la pièce voisine... J'ai cru voir s'agiter dans l'ombre la portière du cabinet.

— Allons, Geneviève, répondit le baron après avoir considéré silencieusement l'objet indiqué par la crain-

tive enfant, ne sois pas aussi impressionnable. Rien ne bouge dans le château. Tout fait silence autour de nous.

Cependant le vieux gentilhomme prêta quelques moments une oreille attentive aux bruits lointains du soir qui bourdonnaient, avec la brise d'automne, dans la haute cheminée couverte d'armoiries sculptées sur la pierre. Puis il reprit en se levant :

— Je veux seulement, afin qu'à l'occasion tu connaisses toutes les circonstances de cette affaire, t'apprendre encore que ces papiers ont été déposés par la marquise elle-même entre les mains du Révérend Père prieur du monastère voisin. Ce testament ne doit être ouvert qu'à ma mort, et le prieur en ignore les dispositions. Moi, j'en ai eu connaissance au lit de mort de ma parente, qui me fit péniblement le récit confidentiel de ses dernières volontés. Tu comprends, chère Geneviève, combien elles doivent être sacrées pour nous.

— Hélas ! je le comprends... Mais que faire pour apaiser ma sœur ?

— Attendre et espérer.

— Oui, nous devons tout espérer de la bonté de Dieu. Il ne nous laissera pas dans l'affliction, si du moins... Oh ! mon père, j'en suis presque certaine, j'ai entendu marcher dans votre cabinet, puis comme un soupir... Écoutez, on referme la porte avec précaution. Je tremble d'effroi, ne me laissez pas seule ici.

Mais déjà le vieillard s'était dirigé vers la portière, qu'il souleva brusquement. Alors, traversant le cabinet d'un pas précipité, il en ouvrit la porte, qui don-

nait sur un long corridor pavé de dalles de granit et aboutissant à la bibliothèque. À l'autre bout du couloir obscur il crut apercevoir une ombre passer devant une étroite fenêtre. Il n'y pénétrait que le dernier reflet d'un sombre crépuscule. Puis tout rentra dans le silence et dans la nuit.

— C'est elle, j'en suis certaine, murmura Geneviève à l'oreille du baron étonné, — car elle venait de suivre son père sans avoir éveillé son attention. — Je dirais même que j'ai presque reconnu sa grande ombre sur le mur.

— Elle ! et de qui veux-tu parler, chère petite, dit le vieux seigneur en saisissant la main de sa fille ?

— C'est Azénor qui nous écoutait ; je ne l'ai que trop reconnue. Oh ! Sainte Vierge, venez à notre secours.

— Dieu veuille, pauvre enfant, dit le vieillard attristé, que tu sois dans l'erreur ; car maintenant la malheureuse serait capable de tout, si elle avait surpris la dernière partie de mon secret ! Que décider dans une telle incertitude ?

— Vous le disiez il n'y a qu'un instant, père bien-aimé : espérer et attendre. Le bon Dieu ne nous abandonnera pas.

Après cet entretien, suivi de tant d'inquiétudes, le sire du Relek reconduisit Geneviève à sa chambre, située à quelques pas de la bibliothèque, dans une tourelle faisant face à l'avenue qui aboutissait au monastère. En passant dans le couloir assombri, auprès de la fenêtre dont nous avons parlé, la jeune fille se serra avec effroi contre son père. Un peu plus loin, sur un large palier, une lampe répandait, contre

les murailles noircies et délabrées, sa lumière douteuse et tremblante. Le baron, en considérant les traits de son enfant, se sentit alarmé de la trouver si pâle et si défaite ; aussi ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il se décida à la laisser seule pour la nuit. Il ne se retira donc qu'après avoir recommandé à une digne femme, ancienne gouvernante des demoiselles du Relek, de bien veiller sur la pauvre Geneviève.

III

L'antique horloge du monastère venait de sonner la neuvième heure du soir. Geneviève achevait ses pieuses oraisons, qu'elle avait peut-être prolongées plus que de coutume, et réconfortée par le doux breuvage de la prière, elle se disposait à goûter quelque repos, lorsqu'un bruit sourd au-dessous d'elle, dans l'avenue, attira son attention. Elle s'approcha aussitôt de la fenêtre fermée et aperçut avec autant de surprise que d'effroi une forme confuse s'avançant sous l'ombre des grands arbres.

Or, ce bruit qu'elle avait entendu tout-à-l'heure, c'était la lourde porte du château qui devait l'avoir produit... Et ce personnage mystérieux s'évanouissant à chaque pas au milieu des ténèbres, Geneviève n'avait point tardé à le reconnaître.

— Encore elle, se dit Geneviève ! Azénor, où va-t-elle à cette heure ?...

Et l'enfant, replongée dans les plus cruelles inquiétudes, essaya de chercher dans de bonnes et consolantes lectures un calme bien difficile à trouver au milieu de telles circonstances.

C'était effectivement la dame d'Izel qui sortait du manoir et allait si tard au monastère. Que voulait-elle donc demander à ce pieux asile ? Pénétrons à l'intérieur. Dans le parloir réservé, nous apercevons un moine debout, les bras croisés sur la poitrine, les traits désolés, plein d'effroi peut-être. C'est le respectable prieur, qu'une femme arrogante et impitoyable semble interpeller cruellement, sans respect pour sa robe, sans souci du lieu paisible où elle se trouve. Azénor ne connaît ni l'âge, ni la sainteté du caractère ; lui susciter le moindre obstacle, ce serait encourir toute sa colère. Il en doit être ainsi de la scène qui se passe entre elle et le prieur.

— Vous possédez le testament de la marquise, ma tante, dit-elle d'une voix haute et assurée ; vous en conviendrez. Du reste, il est inutile de le nier, mon Révérend, je le sais ; mon père m'en a informée.

— Le baron vous a conté ce secret, madame, répondit le prieur. Je dois vous croire, mais cela est étrange, et je le regrette d'autant plus que je ne puis me des-saisir de ces papiers.

— Il le faut, cependant ; il le faut pour des raisons de la dernière importance, que je ne puis et ne veux pas vous expliquer.

— Je manquerais à mon devoir, madame ; n'insistez pas davantage, ne me causez point la douleur de vous refuser.

— Me refuser, prieur téméraire ! Savez-vous à qui vous parlez ? Savez-vous que le chevalier d'Izel, mon puissant maître, peut accourir à mon premier appel et réduire en cendres votre monastère ? Savez-vous que...

— Assez, madame, n'achevez pas de profaner ce saint lieu. Sachez vous-même que la crainte ne peut rien sur les vrais serviteurs du Christ. Nous ne craignons ni les malheurs, ni la mort ; nous ne craignons que d'offenser Dieu !

Cette noble fermeté parut déconcerter l'altière châtelaine. Elle se recueillit un moment ; elle comprit sans doute qu'elle s'engageait dans une mauvaise voie, et se ravisant tout à coup, elle changea de ton et de langage.

— Pardonnez, Révérend Père, dit-elle alors d'une voix apaisée, presque douce, pardonnez à l'excès de mon zèle : le baron du Relek est fort souffrant ce soir ; il n'a pu se rendre ici lui-même, et je voulais, par ma promptitude à remplir son message, lui rendre au plus tôt le calme dont il a tant besoin. Lisez vous-même.

À ces mots, Azénor tendit au moine stupéfait un pli scellé aux armes du Relek, en l'invitant à en prendre connaissance sans retard, et pour répondre d'avance à toute objection nouvelle, à tout soupçon que sa manière d'agir pouvait naturellement faire naître dans l'esprit du bon prieur, la comtesse s'empressa d'ajouter d'un ton qui tenait le milieu entre la hauteur et la condescendance :

— Je ne supposais pas, mon Père, qu'il me fallût produire ici un ordre exprès du baron pour obtenir une grâce, une preuve de confiance que vous ne deviez point refuser à ma propre prière, et que, du reste, je vous demandais en son nom.

— Madame, balbutia le moine interdit, hésitant

encore, plein d'incertitude, le digne seigneur, votre père, est-il donc si gravement malade qu'il n'ait pu venir lui-même me trouver, ou du moins signer de sa main le message que je viens de lire ?... Si vous le trouvez bon, madame, demain je me hâterai d'aller au château lui remettre...

— Demain, il sera trop tard, interrompit Azénor, dont le courroux se rallumait ; douteriez-vous de ma parole ? Ce message, dûment scellé de l'anneau de mon père, ne vous suffit-il pas ? Ah ! ce serait trop d'audace de votre part et une insulte trop impardonnable à mon adresse !

— Veuillez comprendre, noble dame, dit le prieur, sans doute convaincu par le *scel* du baron, combien je devais hésiter à enfreindre en quelque sorte les derniers avis de feu la vénérée douairière du Relek. Mais je me rends, ajouta-t-il en sortant, à vos désirs et à ceux du respectable seigneur qui a été de tout temps le bienfaiteur de notre humble monastère.

Le bon prieur, incapable de soupçonner dans une femme, dans la fière châtelaine, épouse d'un chevalier en faveur, une aussi noire perfidie, une tromperie si habilement jouée, se rendit à sa cellule et revint aussitôt porteur de ces papiers qui troublaient depuis si longtemps le repos de l'ambitieuse et jalouse Azénor.

— Voici le testament de la marquise, dit le moine avec un trouble et une anxiété involontaires ; je vous le confie, madame, sur la foi de votre parole. Puisse le Dieu tout-puissant jeter les yeux de sa miséricorde sur nous et conserver les jours du noble et bien-aimé sire du Relek.

La dame d'Izel-Breiz put à peine dissimuler un rapide mouvement de satisfaction en recevant la mystérieuse enveloppe des mains tremblantes du moine.

— Demeurez en paix, Révérend Père, lui dit-elle, non sans quelque ironie dans l'inflexion de sa voix. Allez à votre cellule reprendre le fil de vos paisibles oraisons, si malencontreusement coupé par ma venue. Le frère portier, qui m'attend dans la pièce voisine, suffira pour me reconduire. Il se fait tard. Allez, et que Dieu vous garde.

Le prieur, fort empressé de se soustraire aux regards impérieux de la comtesse, n'attendit pas une seconde invitation. Du reste, tout était dit entre elle et lui. Il s'inclina avec noblesse, sans déroger à la dignité de son caractère, et disparut dans les profondeurs du cloître.

Dès que le bruit des pas du moine sur les dalles sonores eut cessé de se faire entendre, Azénor — poussée sans doute par la crainte d'être dérangée dans son funeste projet si elle en retardait l'exécution — s'approcha de la lampe qui brûlait suspendue à la voûte. Pareille à une sibylle que l'esprit du mal inspire, elle monta sur un siège élevé, et présentant à la flamme de la lampe l'enveloppe scellée qui contenait les papiers, elle ne descendit qu'au moment où le feu achevait de les consumer...

En ce moment aussi, la porte du parloir s'ouvrit tout à coup, et le vieux baron du Relek, soutenu par le bras de Geneviève, entra frémissant et agité. Il sentit redoubler son épouvante à la vue du spectacle offert à ses yeux. Il en comprit soudain toute la ter-

rible importance, car il s'écria d'une voix où la douleur l'emportait sur le doute :

— Malheureuse, qu'avez-vous fait ? Quels sont ces papiers que vous venez de brûler ? Par pitié, Azénor, répondez !

— Le prieur m'a remis l'inique testament de la marquise...

— Eh bien ?

— J'ai dû me faire une justice que vous et ma sœur me refusiez : j'ai détruit ce testament. Voyez, en voici les cendres éteintes. Adieu, adieu, mon père ; demain j'aurai quitté le Relek.

Ce fut un rude coup pour les forces épuisées du vieillard. Sans le faible soutien de l'ange dévoué qui l'accompagnait, il serait tombé sur le pavé. Geneviève aida son père à s'asseoir, tandis qu'il murmurait avec une sorte d'horreur

— Brûlé, détruit, le dernier acte, le vœu suprême d'une sainte femme ! Malheureuse, vous avez ruiné Geneviève, votre sœur innocente, le couvent du Cloître et les pauvres, sans aucun avantage pour vous.

— N'essayez plus de me tromper, s'écria la châtelaine sur le point de sortir.

— Vous tromper, reprit le vieillard d'une voix désolée. Ah ! plutôt au ciel que le doute nous fût encore possible !...

Le baron, consterné, acheva douloureusement de dévoiler à sa fille coupable tout le mystère de son iniquité. Qui le pourrait croire, si la tradition ne l'attestait ? L'altière et inflexible Azénor permit à peine à

son père de finir sa triste confidence, qu'entrecoupaient les soupirs du vieillard et les sanglots de Geneviève. La dame, irritée, un instant courbée sous le coup de cet arrêt irrécusable, se releva soudain plus emportée que jamais.

— Eh bien ! qu'il en soit ainsi, fit-elle en éclatant ; sachez que je ne me repens pas. Que m'importe leur ruine ; je me suis vengée, je suis satisfaite !

Puis jetant sur sa sœur, au comble de l'affliction, un regard de superbe dédain, Azénor sortit menaçante et l'orgueil au front. Le père et la fille abandonnés confondirent leurs larmes dans un long embrasement. Enfin, Geneviève, à genoux, demanda au Dieu des miséricordes le courage dont ils avaient tant besoin... Elle pria pour sa sœur coupable ; elle pria surtout pour son père affaîssi par l'âge et par la douleur ; car pour elle, entièrement résignée à la volonté de Dieu, les revers de la fortune ne pouvaient atteindre son âme, ni la troubler en rien. Elle souffrait pourtant, mais elle ne souffrait que de la souffrance de son père.

— Venez, lui dit-elle en l'entraînant, oubliez un malheur que vous n'avez pu prévoir et que Jésus, notre maître, a permis par sa providence, qui ne faillit jamais. Si le couvent a moins de richesses, Jésus et la Sainte Vierge voudront le secourir davantage, et les pauvres auront toujours même part...

— Ainsi soit-il ! murmura le pieux vieillard presque consolé par l'ange qui guidait ses pas chancelants sous les voltes sombres et mornes du monastère.

IV

Notre légende, vous le comprenez, lectrices qui aimez encore les simples et pieux récits du temps passé, notre légende touche à son dénouement, si nous pouvons appeler ainsi la fin de cette histoire, à peine ébauchée, d'un manoir inconnu. Du reste, nous avons dit tout ce qu'il était en notre pouvoir de dire de la bonté paternelle du vieux seigneur, de l'implacable orgueil d'une châtelaine dont la piété et la charité ne furent pas les guides, puis du dévouement et de l'abnégation d'une enfant qui, oublieuse de sa naissance et de sa fortune, préféra vivre et mourir dans la paix du cloître. L'histoire de bien des familles pieuses, mais éprouvées, se trouve là ; et peut-être pouvons-nous dire qu'elle est vraie dans tous les temps...

Deux ou trois années à peine s'écoulèrent après ce que nous avons raconté. Une touchante cérémonie mettait en émoi tout le couvent du Cloître. Dans la chapelle, devant l'autel orné comme pour les grandes solennités, au milieu des pieuses nonnes vêtues de leurs sombres costumes, une jeune fille, parée d'atours étincelants, resplendissait comme un ange descendu dans le saint lieu et tout prêt à déployer ses ailes pour remonter au ciel.

Des voix séraphiques, mêlées aux bourdonnements harmonieux des cloches, chantaient en chœur des cantiques. L'encens embaumait toute la chapelle ; une allégresse sans mélange, l'allégresse des saints, s'épanouissait calme et radieuse dans ce lieu de dilection. Cependant un vieillard en cheveux blancs ne pouvait détacher ses yeux baignés de larmes de la douce *caté-*

chumène agenouillée au pied de l'autel. Il priait avec ferveur et bénissait de toutes les forces de son âme l'enfant qu'il consacrait à Dieu dans l'élan de sa tendresse chrétienne.

C'était, nous n'avons pas besoin de le dire, le baron du Relek et Geneviève, sa fille, qui prononçait ses derniers vœux.

Nous n'ajouterons rien de plus au sujet de ce grand et beau jour de sainte oblation, dans lequel une créature prédestinée, méprisant les séductions trompeuses de la terre et suivant la pente de sa nature angélique, se donnait pour jamais au Dieu crucifié. Des vêtements de bure, d'épais voiles, emblèmes de paix et de modestie, remplacèrent bientôt les plus riches atours, de même que le calme du soir et le paisible crépuscule d'une nuit d'été succèdent aux bruits du jour et aux brûlantes clartés du soleil.

Ainsi Geneviève était religieuse et servante bienheureuse de Jésus. Quoique privée de la dot magnifique que la douairière du Relek avait voulu lui réserver, elle mérita bientôt par ses vertus de devenir abbesse du couvent. Une longue et douce vieillesse fut accordée au vénérable baron du Relek, dont le plus grand bonheur, jusqu'aux derniers jours de sa vie, fut de seconder sa fille dans ses vues de charité. Son bonheur aussi était de se rendre à l'abbaye presque chaque soir et d'y contempler Geneviève quelques moments, ne fût-ce qu'au travers d'une grille ou d'un vitrage ; alors il répandait en silence des larmes que la tendresse faisait encore couler.

Mais Azénor ?... Il faut bien dire quelle fut sa triste

destinée. La punition méritée ne se fit pas attendre, et ses ruses de convoitise se tournèrent sans cesse contre elle. Le testament détruit ne servit qu'à la plonger dans un désespoir rempli de remords. La faveur ducale, bientôt retirée à son époux, poussa cet homme ambitieux à combattre dans les rangs ennemis, où il trouva la mort. La comtesse, désespérée, le suivit de près dans le tombeau, n'ayant osé qu'au dernier moment implorer le pardon d'un père qui ne demandait qu'à pardonner.

Depuis ce temps (si l'on en croit une ballade fort curieuse), les débris du château et du monastère du Relek sont fréquentés par de lamentables apparitions : on y aperçoit, surtout pendant les nuits orageuses, une grande femme en deuil, brûlant, sous la voûte sombre du cloître en ruines, des papiers dont le vent emporte la cendre en éteignant son flambeau.

FANTÔMES DE LA MER

Le père Gibraltar

Le père *Gibraltar*, qui avait pour vrai nom Jean Madek, était un vieux marin pêcheur et pilote du Port-Maria, à Quiberon. Il avait joué tant de tours aux Anglais ; il disait avec tant d'assurance que si l'amiral un tel avait seulement voulu suivre un peu ses conseils, en 1800 *et quelques*, on aurait *jeté* Gibraltar dans la mer ; il avait conservé une telle horreur de ce formidable rocher, dont il parlait à tout propos, que le nom de *père Gibraltar* lui avait été donné, comme un titre d'honneur, par tous les marins de son temps.

En vérité, le vieux loup de mer mérite d'être rangé dans la galerie fantastique de nos *Fantômes Bretons*. On assure que son ombre irritée passe encore parfois au vent des cavernes de la mer *Sauvage*, quand l'ouragan y roule des vagues en furie. On entend même, dit-on, la voix du corsaire qui commande le feu contre l'Anglais, et comme le bruit mystérieux des rames d'une chaloupe invisible...

Voici quelques fragments des nombreuses histoires maritimes qu'il nous a racontées il y a déjà longtemps, à Quiberon même, dans les dernières années de sa vie.

Un soir, nous avons suivi le père Gibraltar sur la falaise. Quelques étoiles, perçant le voile d'azur qui

les recouvre le jour, apparaissaient au firmament. Leur nombre s'accroissait de minute en minute. Bientôt le manteau de la nuit se trouva semé d'innombrables diamants. Parfois un de ces diamants se détachait de la voûte, et traçant sur l'azur assombri un long et rapide sillon, semblait aller au loin s'éteindre dans la mer.

Il n'est rien de plus merveilleux : l'étoile filante décrit dans l'espace la moitié d'un arc lumineux, dont vous voyez l'autre moitié sur les flots tranquilles. Les deux arcs se soudent à la surface de l'eau, et tout disparaît subitement... Il ne vous reste que le rêve.

« Une étoile qui file est un monde qui finit. »

Cette réflexion avait été faite à haute voix, paraît-il, car le père Gibraltar y répondit en regardant le ciel :

— Oui, c'est d'ordinaire un signe fatal. Je me souviendrai toujours que peu de temps avant la mort de mon matelot Louzé, mon second, mon ami, j'avais vu comme cela filer deux ou trois étoiles... Voulez-vous, les enfants, connaître l'aventure ?... Alors, installons-nous sur ces rochers, comme sur un gaillard d'avant, et je vais vous larguer l'histoire, quoique ça me fasse toujours l'effet d'une *bordée* de malheur...

Le vaisseau-fantôme

— Or, dans ce temps-là, vers 1800 et quelques, — c'est le père Gibraltar qui parle, — j'étais corsaire contre l'Anglais et pilote sauveteur pour les autres. Pourtant, l'année précédente, je n'avais pu sauver le brigantin le *Dragon*, qui s'était perdu en évitant une damnée frégate de Gibraltar ; mais j'avais tiré de l'eau le pauvre Louzé, le cambusier du *Dragon*, et il s'était attaché à moi comme un cancre à une roche. Malgré ses avaries, il aimait encore la mer et se traînait à ma suite dans toutes mes courses. Je naviguais alors sur l'*Anne-Marie*, mon beau navire, et j'emmenais avec moi, pour la chasse à l'Anglais, une douzaine de loups de mer du pays.

Un jour, je m'en souviens, un jeudi de novembre, tout était paré pour l'appareillage. On avait signalé la veille un brick anglais à la hauteur de Belle-Ile ; et vu que le temps tournait à la bourrasque, je supposais, comme de raison, que le *goddam* pourrait bien avoir besoin d'un pilote pour s'en retourner chez lui. Nous résolûmes donc d'aller lui offrir nos services à la pointe de nos sabres. Mais l'Anglais portait en guise de ceinture une jolie rangée de prunelles luisantes que j'avais bien comptées avec ma longue-vue : six de chaque bord. Ce n'était pas trop prudent, il est vrai, à ce milord du diable de s'être aventuré si près de nos jolis brisants, sous le vent *carabiné* qui souffle toujours par ici à la fin de l'automne. Pourtant l'attaquer ne semblait pas non plus chose bien facile. N'importe,

le pont de ma goélette fut couvert de caisses de munitions et d'armes d'abordage, et nous montâmes sur leurs affûts deux pierriers et deux bonnes caronades que l'on ne devait charger qu'à mitraille.

On avait donc tout paré afin de lever l'ancre avant le point du jour, mais le bon Dieu ne fut pas de notre avis et nous déferla un coup de vent qui pouvait s'appeler carabiné. Moi, je voulais tout de même larguer les amarres, car, vous le savez, mes enfants, je ne demandais qu'à m'en aller là-haut, dans ce temps-là ; m'en aller au plus tôt rejoindre... Mais suffit, et excusez ma pauvre boussole, qui tourne sans cesse vers ce triste pôle de ma vie²⁴.

Les camarades, ceux du moins qui laissaient à terre parents, femme ou petits enfants, ne voulurent point braver le danger ; je dus me résigner pour ce jour-là, en approuvant leur conduite ; car loin de moi mille fois l'idée de priver une famille de son matelot ! Il fallut donc remettre la partie au lendemain... Le lendemain, par malheur, c'était un vendredi, et un vendredi du mois des morts !

— Jamais, dans mon temps, s'écria Louzé en achevant un *De profundis*, on ne larguait une voile un vendredi. Ce serait vouloir périr, et davantage.

— Eh bien ! quand même, répondis-je, si le bon Dieu l'a décidé.

— Ce n'est pas pour moi, reprit le vieux cancre ; que *j'avale ma gaffe* demain ou après... Je suis tout paré à filer mon dernier nœud.

²⁴ Allusion à la mort d'Anne-marie, sa femme.

Mon équipage semblait indécis, tandis que pour mon compte j'aurais rougi, en vue d'un vaisseau de Gibraltar, de renoncer par de tels motifs à la gloire d'un bon combat. Je fis remarquer à mes compagnons que la bourrasque, qui en ce moment rendait la mer affreuse, allait évidemment affaler le brick anglais et le désemperer aux trois quarts ; que, dans tous les cas, les chances de l'attaque seraient meilleures pour nous, par la raison qu'au prochain lever du soleil la mer serait encore grosse, le temps brumeux et sombre ; qu'après avoir éprouvé une tempête, l'équipage du brick serait peu en état de se battre ; que la crainte du *vendredi* ne concernait pas les vrais matelots craignant Dieu ; que tout enfin étant ainsi en notre faveur, il serait honteux, pour des corsaires consciencieux et braves, de perdre une si belle occasion de couler un vaisseau de guerre ennemi.

Un hourra vigoureux fut la réponse de mes camarades. Chacun alla se disposer à bien faire son devoir, en sorte que le vendredi, à trois heures du matin, l'*Anne-Marie*, sans peur ni reproche, comme un *fameux amiral* du temps passé, déploya ses voiles au vent. Les rafales, ainsi que je l'avais prévu, étaient encore violentes, la mer moutonneuse, la brume épaisse, les lames hautes. Nous ne gagnâmes point le large sans danger ; mais la mer connaissait ses enfants !... Le vieux Louzé, malgré ses craintes, avait refusé de rester à terre et ne me quittait pas d'une brasse sur le pont de mon navire. Nous étions armés jusqu'aux dents, sous branle-bas de combat, respirant à peine, l'œil au guet, afin de percer les ténèbres qui régnaient sur les flots. Nos cœurs battaient la charge,

le nom de sainte Anne était sur nos lèvres. Les pierriers et les caronades avaient reçu double ration, les gourmands ! Oui, gourmands comme nous et avides de démolir le dernier ponton d'Angleterre.

Tout à coup ; le cambusier interrompit sa prière, et me tirant par la manche :

— Tiens, Madek, fit-il à voix basse, regarde par là.

— Que vois-tu donc, vieux cormoran ? un nuage, une grosse vague ?

— Non pas, c'est un vaisseau, un vaisseau énorme ; vois, il passe à tribord, toutes voiles dehors.

— En effet, dis-je alors, on dirait un grand *trois ponts* ou une *gabarre* ; c'est noir comme...

— Comme le *Voltigeur Hollandais*, s'écria Louzé en tombant à genoux !... C'est lui, nous sommes perdus !

— Paix, malheureux, lui répliquai-je.

Précaution inutile : nos compagnons, qui faisaient silence, avaient entendu le nom fatal, et tous répétaient avec effroi : « *Le Voltigeur Hollandais ! le Voltigeur Hollandais !* Faut virer de bord, car il va nous faire sombrer, à moins qu'on ne lui envoie un boulet rouge dans la carène. »

— Qu'on se taise ici, m'écriai-je avec force ! Et toi, Jacques, dis-je au plus emporté de mes matelots, mets ta langue à la cape, ou je...

Et, en disant cela, je caressais la crosse de mon pistolet. Oh ! mes amis, n'allez pas le croire, au moins ; je ne me serais servi de mon arme qu'au dernier moment et seulement pour sauver mon équipage et mon navire. Tout rentra dans le devoir, puis je lais-

sai filer les commentaires sur le *Vaisseau-Fantôme*, qui paraissait, en vérité, comme une montagne dans le brouillard, cinglant à l'horizon sous son immense voilure noire.

Mais, voyez-vous, le *Voltigeur Hollandais* est l'épouvantail des matelots. Les plus forts, les plus crânes à terre y ajoutent foi quand l'ouragan mugit et soulève les vagues confondues vers le ciel. L'Océan, pour eux, n'est plus la mer bien-aimée, l'élément glorieux ; c'est un abîme sans fond, un affreux tombeau ! Et dès que ces impressions funestes ont rempli les imaginations des marins, les lions deviennent des lièvres ; les aigles de mer ne sont plus que de timides *tourne-pierres*²⁵, incapables de lutter contre les flots déchaînés ou contre l'ennemi.

Voilà ce qui m'attristait sérieusement, et vous conviendrez, mes enfants, que la passe n'était point belle pour un capitaine sur le point de tenter un abordage, un combat à mort. Finalement, après avoir observé le temps, qui commençait à blanchir au lever du soleil, j'examinai au moyen de ma longue-vue tous les coins de l'horizon. Le *Voltigeur Hollandais* avait disparu, mais dans la même direction à peu près je reconnus bientôt la mâture d'un navire...

— C'était sans doute, interrompit un des auditeurs, par un effet inexplicable du faux jour ou de l'aurore naissante, grossissant peut-être les objets lointains, que vous aviez pris le brick anglais, à peine visible, pour ce terrible vaisseau fantôme ?

²⁵ *Tourne-pierres* : petites alouettes de mer, blanches et grises, que l'on voit, sur la grève, courir autour des rochers.

— Oh ! que Gibraltar en saute ! Et il sautera, reprit le pilote exalté, avec la permission du bon Dieu ; que ce rocher maudit s'engouffre dans la mer, avant que je largue un seul mot là-dessus ! Non, non, camarades, ne touchons point à ces choses ; elles ne sont ni de terre ni de mer, et c'est là-haut seulement que nous saurons au juste l'histoire du mystérieux *Voltigeur*. En attendant, je vous souhaite de ne jamais vous trouver sous sa bordée ; de plus, n'embarquez ni le vendredi ni un autre jour sans avoir blanchi l'écume de votre conscience.

Au milieu de cette digression paternelle, notre vieil ami contempla en soupirant l'immense surface de l'Océan, sillonnée au premier plan par de nombreux bateaux pêcheurs, et dans le lointain par quelques vaisseaux de divers tonnages.

— Que c'est grand ! que c'est beau ! s'écria-t-il ; que Dieu est bon d'avoir donné la mer aux hommes ! Et quand on pense qu'il y en a tant qui profitent des bienfaits de Dieu et qui ne veulent pas reconnaître leur bienfaiteur !... Ah ! ceux-là ne sont pas des matelots ; ce sont des fils ingrats ! Les flots, qui semblent favoriser leur cupidité, manqueront un jour sous la quille de leur navire aventureux !...

Nous laissâmes le pilote exhaler sa juste indignation contre l'ingratitude humaine, dans des termes plus éloquents que je ne saurais dire. Son exaltation s'apaisa peu à peu, ainsi qu'il arrivait d'habitude, et, après avoir mis le feu sur ce qu'il appelait sa vieille *consolation* (sa pipe), que lui avait donnée l'amiral *un tel*, le père Gibraltar reprit le sillage interrompu.

— ... Je venais donc de distinguer, à deux ou trois milles, une mâture toute désarmée, des cordages des voiles en lambeaux, quand le mousse en vigie sur les barres nous héla : « Navire ! navire par la hanche de tribord ! » Cela venait bien à propos, en même temps que l'embellie.

— Voilà l'Anglais, dis-je à mes hommes, l'Anglais, entendez-vous, tout affalé, et pas plus difficile à arrimer qu'un marsouin échoué sur les vases. Allons, garçons, à l'abordage, mille gaffes ! le cap dessus et toutes voiles dehors.

Ces paroles, jointes à la vue d'un petit coin du ciel bleu, rendirent le cœur à mes renards d'eau salée. Ils s'élancèrent tous aux armes et aux manœuvres, si bien qu'en moins d'une demi-heure nous étions à douze brasses du brick ennemi, lequel ressemblait plus à un ponton rasé qu'à un navire de guerre. Une quinzaine d'hommes, tout pâles et épouvantés, essayaient d'arrimer les débris du gréement. À notre aspect, pourtant, ils mirent le feu à leurs canons ; mais comme le brick roulait et tanguait à la fois, sans direction certaine, les boulets passèrent au-dessus de nos têtes, en coupant quelques cordages dans les haubans. Nous fîmes feu, à notre tour, de nos pierriers, carabines et caronades, balayant à mitraille le pont de l'Anglais.

Hélas ! cette victoire, acquise par un coup de chance et d'audace, allait nous coûter cher, mes amis. Les Anglais, ayant remarqué notre petit nombre, tentèrent de lutter au moment où nous montions à l'abordage. Plusieurs coups de mousquet nous accueillirent sur le

gaillard d'arrière. Il y eut alors quelques minutes de confusion, au milieu de la fumée, au tumulte des cris et du vent.

Déjà je me sentais grisé par la poudre, lorsque, tout près de moi, j'entendis un appel, un gémissement étouffé, et je me retournai juste à temps pour recevoir dans mes bras mon vieux matelot, le cher *cancre*, brisé par un biscaien ennemi. Puis il s'affaissa sur lui-même en murmurant ces mots : « *Le Voltigeur Hollandais !... Adieu, Madek, adieu... Là-haut... dans la rade du paradis...* »

Je plaçai son corps à l'abri du bastingage, et, rempli de rage et de douleur, je me jetai dans la mêlée en défiant la mort ; elle ne voulut pas de moi... Chacun frappait ou se défendait à outrance. Enfin, les marins ennemis succombèrent ou se rendirent à merci. Il n'en resta que quatre, autant que je puis m'en souvenir, et un officier, à barbe grise, dangereusement atteint en pleine poitrine. Quant à leur capitaine, il avait été emporté par une vague pendant la tempête.

Nous eûmes encore de notre côté à déplorer la perte d'un autre matelot breton. En outre, nous relevâmes deux blessés qui, eux aussi, accusaient le *Voltigeur Hollandais* de leur malheur.

... Tout à coup les nuages s'épaissirent, le vent souffla de nouveau en foudre, et un éclair sillonna le ciel.

« *Le Voltigeur Hollandais !* » ce fut un cri d'épouvante. Le fantôme noir repassait à cent brasses sur *tribord*. Au même instant, les vagues hautes et furieuses roulèrent sur le brick démâté, qui sombra à pic en tournoyant...

Mais le grand *amiral* ne voulut pas nous perdre tout à fait, car le *Voltigeur* avait filé avec le coup de vent. Mon bâtiment, amarré contre le brick, eût été entraîné dans le remous, si je n'avais eu la chance de sauter à bord avec un matelot, juste à temps pour couper les amarres. Enfin, je sauvai sur l'*Anne-Marie* tous ceux qui purent saisir les cordages et les *bouées* que nous leur lançâmes à la mer.

Hélas ! plusieurs manquèrent à l'appel...

Longtemps je ne pus me tirer de l'esprit que le pauvre Louzé m'avait prédit sa fin prochaine, et je m'accusais sans cesse d'avoir hâté notre séparation. Ce fut une belle mort ; il est vrai, celle que nous désirons tous : mourir dans le combat, sur la mer, pour la patrie attaquée, ou sur le pont d'un navire vaincu !... Hélas ! pourquoi le bon Dieu n'a-t-il pas exaucé ce rêve de ma vie ? Mais que sa sainte volonté soit faite !

Saint-Jean-du-doigt

Sur les hautes falaises de la Manche, au Nord de Morlaix, on remarque la jolie chapelle de *Saint-Jean-du-Doigt*. Ceux qui souffrent de la vue y vont prier pour la guérison de leurs yeux.

Un doigt de saint Jean, ou plutôt l'os d'une phalange (que l'on conserve dans un petit reliquaire), appliqué par le prêtre sur l'œil malade, rend toujours la confiance à l'âme affligée et souvent la guérison à l'organe affaibli.

Les pèlerins doivent en outre se laver les yeux dans la fontaine qui se trouve près de la chapelle.

Cette vertu merveilleuse existe en d'autres oratoires dédiés à saint Jean. Ainsi, dans la paroisse de Komanna il y avait une chapelle dont on ne voit que les ruines. On s'y rendait aussi pour obtenir la guérison de la vue. Mais ici, c'était plus simple et plus primitif : au pied de la statue de pierre du saint guérisseur, se trouvait un fragment de doigt, tout sali, tout usé, qu'il suffisait de s'appliquer avec confiance sur l'œil malade.

On s'en trouvait toujours bien.

Forban-Ru

I

— Il n'y avait pas encore trois ans que j'étais pilote, pilote *en pied*, mes amis... Ce qui veut dire, hélas ! que le digne bonhomme, mon beau-père, avait suivi sa fille Anne-Marie dans cette rade embellie où il n'y a plus ni tempêtes, ni naufrages, ni douleur, ni trahison... du calme, toujours du calme, avec la boussole du Sauveur pour guide, des saints pour matelots, des anges pour *gabiers*, et le souffle de Dieu pour enfler les voiles...

Ainsi parlait le père Gibraltar, un matin, à l'aube d'un beau jour, en s'avancant avec nous sur la falaise... Une heure après, notre chaloupe traçait un rapide sillage sur le banc de *Taille-fer*, cinglant vers le passage du *Béniguet*, le cap à l'Est sur l'île de *Houat*, où nous projetions de toucher. La mer était belle ; de chauds rayons de soleil, un peu orageux peut-être, l'éclairaient comme un champ immense où la moisson dorée ondule sous la brise ; les vagues, assez hautes encore, conservaient leur nonchalance des beaux jours, et nous subissions l'influence irrésistible de ce doux balancement.

Doux balancement des flots, souvenirs pleins de charme et de poésie des jours lointains, comme un sillage qui s'éloigne et s'efface, vous ondulez dans la mémoire, vous ne passez plus que dans les rêves !...

Tout faisait silence, hors le bruit monotone de la mer et du glissement de la proue dans les lames.

— Oui, c'est ici, reprit alors le père Gibraltar, ici même que j'ai joué un fameux tour à un forban fieffé, vers l'époque de 1800 *et quelques*, comme vous savez. Vous me demanderez peut-être : « Ce forban était-il un Anglais ? » En vérité, je le présume, mais je n'ai pas vu son extrait de baptême. Il avait dû le déchirer depuis longtemps, si jamais il en avait eu un, ce que je ne crois pas, vu que c'était un diable incarné. D'où venait-il donc ? Également inconnu de la quille aux *perroquets*. Il sortait le plus souvent sur une grande chaloupe, tantôt noire, rayée de blanc, comme l'*Anne-Marie*, tantôt rouge avec une raie noire, et apparaissait tout à coup du fond des anses les plus dangereuses.

On l'appelait avec terreur le *Forban-Ru* ou le pirate rouge. Son équipage, inconnu comme lui, se composait de sept à huit coquins de toutes les nations, sans foi ni loi, pillards cruels et impitoyables pour les navires de tous pavillons.

Armés jusqu'aux dents, déterminés à tout, ils donnaient la chasse aux navires marchands affalés sous le gros temps. Mais selon l'état de la mer ou la force du bâtiment qu'ils poursuivaient, ils se présentaient en amis ou en ennemis.

Lorsque la mer était belle et que le navire de moyen tonnage, d'ordinaire mal armé, ne leur inspirait aucune crainte de résistance sérieuse, ils n'essayaient guère de dissimuler leurs projets. Ils sommaient l'équipage de se rendre ou combattaient à

outrance en cas de refus. Au contraire, pendant les tempêtes, Forban-Ru devenait plus audacieux, plus fourbe, plus terrible encore. Il osait s'en prendre aux grands navires de commerce. Alors, quand l'ouragan déchaînait la mer, il montait sa chaloupe noire à raie blanche, couleurs des bateaux de sauvetage ; et sitôt qu'un coup de canon de détresse retentissait au large, le pirate se déguisait en pilote. On cachait les armes à fond de cale ; on se lavait la figure et les mains, au lieu de les noircir de poudre, de goudron et même de sang ; Forban-Ru prenait l'air honnête homme...

Un jour, sur les trois heures après midi, en février, par un coup de vent de Nord-Ouest ; nous fumions auprès du feu une pipe de consolation. Nous crûmes entendre dans le Sud un coup de canon, puis un autre.

— Mille bombes ! dis-je à Luk (mon mousse depuis la mort de Louzé, Dieu ait son âme !), trois, quatre, cinq coups de canon de minute en minute... Ce n'est pas un combat, par un temps pareil ? Non, non, garçon, c'est un navire en détresse. Vite, préviens mes matelots et venez sur la falaise. On armera la chaloupe.

Bientôt les camarades me rejoignirent : c'étaient trois rudes matelots de Quiberon. Malgré l'affreuse couleur du temps, aucun d'eux n'eut l'idée de balancer une minute ; nous étions bien parés, bien armés, et puis ce n'était pas un *vendredi*, vous savez. Nous partîmes donc en nous recommandant à Notre-Dame d'Auray, patronne des bons pilotes. Mon embarcation, solide et bonne voilière, filait comme un goéland, sous un brin de toile, fendant les houles qui

s'écartaient et avaient l'air de nous regarder passer en nous lançant leur écume blanche... Tout allait bien, seulement nous étions surpris de ne plus entendre le moindre coup de canon.

— Donne-moi ma longue-vue, dis-je à Luk, et dépêche-toi.

— Attendez, patron, me répondit-il en essuyant les verres troubles, sans quoi vous n'y verriez pas plus clair que le brave Louzé, le pauvre cancre, le jour que le *Parisien* avait *bassiné* la lunette avec du goudron...

Je saisis donc ma longue-vue en disant :

— C'est assez rire comme ça, garçon, et puis... Tonnerre ! je m'en méfiais déjà... Coque noire rayée de blanc... Forban-Ru !!! C'est lui, ça ne peut être que lui. Le voilà. Il a de l'avance... Attendez... À tribord, je vois dans la brume un grand bâtiment à la cape. C'est trop certain, il attend un pilote.

— C'est un fort brick, bien chargé, dit un de mes matelots auquel j'avais passé ma longue-vue ; mais je ne vois pas le forban.

— Par la raison qu'il s'est perdu dans ce gros nuage noir qui va nous amener la nuit. Sois tranquille, garçon, tu n'auras que trop tôt de ses nouvelles...

II

Nous approchions déjà heureusement du *Béniguet*, passage béni où la tempête *mollit* toujours. Selon toute apparence, on ne nous avait pas encore aperçus dans le brouillard épais ; mais cela ne pouvait durer. Il fallait donc agir de ruse. Je modifiai notre course, faisant un demi-cercle pour nous rapprocher du brick

par le côté opposé à celui où s'avavançait ce forban de l'enfer.

Pauvre bâtiment, imprudent capitaine, qui accueillaienl comme des sauveurs cette légion de démons !...

Alors, au risque de sombrer, nous fîmes plus de toile, et le vent nous porta en un clin d'œil, par une tranchée d'écume, sous les bossoirs du brick, où personne ne nous attendait. Je ne sais trop si Forban-Ru avait déjà commencé son branle-bas ; mais j'aperçus, fuyant dans la *poulaine*, un matelot tout effaré. Dès qu'il nous vit, sa terreur redoubla sans doute, et il demeura indécis.

— Ami, ami, lui criai-je ; vite une échelle, une amarre ! Nous venons vous sauver.

Les deux minutes qu'il mit à me comprendre, puis à m'obéir, me parurent une mortelle heure. Enfin, l'échelle de cordes tomba contre le flanc du navire. J'y montai avec mes hommes.

Nous nous traînâmes à genoux sur le gaillard d'avant. On voyait passer et repasser des ombres sinistres. La trahison *tirait des bords*, mais avant cinq minutes elle allait hisser son pavillon, c'était certain ; le ciel commençait à noircir, et la lune se montrait entre les nuages.

— Vous êtes trahis, dis-je au matelot du brick ; vous avez reçu à bord un tremblement de pirates, avec Forban-Ru en personne. Aux armes ! Préviens ton capitaine et tes camarades.

— Ils sont occupés à boire à la cambuse.

— Je me charge de les dégriser.

À ces mots, je me levai et fis feu sur un bandit qui passait en louvoyant...

Oh ! que Gibraltar en craque ! Je n'oublierai jamais la jolie mêlée qui s'ensuivit. « Forban-Ru ! Forban-Ru ! Trahison ! » voilà les cris qui retentissaient au milieu des coups de pistolet, de hache et de mousquet.

Luk, mon mousse, ne me quittait pas plus que mon ombre, frappant partout et parant souvent les coups destinés à son patron. Je lui donnai alors une commission à l'oreille. Le mousse bondit comme un cerf, et un instant après sa hache tombait sur la tête d'un bandit qui tenait la roue du gouvernail et menait le navire droit sur les brisants.

Un de mes matelots prit place au gouvernail, et Luk me rejoignit aussitôt, mais pas assez vite pour m'éviter un rude coup de pique à l'épaule gauche. Je me retournai pour voir le lâche qui m'avait frappé par-derrière.

— Forban-Ru ! m'écriai-je furieux. Ah ! c'est toi, requin ! Tiens ! tu ne trahiras plus personne sur l'eau salée.

Et je lui déchargeai mon pistolet en pleine poitrine, à bout portant, pendant que Luk lui plantait sa hache dans le crâne. Le pirate fit un bond de loup enragé. Il prit un élan désespéré, et sautant sur le plat-bord, il retomba... dans la mer, oui, dans la mer, où deux autres scélérats, seuls survivants de la bande, le rejoignirent en hurlant. Voici du moins, pensez-vous, la mer purgée pour jamais de ces monstres abominables...

Pas du tout, mes bons amis ; non, non. Il paraît que

la peau satanée de Forban-Ru est impénétrable aux balles, car nous l'aperçûmes, à la clarté de la lune, tirant la brasse au milieu des vagues, avec les deux autres.

Nous leur lançâmes, pour adieu, cinq ou six coups de tromblon chargés à mitraille ; ils devaient être mortellement blessés ; eh bien ! les bandits nous répondirent par des ricanements diaboliques, mêlés d'horribles imprécations...

N'importe, il fallut bien les laisser filer et revenir à nos blessés et à nos morts, parmi lesquels on retrouva le corps du capitaine... Quant aux pirates tués dans le combat, un bout de corde et un boulet de vingt-quatre, voilà toute la cérémonie.

Le brick, convenablement orienté, fut conduit au port de Lorient, et moi, je revins avec mes matelots à Quiberon, où Luk se distingua en bassinant mon épaule avec un onguent goudronné de ma façon.

Ah ! matelots, mes amis, Gibraltar et le Forban Rouge, voilà mes cauchemars par les longues nuits de tempêtes ! On dit que l'affreux pirate n'est pas mort. Est-ce lui qui navigue sur le *Voltigeur Hollandais* ? On peut le croire. Malheur ! malheur à ceux qui voient passer dans la brume ces sinistres fantômes de la mer !...

La ville d'Is

BALLADE

I

Sur le théâtre des grands cataclysmes, la terre porte presque toujours, à sa surface, des marques évidentes de la colère divine. Une muette horreur plane sans cesse sur les lieux témoins d'un forfait ; et la mémoire humaine est malheureusement peut-être plus fidèle à garder le souvenir du crime ou de la honte que du bienfait ou de la gloire.

Ici pourtant, l'aspect ravissant de la splendide baie de Douarnenez semble nous donner un démenti et faire exception à la règle. Les flots calmes et bleus roulent en paix sur les ruines d'une cité engloutie. La Sodome armoricaine fut justement frappée par le bras du Tout-Puissant, mais la mer se balance, radieuse au soleil, sur le front de Dahut, la fille maudite du roi Grallon.

Cependant, aux jours de tempête, en novembre, quand le glas des morts a retenti partout, la baie s'enfonce, les vagues soulevées par le vent s'écartent, et le marin épouvanté découvre au fond, sous le manteau verdâtre des algues, des vestiges de l'antique cité d'Is... Is qui fut, dit-on, la rivale de Lutèce (*Par-Is* : égale à Is). Alors, à l'endroit nommé *Toul-Dahut*, où fut précipitée la princesse, le bruit lugubre des flots

se marie aux gémissements de la coupable condamnée à y expier ses forfaits.

L'île Tristan s'élève à l'entrée de la rade, du côté de la terre. Du sommet de cet îlot, couronné par les ruines de l'ancien château de La Fontenelle, on embrasse le bel ensemble de la baie de Douarnenez, ses côtes dentelées, le cap de la Chèvre, et, au loin, les trois têtes grises du *Ménez-Hom*... Que de témoins d'un passé émouvant : sanguinaire et terrible, si l'on évoque les spectres de Dahut et du baron de La Fontenelle, l'atroce ligueur ; poétique et touchant, si l'on rappelle les mélancoliques images du chevalier Tristan de la Table Ronde et d'Iseult la blonde, princesse de Cornouailles, qui vinrent mourir sur ce rocher.

Mais ce n'est pas de la douce figure d'Iseult que nous devons vous entretenir cette fois. Arrêtons-nous à la légende d'Is et de Dahut.

La cité, bâtie sur la plage, n'était défendue contre l'Océan que par une digue fort haute et des écluses dont la clef était déposée dans une cassette de fer. Le roi Grallon gardait toujours suspendue à son cou la clef d'or de cette cassette. Saint Guénolé, rapporte Albert Le Grand, visitait souvent Grallon dans sa superbe capitale, et il prêchait sans cesse « contre les abominations qui se commettaient dans cette ville, tout absorbée en luxe, orgies et vanités. Malheureusement, l'exemple était donné par la fille même du vieux roi ».

Or, un soir (un triste soir de novembre), la mer battait avec fureur le rempart où s'élevait le palais tout

resplendissant des lumières du festin. Dahut, bravant l'orage, se promenait, belle et radieuse, en compagnie d'un jeune seigneur, sur une terrasse au-dessus de la digue.

On eût dit que la vue des éléments déchaînés mettait le comble à son ivresse. Était-elle lasse en ce moment d'une vie criminelle, ou inspirée par le démon, avide d'une si belle proie ?...

— Oui, je le veux, s'écria-t-elle, je veux que cette ville maudite, d'où Guénolé voudrait me chasser, soit engloutie cette nuit même... Je veux la voir sombrer comme un vaisseau. Je jouirai du moins de l'agonie de tout ce vil peuple !

— O ciel ! dit le jeune seigneur avec effroi.

Dahut lança vers les nues un regard menaçant, accompagné d'un geste de défi ; puis abaissant sur son fiancé des yeux où se peignait tout son mépris, elle continua :

— Les écluses seront ouvertes, et bientôt la mer... La mer libre passera... Hoël, ce sera plus beau qu'une tempête !

— Mais nous périrons, malheureuse ! Et vous-même la première...

— Que non pas, Hoël... Obéissez, ou renoncez à Dahut pour jamais... Je vous donnerai la clef des écluses pour ouvrir la porte d'airain... Puis, remontant aussitôt, vous conduirez au pied de la tour du fanal, *trip et trep*, les chevaux du roi... Ils courent plus vite que la mer : nous serons sauvés.

II

Or, quiconque eût vu le vieux roi sur sa couche eût été rempli d'admiration en le regardant ; ses cheveux blancs comme neige couvraient ses épaules, et sa chaîne d'or pendait autour de son cou.

Quiconque eût été aux aguets eût vu la blanche fille entrer tout doucement dans la chambre, pieds nus, et s'approcher peu à peu de son père, se mettre à genoux et lui enlever chaîne et clef.

Toujours il dort, il dort le roi... Alors on entend un grand cri : le puits déborde ; la ville est submergée.

— Lève-toi, seigneur roi, à cheval et loin d'ici. La mer vient de rompre ses digues²⁶.

Soudain, à la vue du moine, son conseiller, son ami, Grallon se lève. Il cherche sa fille. Elle n'est pas dans sa chambre ; il l'appelle en vain... Guénolé a vu l'eau qui monte rapidement ; il supplie le roi et l'entraîne du côté des écuries du château.

— Ciel ! que vois-je ? s'écrie Grallon ; ma fille déjà montée sur mon meilleur coursier !...

À ces mots, il s'élance en selle, en retenant la princesse, qui tente d'échapper à ses étreintes paternelles... Puis les chevaux emportant le moine, le roi et sa fille, fuient, avec les ailes de l'épouvante, les ondes plus rapides encore. Et les flots, poussés par un vent lugubre, roulaient au loin sur les grèves immenses...

Bientôt, à la vue des vagues qui gagnaient toujours

²⁶ M. de la Villemarqué, *Brazaz-Breiz*

et venaient baigner les jarrets des chevaux, le saint irrité dit au malheureux prince :

— Seigneur, si tu ne veux périr, jette le démon que tu portes en croupe.

— Le démon, reprit le roi, le démon, où est-il ?

— Le voilà ! s'écria Guénolé en touchant Dahut du bout de son bâton pastoral...

Et l'infortunée, tombant à la renverse, disparut dans les flots, qui s'arrêtèrent comme satisfaits de leur proie...

C'est là que l'on montre au voyageur le *Toul-Dahut*, tombeau de la criminelle princesse.

Hoël avait fidèlement obéi à l'ordre sinistre que sa cruelle fiancée lui avait donné en lui remettant la clef fatale. Mais, sans aucun doute (telle était l'*ire* de Dieu), il ne put fuir assez vite les ondes déchaînées par sa main... Ah ! ce fut plus terrible qu'une tempête...

III

— Habitant de la forêt voisine, qui veilles la nuit, as-tu vu passer dans le val sombre, ou sous la voûte du bois profond, les chevaux sauvages du roi d'Armorique ?

— Je ne les ai point vus passer dans le bois ; mais la nuit, du fond de ma caverne solitaire, j'ai entendu le galop sonore des chevaux de la mort : *trip, trep, trip, trep*, roulant comme la foudre.

— Pêcheur de l'île Tristan, vois-tu quelquefois la blonde fille de la mer peignant sa chevelure d'or,

assise sur un rocher de la grève et se mirant dans les vagues ?

— Je vois le soir, lorsque la lune est voilée, une fille éplorée qui passe dans la brume humide, au-dessous du cap lugubre ; je l'entends gémir ; ses gémissements pénètrent l'âme. Je l'entends parfois chanter ; ses chants sont plus plaintifs que les flots...

Et la mer ébranle sans frein les ruines et les tours de la cité ensevelie... Chaque flot qui passe arrache une pierre, comme le souffle du Temps qui balaie sans merci les jours de l'univers.

Table des matières

LETTRE-PRÉFACE	4
INTRODUCTION : Contes et conteurs bretons	7

FANTÔMES BRETONS

Le filleul de la mort	16
Le veneur infernal	28
Le rouge-gorge	35
Saint Quay et les femmes curieuses	36
Efflam et Hénora	45
Mathurin le menteur	53
Les petites croix	62
Le diable charbonnier	63
Les intersignes	70
La chapelle de Saint-Guen	71
Métempsyose	82
L'heureux voleur	83
La fontaine de Baranton	97
Les fiançailles	108
Fall — i — tro	109
La pilleuse	119
Le géant Hok-Bras	125
Les géants	134
Les Korrigans ou la semaine des nains	135
Aventures de Iann Houarn	141
Le fou-du-bois (Foll-goat)	156
Le troc d'âge	157
Les pierres maudites	167
La lande Minars	177

NOUVEAUX FANTÔMES BRETONS

Le casseur de croix	178
La vierge de Lokhris	186
La volonté de Dieu	192
Les fontaines	199
La croix qui marche	200
La fontaine du maudit	208

NOUVELLES

Le passage de l'île de Sein	219
Vieille coutume	241
Le partage	242
Geneviève du Relek	246

FANTÔMES DE LA MER

Le père Gibraltar	268
Le vaisseau-fantôme	270
Saint-Jean-du-doigt	279
Forban-Ru	280
La ville d'Is	287



© Arbre d'Or, Genève, février 2004

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Les lavandières de nuit*, détail, Yann Dargent, D.R.

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS